



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

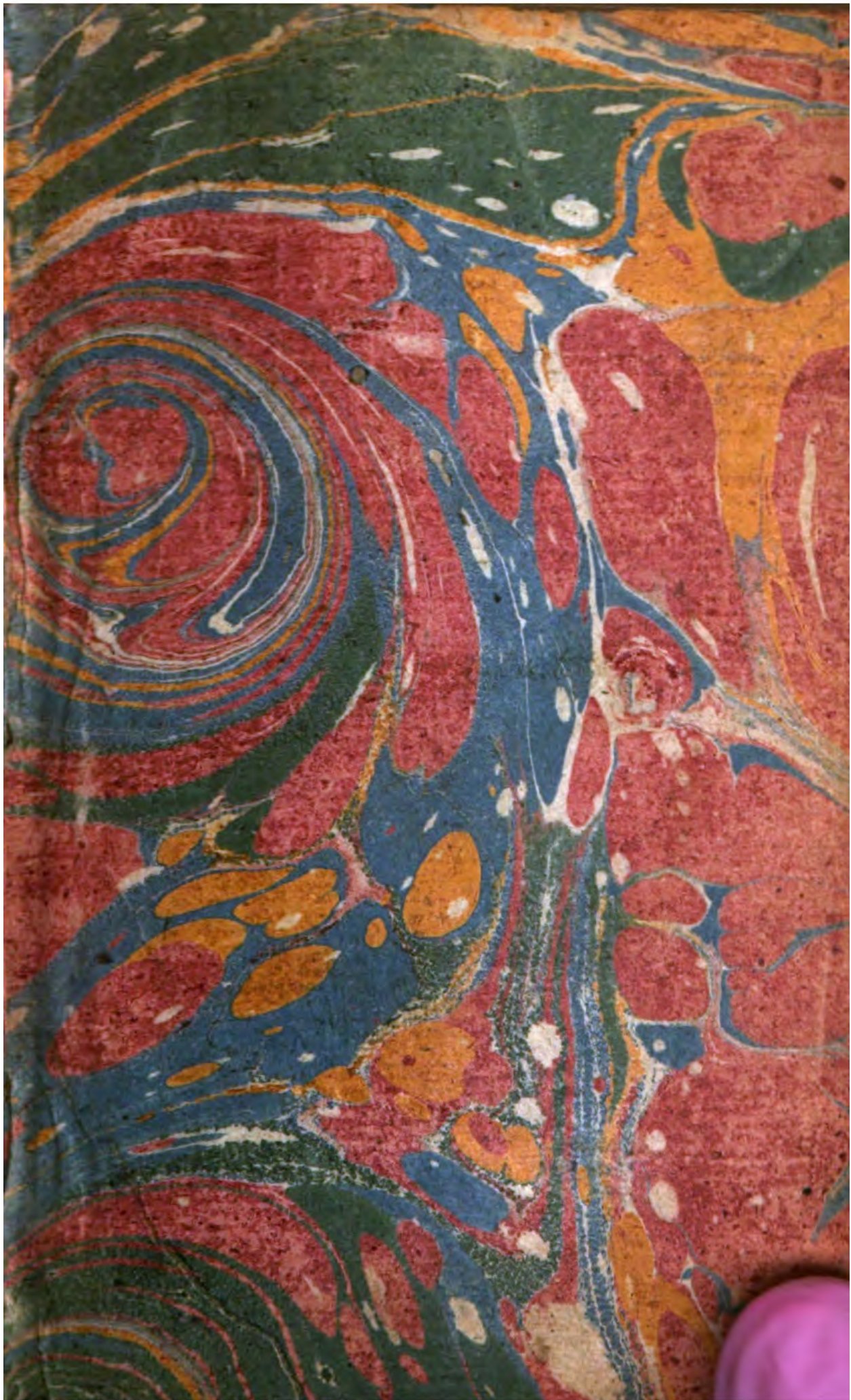


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



2330



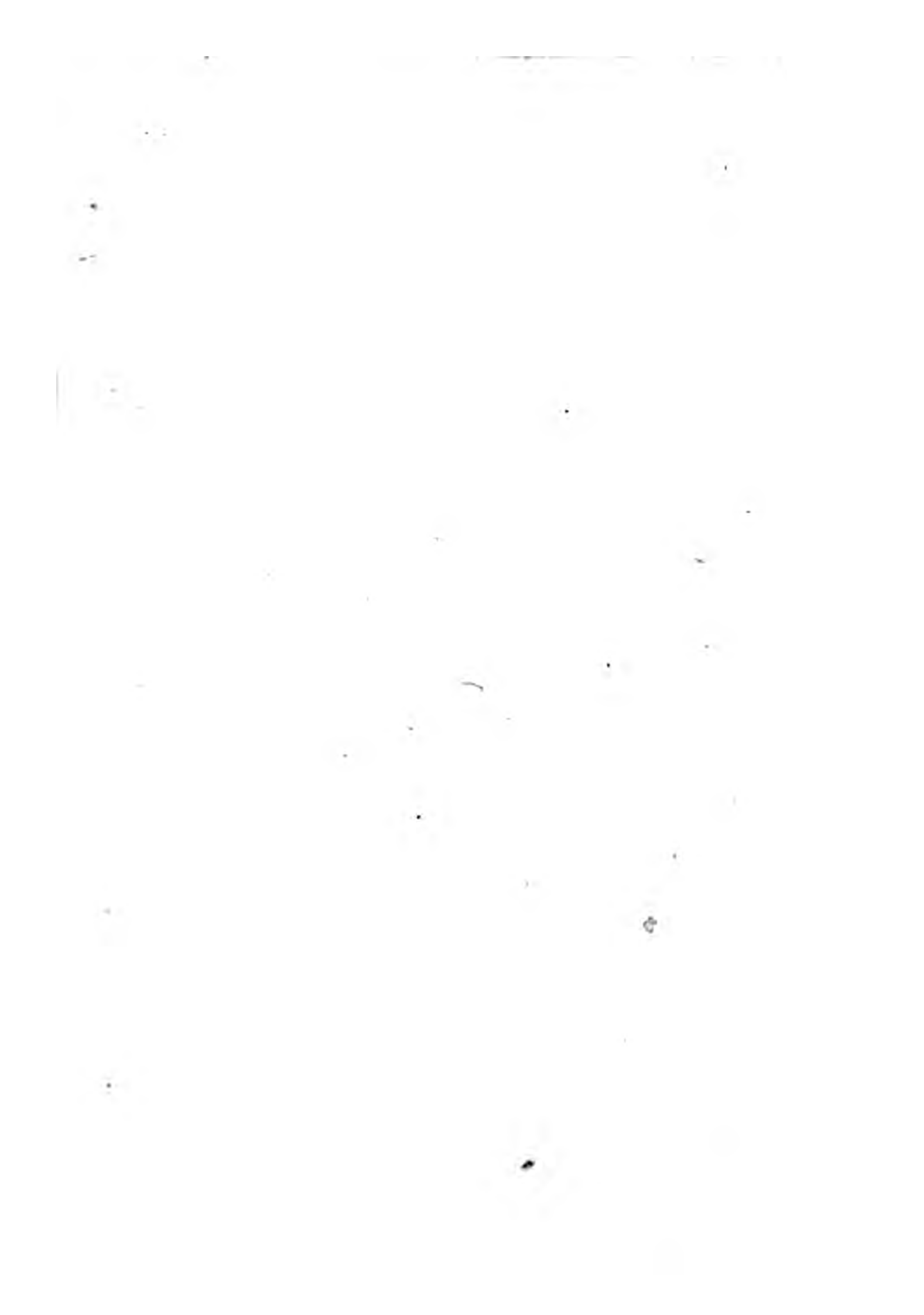


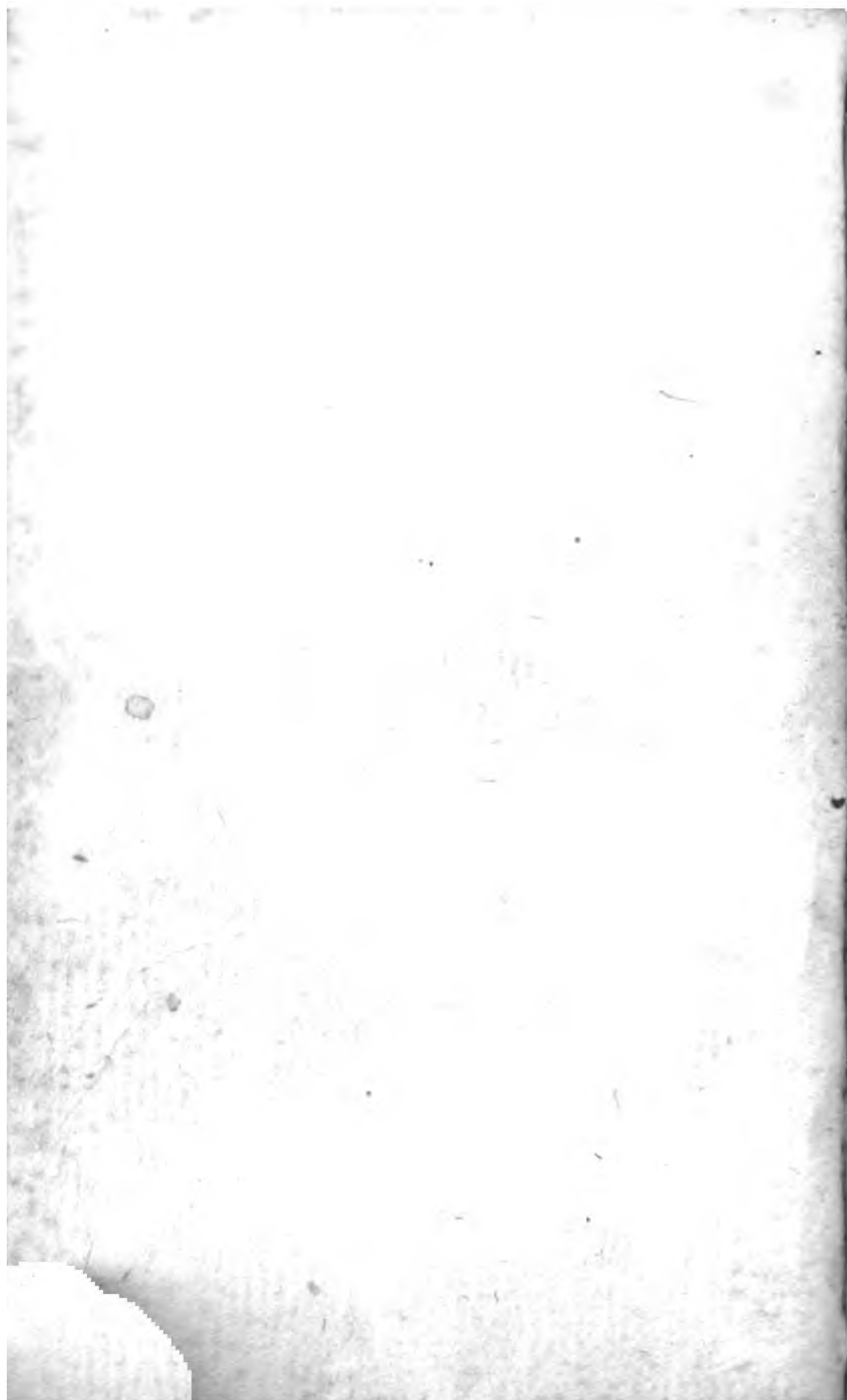
4th

77 50
x 12

Bought from

Robin Waterfield, Oxford.





LES
GÉORGIQUES
DE
VIRGILE.





J. DELILLE,
*l'un des quarante de l'Acad^e
Françoise.*

LES
GÉORGIQUES
DE VIRGILE,
EN VERS FRANÇOIS;
PAR M. L'ABBÉ DE LILLE.

A PARIS,
CHEZ BLEUET, LIBRAIRE, PONT SAINT-MICHEL.

DE L'IMPRIMERIE DE MONSIEUR.
M. DCC. LXXXIX.

Viscondessa de Torrebeltra



DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

ON ne peut publier dans un moment plus favorable la traduction d'un ouvrage sur l'agriculture. Cette matière est devenue l'objet d'une foule de livres, de recherches et d'expériences. Dans toutes les parties du royaume je vois s'élever des sociétés d'agriculture. On a imaginé de nouvelles façons de labourer et de semer. Plusieurs citoyens ont eu la générosité de sacrifier des arpens de terre et des années de récolte à des essais sur l'économie rurale. L'agriculture, comme les autres arts, a ses amateurs. La mode a disputé à la philosophie l'honneur d'ennoblir ce que le luxe et l'orgueil avoient long-temps avili; et la théorie de cet art occupe presque autant de têtes dans les villes, que la pratique exerce de bras dans les campagnes. Il est vrai que lorsque j'ai interrogé les cultivateurs de pro-

fession, que nos cultivateurs de ville sont tentés de regarder comme des espèces de machines un peu moins ingénieuses que celles qu'ils ont imaginées, je les ai entendu dire que toutes ces découvertes faites dans le cabinet souffroient de grandes difficultés sur les lieux. Cependant, malgré ces observations, malgré le ridicule de l'agromanie, il faut convenir que l'agriculture ne peut que gagner aux travaux des savans : par leur secours elle sortira insensiblement des sentiers étroits que lui a tracés la routine, et des ténèbres où la retient un instinct aveugle.

On ne s'est pas contenté de chercher des méthodes nouvelles, on a voulu connoître celles des anciens. On sait combien l'agriculture étoit florissante et honorée parmi eux. Pour ne parler que des Romains, avec quel plaisir lisons-nous dans leur histoire les noms des consuls et des dictateurs qu'on alloit prendre à la charrue, et qui, comme dit Pline, du capitolé où ils étoient montés triomphans, retournoient dans leurs terres enorgueillies de se voir cultivées par leurs mains victorieuses !

L'agriculture a exercé non seulement les plus grands héros , mais encore les plus grands écrivains de l'antiquité. Parmi les Grecs , Hésiode , qui vivoit deux siècles après la guerre de Troye , a écrit un poème sur l'agriculture : Démocrite , Xénophon , Aristote , Théophraste , en ont traité en prose. Parmi les Romains , Caton , le fameux censeur , a composé un ouvrage sur l'économie rurale , et a été imité par le savant Varron. Caton écrit comme un vieux cultivateur plein d'expérience ; ses ouvrages abondent en sentences ; il entremêle aux leçons d'agriculture des préceptes de morale. Varron montre dans ses écrits plus de théorie que de pratique ; il se livre à des recherches sur l'antiquité , remonte à l'étymologie des mots , et nous lui devons un catalogue de ceux qui ont écrit avant lui sur l'agriculture. L'ouvrage de Columelle est le plus considérable que ces anciens nous aient laissé sur ce sujet. Plusieurs souverains ont aussi honoré l'agriculture , en composant des traités sur cette matière. Si les rois sont dispensés aujourd'hui d'écrire sur cet art , ils ne le sont pas de le protéger.

Mais, parmi ces écrivains, Virgile tient sans contredit le premier rang, même indépendamment de la beauté du style. Lui-même cultiva ses terres près de Mantoue jusqu'à l'âge de vingt ans. Ce fut alors qu'il parut à Rome pour la première fois, et qu'il fut admis à la faveur d'Auguste. La longue durée des guerres civiles avoit presque dépeuplé les campagnes, et Rome même l'étoit au point, qu'Auguste se vit menacé de ne régner que sur des déserts et des tombeaux. Une grande partie des terres de l'Italie avoit été partagée entre les soldats, qui s'étoient occupés trop long-temps à les ravager pour avoir appris à les cultiver. Il falloit donc ranimer parmi les Romains leur premier amour et leur premier talent pour l'agriculture. Mécène, qui mettoit toute sa gloire à augmenter celle de son maître et de son ami, engagea Virgile à se charger de cette entreprise. On voit combien les arts, dans les anciens gouvernemens, influoient sur la politique. Réduits, chez les peuples modernes, à distraire l'oisiveté des riches, à exercer la critique des prétendus connoisseurs, à exciter

l'envie des artistes , à faire de bas protégés et d'insolens protecteurs, ils étoient chez les anciens un ressort utile qui remuoit puissamment les esprits de la multitude ; et les orateurs et les poètes furent en quelque sorte les premiers législateurs.

Virgile employa sept ans à la composition de cet ouvrage. On y reconnoît par-tout le dessein dans lequel il l'avoit composé, et les vues de Mécène; mais on les reconnoît surtout dans ces plaintes touchantes sur la décadence de l'agriculture, qu'on lit à la fin du premier livre ; encore plus dans ce bel éloge de la vie champêtre qui termine le second, et dans lequel Virgile semble avoir réuni toute la force et toutes les graces de la poésie pour rappeler les Romains à leur ancien amour de l'agriculture.

Virgile fut le premier, parmi les Romains, qui introduisit trois genres de poésie empruntés de trois fameux poètes grecs, Théocrite, Hésiode et Homère. Théocrite et Homère lui ont toujours disputé la palme, l'un dans le poème pastoral, et l'autre dans le poème épique ; mais il a laissé Hésiode

bien loin derrière lui dans le poème géorgique. Hésiode étoit plus agriculteur que poète : il songe toujours à instruire, et rarement à plaire ; jamais une digression agréable ne rompt chez lui la continuité et l'ennui des préceptes. Cette manière de décrire chaque mois l'un après l'autre, a quelque chose de trop uniforme et de trop simple, et donne à son ouvrage l'air d'un almanach en vers. On retrouve, il est vrai, la nature dans sa poésie ; mais ce n'est pas toujours la belle nature. Il n'est pas plus judicieux dans le choix de ses préceptes, qui souvent sont entassés sans choix, chargés de détails minutieux, et revêtus d'images puériles. Après tout, il faut regarder son ouvrage comme la première esquisse du poème géorgique : l'antiquité de ce monument nous offre quelque chose de vénérable. Mais si nous voulons voir cette esquisse s'agrandir, les figures devenir plus correctes, les couleurs plus brillantes, et le tableau parfait, il faut l'attendre de la main d'un plus grand maître.

Tel est le poème de Virgile. Je crois devoir essayer ici de détruire quelques préjugés

que j'ai trouvés répandus à ce sujet, même parmi un certain nombre de gens de lettres et de personnes éclairées. A quoi bon, m'a-t-on dit, traduire un ouvrage plein d'erreurs, écrit sans méthode, et dont le fond est peu intéressant?

1^o. Je crois que ceux qui regardent les Géorgiques comme un ouvrage rempli d'erreurs, en jugent moins d'après une connoissance exacte de ce poème, que d'après sa qualité de poème et son antiquité.

On s'imagine d'abord qu'un poète, même dans une matière sérieuse, songe plus à plaire qu'à instruire, et sacrifie souvent une vérité ennuyeuse à une erreur agréable. Je crois Virgile absous de cette accusation, par le respect avec lequel tous ceux qui, parmi les Romains, ont écrit après lui sur l'agriculture parlent de ses ouvrages. Pline le naturaliste s'appuie souvent sur son autorité. Un pareil suffrage est assurément très-décisif en faveur de Virgile. Si quelqu'un de nos premiers poètes avoit écrit sur l'histoire naturelle, de quel poids ne seroit pas pour lui l'avantage d'être cité par M. de Buffon? Il est vrai que Vir-

gile n'est point entré dans les détails ; il n'a embrassé que les grands principes de l'agriculture ; et comme ils sont à-peu-près les mêmes dans tous les temps et dans tous les lieux , c'est une preuve de plus en sa faveur.

On croit , en second lieu , que l'antiquité de ce poème le rend justement suspect d'erreurs. Mais , si l'on veut observer que l'agriculture étoit , après l'art de vaincre , l'art favori des Romains , qu'ils se vantoient de lui devoir leur grandeur , que l'art le plus honoré est toujours le mieux cultivé , que celui-ci étoit l'occupation de ce qu'il y avoit de plus grand et de plus éclairé ; si l'on songe de plus que Virgile avoit pu recueillir les observations de plusieurs siècles , s'enrichir des remarques d'une foule d'écrivains , on conviendra qu'il est possible que le plus grand poète des Romains ait bien écrit sur un art cultivé , dès les premiers temps de la république , par le premier peuple du monde. La lecture de ses ouvrages , jointe à ces présomptions , achèvera d'en convaincre ceux qui pourroient en douter.

Je

Je ne vois de répréhensible que quelques vers sur les lunaïsons dans le premier livre, et quelques morceaux du quatrième : encore dans celui-ci, les erreurs n'intéressent-elles que les choses de pure curiosité, et la partie physique, sur laquelle les anciens, faute d'instrumens propres à observer, étoient moins à portée que nous de s'instruire. La partie économique n'offre presque rien à réformer. La reproduction des abeilles est une tradition que Virgile adopta, sans doute, moins comme naturaliste que comme poète ; parce qu'elle amène cette fable d'Aristée qui est reconnue pour un chef-d'œuvre de sentiment et de poésie, et dont on achèteroit volontiers les beautés par quelques erreurs.

Est-il bien vrai, en troisième lieu, que les Géorgiques manquent de méthode ? J'avoueraï ici, puisque l'occasion s'en présente, que je trouve peu fondée la préférence que nous accordons en ce genre à nos ouvrages sur ceux des anciens ; et j'observe que ce préjugé a pris naissance dans un temps où Perrault censuroit ce qu'il n'entendoit pas, où la Mothe défiguroit Homère pour le corriger. Je crois qu'en

fait d'écrits, il y a deux sortes de méthodes; celle qui doit se trouver dans les ouvrages de raisonnement, et celle qu'on exige dans les ouvrages d'agrément. Dans les uns, l'esprit déjà rebuté par la sécheresse des matières, ou fatigué de leur obscurité, veut au moins que l'ordre le plus méthodique, la filiation la plus exacte des idées, lui épargne une attention trop pénible. Dans les autres, l'auteur doit songer d'abord à la suite naturelle des idées; sans doute: mais un devoir non moins essentiel, c'est l'effet et la variété; il faut qu'il place chaque objet dans son plus beau point de vue, qu'il le fasse ressortir par les oppositions, qu'il contraste les couleurs, qu'il varie les nuances, que le doux succède au fort, le riant au sombre, le pathétique aux descriptions. L'esprit, qui veut être amusé, ne demande pas qu'on le traîne lentement sur toutes les idées intermédiaires, qu'on lui fasse compter, pour ainsi dire, successivement tous les anneaux de cette chaîne; il veut voler d'objet en objet, faire une promenade et non pas une route: voilà la méthode de Virgile.

Un exemple rendra la chose sensible. Prenons le commencement du poème des Géorgiques. Le poète prescrit d'abord le temps du labour : nous voilà dans la sécheresse didactique. Il recommande ensuite d'étudier la nature du terrain ; ce qui amène un morceau agréable et presque épisodique sur les diverses productions des différens sols. La généralité de ce précepte sembloit devoir déterminer le poète à en faire la base des autres ; mais comme il étoit plus susceptible de poésie que celui qui le précède , Virgile l'a placé le second pour faire oublier la sécheresse du premier. Ce premier précepte lui-même ne contient que dix vers. Virgile veut nous accoutumer insensiblement à la sévérité du ton didactique ; et à peine l'a-t-il pris , qu'il l'abandonne aussitôt pour une description riante. Voilà , si je ne me trompe , l'art du grand poète , et c'est celui qui règne dans tout cet ouvrage.

On reproche aussi à Virgile le défaut de transitions. J'avoue qu'elles sont moins marquées , ou plutôt moins traînantes , que celles de nos ouvrages de philosophie , et même

de poésie et d'éloquence. Elles consistent pour l'ordinaire dans une conjonction qui marque, entre ce qui précède et ce qui suit, ou une opposition, ou une ressemblance, ou quelque autre rapport; cette conjonction tient peu de place. Par ce moyen le style marche rapidement; point de vide d'idées, point de liaisons froides, alongées; où nous mettons une phrase, Virgile ne met qu'un mot. Il doit en être d'un poème comme d'un tableau; les teintes qui séparent les différentes couleurs doivent être si légères, que l'œil le plus attentif, même en appercevant leur variété, ne puisse distinguer celle qui finit de celle qui commence. Mais, pour que les liaisons aient cette légèreté, il faut que les idées elles-mêmes se lient naturellement, et que, pour passer de l'une à l'autre, l'auteur n'ait pas besoin d'un long circuit. Personne n'a mieux connu cet art que Virgile: ses transitions sont dans les choses plus que dans les mots; et comme il n'y a jamais un grand intervalle entre l'idée qui suit et celle qui précède, il ne lui faut pas de longues transitions pour le remplir.

Un reproche bien plus grave, c'est le défaut d'intérêt. Deux choses sont nécessaires pour rendre un ouvrage d'esprit intéressant; l'agrément et l'utilité. Les poètes doivent non-seulement peindre la nature, mais l'imiter dans ses procédés. Par-tout elle réunit dans ses ouvrages l'agréable et l'utile. Les Géorgiques réunissent ce double intérêt. L'auteur a pris pour sujet le premier de tous les arts, celui qui nourrit l'homme, qui est né avec le genre humain, qui est de tous les lieux, de tous les temps. Rien de plus utile. Pour l'agrément, je ne conçois pas de sujet plus heureux. L'attrait naturel de la campagne, les travaux et les amusemens champêtres, l'admirable variété des trésors qui couvrent la terre, l'abondance des moissons, la richesse des vendanges, les vergers, les troupeaux, les abeilles, tous ces objets qui, malgré la dépravation de nos mœurs et les préjugés de l'orgueil, ont des droits si puissans sur notre ame; voilà ce que présente le poème de Virgile: il est riche comme la nature, il est inépuisable comme elle. Joignez à cela les idées d'innocence, de félicité, de tranquil-

lité, attachées à la vie champêtre, ce plaisir délicieux avec lequel nos yeux, fatigués de la pompe des villes et des merveilles des arts, se rejettent vers les beautés simples de la campagne et les prodiges variés de la nature. Est-il rien de plus intéressant pour les âmes qui conservent encore quelque sensibilité? Les anciens nous ont laissé des poèmes didactiques sur d'autres sujets: Théognis a écrit en vers sur la morale; Aratus et Lucrèce, sur la philosophie naturelle. Le sujet des Géorgiques me paroît l'emporter de beaucoup pour l'agrément. Les préceptes moraux, indépendamment de l'aversion naturelle que nous avons pour eux, sont si éloignés de nos sens, que rarement ils fournissent aux poètes ces belles descriptions, ces images vives qui font l'essence de la poésie. La philosophie naturelle présente, à la vérité, des objets sensibles; mais souvent elle rebute le lecteur par la sécheresse des définitions, l'ennui des discussions, et l'incertitude des systèmes. Le sujet que Virgile a choisi frappe sans cesse l'imagination; sans cesse il parle à notre âme par nos sens; les leçons y sont en images, et es préceptes en tableaux.

La forme n'est pas moins précieuse que le fond. Virgile ennoblit les opérations les plus simples et les instrumens les plus vils ; il parle aussi noblement de la faux du cultivateur que de l'épée du guerrier , d'un char rustique que d'un char de triomphe ; il sait rendre la charrue digne et des consuls et des dictateurs. Enfin , on peut dire que non-seulement il a surpassé les autres écrivains , mais qu'il s'est surpassé lui-même dans le style des Géorgiques : la vivacité de ses images nous donne une idée plus claire que n'auroit fait la vue de ces choses mêmes , et l'objet décrit nous auroit moins affecté que la description. Mais , de quelques couleurs que les préceptes soient revêtus , ils fatiguent à la longue , si le poète n'en corrige l'uniformité. Virgile , dans cette vue , entremêle à ses leçons d'agriculture des traits de morale. S'il conseille de transplanter un arbrisseau dans un terrain semblable à son sol natal , il ajoute noblement ,

Tant de nos premiers ans l'habitude est puissante !

Nous recommande-t-il de profiter de la jeu-

nesse des troupeaux pour les multiplier ? il y joint cette réflexion touchante ,

Hélas ! nos plus beaux jours s'envolent les premiers.

Et comme les poètes qui écrivent sur la morale embellissent leurs vers d'images empruntées des objets physiques , Virgile , aux descriptions des objets physiques , mêle des traits de morale ; mais ces traits , vu leur brièveté , étant insuffisans pour le délassement du lecteur , souvent il abandonne son sujet pour détendre et amuser notre esprit par d'heureuses digressions. Car si les épisodes sont si nécessaires , même dans le poème épique , où le poète est soutenu par l'intérêt d'une action importante , ils le sont bien davantage dans le didactique , pour couper la monotonie et adoucir l'ennui des préceptes.

Cependant Virgile , sage même dans ses écarts , a senti que les digressions , quelque agréables qu'elles fussent par elles-mêmes , ne devoient point être un hors - d'œuvre dans son poème ; que les fleurs y étoient nécessaires

inême pour en couvrir les épines, mais qu'elles devoient naître du fond du sujet, et non y être transplantées; que, dans les épisodes les plus étrangers en apparence au sujet des Géorgiques, on devoit voir la campagne au moins en perspective. Voyez à la fin du premier livre, comment, après avoir parlé de la mort de César, des batailles de Pharsale et de Philippes, il rentre ingénieusement dans son sujet, et intéresse le cultivateur au récit de ces grands évènements, par ces vers admirables dans l'original :

Un jour le laboureur, dans ces mêmes sillons
Où dorment les débris de tant de bataillons,
Heurtant avec le soc leur antique dépouille,
Trouvera, plein d'effroi, des dards rongés de rouille,
Entendra retentir les casques des héros,
Et d'un œil effrayé contempera leurs os.

Ainsi, s'il maîtrise par-tout son sujet, son sujet le domine par-tout.

Concluons que si l'utilité, l'agrément du sujet, le génie et l'art du poète, peuvent rendre un poème intéressant, on ne peut refuser cet éloge aux Géorgiques. Je sais

qu'elles ne peuvent avoir l'intérêt d'un poème dramatique ; mais seroit-il raisonnable de l'exiger ? Qu'il me soit permis de remarquer ici que le goût exclusif de nos auteurs pour ce genre, leur inspire un dédain injuste pour les autres ; et c'est un véritable malheur pour notre littérature. Les Anglois, plus sensés que nous, encouragent tous les genres de poésie ; aussi ont-ils des poèmes agréables sur toutes sortes de sujets, et une littérature infiniment plus variée que la nôtre : mais parmi nous il est si difficile de faire lire des vers qui n'aient pas été récités sur le théâtre, que tous les jeunes talens se jettent dans cette carrière. D'ailleurs on sait que le style de la tragédie n'est guère que celui de la conversation noble ; le style de la comédie, celui de la conversation familière. Notre langue, resserrée jusqu'ici dans ces deux genres, est restée timide et indigente, et n'acquerra jamais ni richesse ni force, si, toujours emprisonnée sur la scène, elle n'ose se promener librement sur tous les sujets susceptibles de la grande et belle poésie. On ne peut donc savoir trop de gré à ceux qui, au lieu de grossir cette

foule de drames platement imités, ou monstrueusement originaux, nous ont donné des poèmes sur les travaux des arts ou sur les beautés de la nature; c'est pour notre langue un monde nouveau dont elle peut rapporter des richesses sans nombre.

Je crois qu'il est à propos de donner ici une idée des quatre livres des Géorgiques. Virgile, dans le premier, parle des moissons, du labourage, des instrumens nécessaires aux cultivateurs, de la connoissance de la sphère, des différentes saisons où il faut semer les différens grains, des signes qui annoncent l'orage ou les beaux jours. La variété des tableaux, la rapidité du style, caractérisent ce livre, qui est terminé par un magnifique épisode sur la mort de César.

Dans le second, on trouve plus d'art, peut-être, et plus de hardiesse que dans tous les autres. Le poète attribue à des arbres toutes les passions et les affections humaines, l'oubli, l'ignorance, le desir, l'étonnement. Le quatrième est riche en métaphores, mais moins hardies que dans celui-ci; car il est

bien plus naturel de prêter les passions de l'homme à des animaux, comme les abeilles, qu'à des êtres inanimés, comme les arbres. On ne peut lire à la fin du second livre l'éloge de la vie champêtre dont j'ai parlé, sans être tenté de vivre à la campagne, et sans préférer, contre le sentiment de Virgile lui-même, la vie d'un cultivateur à celle d'un philosophe.

Le troisième paroît le plus travaillé de tous. Il règne une vigueur et une verve admirable dans la description du cheval et des courses de chevaux. La violence de l'amour y est représentée avec des expressions aussi brûlantes que l'amour même. L'hiver de la Scythie y est si bien peint, qu'on frissonne, pour ainsi dire, en le lisant. Dans la description de la peste, il s'est efforcé de surpasser Lucrèce; et il faut avouer que, si dans l'un on apperçoit mieux le physicien, dans l'autre on reconnoît bien mieux le poète.

Mais Virgile semble n'avoir rien traité avec autant de complaisance que les abeilles. Il ennoblit toutes les actions de ces petits animaux par des métaphores empruntées des
plus

plus importantes occupations des hommes. Il ne peint pas en vers plus forts les batailles d'Énée et de Turnus, que le choc de deux essaims. Si dans l'Énéide il compare les travaux des Troyens à ceux des abeilles et des fourmis, ici il compare les occupations des abeilles à celles des Cyclopes. Enfin, le quatrième livre des Géorgiques semble être un prélude de l'Énéide. En parlant si magnifiquement d'un insecte, il nous annonçoit sur quel ton il étoit capable de traiter un objet véritablement grand. En un mot, les Géorgiques de Virgile ont toute la perfection que peut avoir un ouvrage écrit par le plus grand poète de l'antiquité, dans l'âge où l'imagination est la plus vive, le jugement le plus formé, où toutes les facultés de l'esprit sont dans toute leur vigueur et dans leur entière maturité.

Dans cet éloge, je ne crains pas d'être accusé de prévention par les véritables connoisseurs, ni d'avoir vu les beautés de Virgile avec le microscope des commentateurs et des traducteurs. Voulons-nous prendre de cet ouvrage une juste idée? consultons Vir-

gile lui-même. C'étoit son ouvrage, celui sur lequel il fondeoit l'espoir de son immortalité. L'Énéide, malgré ses défauts, fait depuis dix-sept cents ans les délices des amateurs de la poésie : cependant ce poème admiré des Romains, immortel comme leur gloire, dont il est le plus beau trophée, qui avoit arraché à Octavie des larmes si célèbres, qui valut à Virgile l'honneur d'être salué au théâtre comme l'empereur lui-même, il vouloit le jeter au feu comme indigne de lui, malgré le foible des auteurs pour leur dernier ouvrage ; tandis qu'il laissoit subsister les Géorgiques comme le plus beau monument de sa gloire. On peut dire que s'il s'est trop défié de l'effet de son Énéide, il n'a pas trop présumé de celui des Géorgiques.

Je ne puis me dispenser de parler des poèmes dont Virgile a fourni l'idée ou le modèle. Le plus considérable de tous, c'est le PRÆDIUM RUSTICUM du père Vanière : il a traité dans le plus grand détail toutes les parties de l'agriculture ; et c'est peut-être le défaut de son ouvrage. Il est plus abondant que Virgile ; Virgile est plus rapide

que lui. Le poète romain est plus agréable dans des détails arides, que le poète toulousain dans les objets les plus rians. Celui-ci exprime quelquefois prosaïquement les objets les plus poétiques; l'autre revêt de la plus belle poésie les objets les plus simples. Je remarque dans l'un une profusion souvent mal entendue; j'admire dans l'autre une économie toujours pleine de goût. Enfin, on trouve plus de variété dans le petit terrain qu'a défriché Virgile, que dans l'espace immense que Vanière a cultivé. Mais ce qu'on ne peut trop admirer dans celui-ci, c'est qu'il loue la campagne de bonne foi, qu'il peint ce qu'il aime, et qu'il fait passer dans l'ame des lecteurs le sentiment qui l'anime.

Ces vers du IV^e livre des Géorgiques ,

Si mon vaisseau , long-temps égaré loin du bord ,
Ne se hâtoit enfin de regagner le port ,
Peut-être je peindrois les lieux chéris de Flore , etc.

ont fourni à Rapin l'idée de son poème sur les jardins : Dryden prétend que cette esquisse de Virgile , que je viens de citer , vaut mieux que tout l'ouvrage de Rapin. Ce jugement me paroît

injuste. Le poème des jardins est plein d'agrément et de poésie. Je n'y trouve pas cependant la précision dont le loue l'abbé des Fontaines : il est moins long que Vanière ; mais ni l'un ni l'autre n'ont connu comme Virgile cette heureuse distribution , cette sage économie d'ornemens. L'harmonie imitative, cette qualité essentielle de la poésie, qui est portée à un si haut point par le poète romain, se trouve rarement dans les deux poètes modernes ; et presque jamais ils n'ont eu ni sa force ni son élévation. Les épisodes des Géorgiques suffisent seuls pour mettre une distance immense entre cet ouvrage et les deux autres, dont les digressions sont toujours froides. Virgile a encore un avantage sur Rapin ; c'est l'importance de l'objet de ses leçons. L'art qui féconde les guérets est bien autrement intéressant que celui qui embellit les jardins, et l'on ne partage pas aussi volontiers les transports d'un fleuriste passionné à la vue du plus beau parterre de fleurs, que ceux d'un laboureur à l'aspect d'une abondante moisson.

Le poème de Thomson a été traduit dans notre langue. Comme Milton, il a secoué le

joug de la rime : il a beaucoup de ressemblance avec ce grand poète ; il est abondant et fécond comme lui. Quelle profusion d'images ! quelle magnificence d'expressions ! rien de si frais que son printemps , de si brûlant que son été , de si riche que son automne , de si sombre que son hiver. Les épisodes sont en général infiniment supérieurs à ceux de Vanière et de Rapin. Les mœurs et le séjour de la campagne ont dans son livre un attrait délicieux. Il ne s'est pas contenté de peindre le climat qu'il habitoit : l'Afrique, l'Asie, l'Amérique ; le monde entier , ont, pour ainsi dire , payé tribut à sa poésie. Mais il ne sait point s'arrêter ; il n'abandonne jamais une idée sans l'avoir épuisée ; il manque d'ordre et de transitions ; il imite souvent Virgile , et l'imite mal ; et c'est sur-tout dans ces morceaux qu'on sent combien le poète latin connoissoit mieux l'art d'écrire , combien ses images sont plus vraies , ses expressions plus justes , ses peintures moins chargées : d'ailleurs Virgile a un but , et Thomson n'en a point. Dans Virgile , le retour successif des préceptes et des digressions forme une variété

piquante : dans Thomson , la continuité des descriptions rebute à la longue le lecteur , fatigué de cette multitude de tableaux. Quoiqu'il en soit, je conseillerois la lecture de ce poème non-seulement aux poètes , mais encore aux peintres, qui y trouveront par-tout les grands effets et les plus magnifiques tableaux de la nature.

Nous avons sous ce même titre deux poèmes. L'un des deux est attribué à une personne qui a passé quelques instans de sa vie à faire de beaux vers , et le reste à faire de belles actions. Il est plein de graces , de fraîcheur , et de cette harmonie qu'on ne retrouve presque plus dans les poètes françois.

L'autre est beaucoup plus considérable. L'auteur a les grandes beautés de Thomson , et n'a point ses défauts. Il a donné un but moral à son poème ; c'est d'inspirer l'amour de la campagne , et des sentimens d'humanité pour ceux qui la cultivent : mais ce qui le caractérise sur-tout, c'est d'avoir toujours placé l'homme au milieu de ses descriptions , d'avoir su émouvoir à-la-fois l'imagination et le cœur : il contraste ses tableaux , varie

Leurs couleurs; et tous les traits qui composent chaque morceau concourent à produire un seul et même sentiment; par là il a évité les peintures vagues qui sont trop fréquentes dans les Saisons angloises. Ces différens poèmes nous offriront de temps en temps des objets de comparaison.

Il me reste à parler de ma traduction, et des difficultés que j'y ai rencontrées. Comme ces difficultés viennent principalement de la différence des deux langues (1), elles m'ont

(1) M. Leibnitz avoit formé le projet d'une langue universelle; mais malheureusement ce projet est plus séduisant que possible.

On demande comment les hommes, qui ont eu la même origine, ont pu parler différentes langues; mais on devroit demander plutôt comment il a été possible qu'une grande quantité d'hommes parlât la même langue. En effet, il se trouve une si grande différence dans la conformation de nos organes, la combinaison des sons est si variée, si infinie, qu'il est bien étrange qu'une multitude d'êtres se soit réunie constamment à articuler de la même façon une même suite de sons, pour exprimer une certaine suite d'idées qui auroit pu être exprimée tout aussi facilement par une foule infinie d'autres combinaisons.

Les hommes concentrés dans un même canton

conduit à quelques réflexions sur ce sujet, que je ne crois pas déplacées ici.

Chez les Romains, le peuple étoit roi; par

ont pu, par la force d'une habitude continuelle, surmonter les obstacles que la nature et la foule des hasards mettoient à l'identité de leur langage : mais, dès qu'ils se sont séparés, la nature a repris ses droits, le langage s'est altéré insensiblement, et ces altérations ont augmenté de génération en génération, au point que le premier peuple n'a plus entendu la langue du second. Une colonie de Normands, sur la fin du siècle dernier, alla s'établir sur les côtes de Saint-Domingue, et forma les Elibustiers et les Boucaniers. Etant restés vingt ans sans avoir de relations avec les François, quoiqu'ils communiquassent entre eux, la langue qu'ils avoient tous apprise et parlée dès leur enfance se trouva tellement dénaturée, qu'il n'étoit plus guère possible de les entendre.

Non-seulement les mots de la langue se sont corrompus, mais la nouveauté des objets y en a introduit de nouveaux. Par exemple, auroit-on pu parler la même langue en Espagne et à la Chine, lorsque toutes les productions du pays, les plantes, les animaux, sont si différents? Joignez à cela la différence des mœurs : comment est-il possible que la langue d'un peuple ichthyophage soit la même que celle d'un peuple chasseur, celle d'un peuple chas-

conséquent les expressions qu'il employoit partageoient sa noblesse. Il y avoit peu de ces termes bas dont les grands dédaignassent

seur, la même que celle d'un peuple pasteur, celle d'un peuple pasteur, la même que celle d'un peuple guerrier ?

La différence des climats a dû aussi en apporter une considérable dans la langue. Dans les climats du midi, les organes ont toute leur souplesse; aussi les mots sont coulans, harmonieux: la douce influence de l'air invite à la gaieté, enflamme l'imagination, augmente le babil; les mots y sont alongés, abondans: la nature ne présente que des objets rians les mots y sont doux et flatteurs. Dans les pays du nord, l'organe est resserré par le froid; aussi la prononciation est dure, paresseuse: la nature n'y présente que des objets hideux, hérissés; la tristesse du climat se communique aux esprits; le silence lugubre de la nature produit la taciturnité, raccourcit les mots, multiplie les monosyllabes. Toutes les langues méridionales, composées de mots différens, ont à-peu-près le même caractère de douceur et d'harmonie; celles du nord différent de même par les mots, et se ressemblent également par l'âpreté des sons.

La différence des mots qui composent les langues amènera nécessairement celle du génie de ces langues. Ce qui fait les mots d'une langue, c'est la différente combinaison des sons; et ce qui fait son génie, c'est

de se servir; et des expressions populaires n'auroient pas signifié, comme parmi nous, des expressions triviales. Voilà donc une foule

la différente combinaison des mots entre eux, leurs rapports avec les idées qu'ils expriment; rapports qui peuvent varier d'une infinité de manières, qui peuvent être plus directs ou plus réfléchis, plus justes ou moins exacts. Ce qui fait encore le génie des langues, c'est leur facilité ou difficulté à exprimer certaines idées, leur richesse ou leur indigence, leur force ou leur foiblesse, leur précision ou leur prolixité. Mille causes peuvent varier leur génie: plusieurs de celles qui varient les mots d'une langue varient son génie. Nous avons dit que dans telle langue il y auroit une foule de mots qui manqueroient à une autre: le genre de vie d'un peuple amène nécessairement une foule de mots qui lui seront particuliers. On remarquera tous les objets qui frapperont continuellement; on observera toutes leurs nuances, tous leurs genres, toutes leurs espèces; on aura des synonymes. On observera toutes leurs qualités; on aura des adjectifs. On observera leurs différentes actions sur les corps; on aura des verbes. Les Arabes ont cent cinquante mots pour exprimer le mot LION, et trois cents pour exprimer le mot SERPENT.

Nous avons dit aussi que les mots d'une langue seroient doux, que les autres seroient durs: cela détermine encore le génie d'une langue. La première

de mots que leurs poètes pouvoient employer sans dégrader leur style. On peut en dire autant d'une multitude d'idées et d'images qui n'étoient point ignobles; parce que le caractère de souveraineté dont le peuple étoit revêtu

aura plus de facilité à exprimer des choses agréables et voluptueuses; la seconde, des choses horribles et sombres. La peinture des jardins d'Armide appartenoit à la langue italienne; celle de l'enfer et du combat des anges ne convenoit guère qu'à la langue angloise.

Le génie d'une langue est encore déterminé par celui de la nation; et ce qui détermine le génie d'une nation, c'est d'abord le climat, ensuite le gouvernement. Dans les climats du midi, l'imagination, plus vive, plus exaltée, peindra les objets d'une manière plus brillante; les images seront plus fréquentes, plus hardies; le passage d'une idée à l'autre sera plus brusque. Dans les climats moins chauds, l'imagination plus tempérée produira des ouvrages plus froids et plus corrects. Dans les pays plus froids encore, l'imagination laissant plus de flegme, on raisonnera mieux, et on parlera moins bien, on aura plus de profondeur que de saillie; la nation produira plus de philosophes que de poètes, et ces poètes seront plus profonds, plus penseurs, que ceux des autres nations.

Cependant ce qu'on dit ici des pays froids ne

imprimoit un caractère de noblesse à toutes ses actions, et par contre-coup aux idées et aux images qui les exprimoient ou qui en étoient empruntées. Parmi nous, la barrière qui sépare les grands du peuple a séparé leur

convient pas à tous les peuples, aux Anglois, par exemple, dont les ouvrages ont une effervescence et une force d'imagination prodigieuses. C'est ce qui prouve l'influence du gouvernement sur le génie d'une nation, et, par contre-coup, sur celui de la langue. Dans un pays où tout le monde est libre, la langue est fière et précise. Dans les monarchies, où l'on dépend d'un prince à qui on doit du respect, et de supérieurs qu'on est forcé de ménager, la langue aura moins de fierté et de précision; elle aura de la délicatesse, de l'élégance, de la finesse, qui consiste à ne laisser entrevoir que la moitié de ce qu'on dit. Dans les pays despotiques, où l'esclave n'ose parler à son maître, la langue prendra un ton allégorique et mystérieux; et c'est là que naîtront les apologues et le style figuré.

Enfin, le degré de civilisation d'un peuple influe beaucoup sur sa langue. Les peuples barbares ont une langue très-grossière: presque tous les verbes à l'infinitif, point de ces mots abstraits qui lient les idées, qui expriment les propriétés générales des corps, ou les notions purement spirituelles; enfin le défaut d'idées amène la disette de mots.

langage;

langage ; les préjugés ont avili les mots comme les hommes, et il y a eu, pour ainsi dire, des termes nobles et des termes roturiers : une délicatesse superbe a donc rejeté une foule d'expressions et d'images. La langue, en devenant plus décente, est devenue plus pauvre ; et comme les grands ont abandonné au peuple l'exercice des arts, ils lui ont aussi abandonné les termes qui peignent leurs opérations. De là la nécessité d'employer des circonlocutions timides ; d'avoir recours à la lenteur des périphrases, enfin d'être long de peur d'être bas ; de sorte que le destin de notre langue ressemble assez à celui de ces gentilshommes ruinés, qui se condamnent à l'indigence de peur de déroger.

A la pauvreté s'est jointe la foiblesse. Le peuple met dans son langage cette franchise énergique qui peint avec force les sentimens et les sensations : le langage des grands est circonspect comme eux. Aussi dans tous les pays où le peuple donne le ton, on trouve dans les écrits des sentimens si profonds, si forts, si convulsifs, si j'ose m'exprimer ainsi, qu'il est impossible de les faire passer

D

dans une langue qui exprime foiblement, parce que ceux qui donnent le ton sentent de même.

Il y a même dans ces langues des idées qui manquent absolument d'expressions. Les Romains, pour rendre l'action de faire du bien, avoient une foule de mots; nous n'avons que depuis peu celui de BIENFAISANCE. N'est-ce pas encore parce qu'à Rome c'étoit le peuple qui fixoit la langue, et que parmi nous ce sont les grands?

Les mœurs n'influent pas moins sur la langue, que le gouvernement. Les Romains se voyoient toujours en public, et, pour ainsi dire, en perspective. Nous nous voyons de plus près et plus en détail. Dans leurs assemblées tumultueuses, l'effervescence de l'ambition, l'enthousiasme de la liberté, faisoient fermenter avec violence leurs passions : dans nos petites sociétés, l'envie de plaire, l'esprit de galanterie, les contraignent, les modifient ou les masquent. Les grands ressorts de l'ame, les grands éclats des passions; voilà ce qu'ils ont dû peindre avec force : les nuances de ces mêmes passions, la délicatesse des senti-

mens, et les fibres les plus imperceptibles de l'ame; voilà ce que notre langue sait rendre avec finesse. Ils vivoient davantage dans les campagnes, et nous davantage dans les villes : ils ont dû peindre mieux les objets physiques, et nous avons dû mieux exprimer les idées morales; ils ont eu des mots pour toutes les productions de la terre, et nous pour tous les mouvemens du cœur.

C'est sans doute ce qui a fait long-temps regarder comme étrangère à notre langue la poésie épique, qui vit d'images et de descriptions. Ronsard et quelques autres, imitateurs des anciens plutôt que peintres de la nature, ont écrit sans succès en ce genre, ont rempli leurs poésies de descriptions, d'épithètes dans le goût des Grecs et des Romains. Cette manière n'a eu qu'un temps. Est-ce, comme on l'a dit, parce qu'ils ont méconnu le génie de leur langue? Non, puisqu'elle n'étoit pas encore formée; mais c'est qu'ils ont méconnu ce qui détermine ce génie, c'est-à-dire, celui de la nation, et l'influence des mœurs, qui, nous resserrant dans l'enceinte des villes, ont, par un ascendant invincible, détourné nos idées,

et par conséquent notre langue, des objets physiques vers les objets moraux. Aussi un poème sur l'agriculture est-il bien plus difficile à écrire en françois, qu'un poème sur la morale.

Outre leur caractère général, les langues ont encore un génie particulier dépendant des mots qui la composent, de leurs sons, de leurs combinaisons entre eux. A cet égard, la langue françoise, comparée avec la langue latine, perd encore au parallèle. En latin, la désinence des substantifs marque le cas et le nombre; la désinence des verbes désigne le temps, la personne, le nombre et le mode. Les François ont besoin, pour décliner, des articles **DE, DU, etc. LE, LA, etc.**; pour conjuguer, des verbes auxiliaires **ÊTRE et AVOIR** : quand les Latins en emploient un, nous en employons deux. Nous avons encore besoin, pour conjuguer, des pronoms **JE, TU, IL, etc.** Ainsi, tandis que la langue françoise, embarrassée d'articles, de prépositions, de verbes auxiliaires, se traîne lentement; la langue latine, que la désinence de chaque mot dispense de se charger de

tout cet attirail, s'avance d'un pas rapide et dégagé.

Elle n'a pas moins de supériorité sur la nôtre par l'harmonie. En effet, soit que l'on considère les mots pris séparément, notre langue est pleine d'E muets, de syllabes sourdes qui trompent l'oreille, amortissent les sons, et interceptent l'harmonie; soit que l'on considère les mots liés entre eux, l'inversion permet aux Latins d'essayer une foule de combinaisons, jusqu'à ce qu'ils aient assorti et marié les mots de la manière la plus flatteuse pour l'oreille : au contraire, l'obligation de ranger toujours nos phrases dans le même ordre de construction, donne plus rarement à l'écrivain l'occasion de faire entre les mots des alliances agréables, de varier le nombre du style et la cadence des périodes. Ajoutez que, dans une langue où l'inversion est permise, il est plus aisé de trouver, non seulement la juste proportion qui doit régner dans la coupe des phrases, mais encore la gradation qui doit se trouver entre les idées.

Les règles de la poésie latine sont aussi

bien plus faciles à observer que celles de la poésie françoise; la gêne qu'elle impose n'approche pas de l'esclavage où est réduit le poète françois, par l'obligation de suspendre l'hémistiche, de remplir le nombre des syllabes, d'éviter le froissement des sons qui se heurtent désagréablement, et sur-tout de porter le joug de la rime, qui seul est plus pesant que toutes les entraves de la poésie latine.

Enfin, malgré cette gêne, l'observation des règles de notre poésie produit de moins grandes beautés que l'observation des règles de la poésie latine. Dans celle-ci, le mélange marqué des syllabes brèves et longues amène nécessairement le rythme : dans la nôtre, les règles ne prescrivent rien sur la durée des syllabes, mais seulement sur leur nombre arithmétique; de sorte que des vers françois peuvent être réguliers, sans être nombreux, et satisfaire aux lois de la versification, sans satisfaire à celles de l'harmonie.

Je n'ai parlé jusqu'à présent que de cette harmonie générale, qui, par l'heureux choix, l'enchaînement mélodieux des mots, flatte,

agréablement l'oreille. Il est une autre espèce d'harmonie nommée imitative, harmonie bien supérieure à l'autre, s'il est vrai que l'objet de la poésie soit de peindre. Pope en donne l'exemple et le précepte à la fois dans des vers imités admirablement par l'abbé Duresnel, et que j'ai essayé de traduire.

Peins-moi légèrement l'amant léger de Flore ;
 Qu'un doux ruisseau murmure en vers plus doux encore.
 Entend - on de la mer les ondes bouillonner ?
 Le vers, comme un torrent, en roulant doit tonner.
 Qu'Ajax souleve un roc et le lance avec peine ,
 Chaque syllabe est lourde et chaque mot se traîne.
 Mais vois d'un pied léger Camille effleurer l'eau ;
 Le vers vole, et la suit aussi prompt que l'oiseau.

Mais, il faut en convenir, c'est peut-être à cet égard que la langue latine l'emporte le plus sur la nôtre. La quantité des syllabes, dont la brièveté ou la longueur précipite ou ralentit le vers, étoit déterminée chez les Latins : nous avons aussi des brèves et des longues, mais beaucoup moins marquées ; notre prosodie n'est point décidée comme celle

des anciens, et cette indécision laisse tout le travail de l'harmonie à l'oreille et au goût du poète.

D'ailleurs, comme je l'ai déjà dit, nous avons dans notre langue trop peu de sons pleins, trop d'E muets, trop de syllabes sourdes. L'enjambement, les mots rejetés, plusieurs coupes de vers propres à l'harmonie imitative sont proscrits dans nos grands vers. Peut-être aussi notre langue est-elle devenue moins favorable à cette harmonie que les langues anciennes, parce que nous-mêmes y sommes moins sensibles que les anciens. On sait combien ils étoient heureusement organisés à cet égard. Il nous faut des sentimens pathétiques, des pensées fortes; nous voulons que le poète aille droit à notre cœur, sans le secours de l'oreille: aussi n'avons-nous guère que des poèmes dramatiques.

Enfin, nos premiers poètes, Ronsard, Théophile, ont décrédité cette harmonie par l'usage barbare qu'ils en ont fait. Leurs successeurs ont été trop effrayés du ridicule qu'on a justement attaché à certains vers imitatifs, où ces auteurs effarouchoient à la fois l'oreille,

tourmentoient la langue, et choquoient le bon sens.

Par cette exposition des avantages que la poésie latine a sur la nôtre, on peut juger combien est difficile une traduction des Géorgiques en vers françois. Cependant, j'ose le dire, j'ai cru sentir plusieurs fois que ces difficultés ne seroient pas invincibles pour un grand écrivain, s'il vouloit déroger jusqu'à traduire. Si le climat, le gouvernement, les mœurs influent, comme je l'ai dit, sur les langues, le génie des grands écrivains n'y influe pas moins : c'est lui qui les dompte, les plie à son gré, qui rajeunit les mots antiques, naturalise les nouveaux, transporte les richesses d'une langue dans une autre, rapproche leur distance, les force, pour ainsi dire, à sympathiser, rend fécond l'idiôme le plus stérile, rend harmonieux le plus âpre, enrichit son indigence, fortifie sa foiblesse, enhardit sa timidité, met à profit toutes ses ressources, lui en crée de nouvelles, en fait la langue de tous les lieux, de tous les tems, de tous les arts.

La lecture de nos bons poètes en fournit

une infinité d'exemples. Depuis que notre langue a été , si j'ose ainsi parler , fécondée par ces grands génies , une foule d'idées , d'expressions , d'images qu'il auroit paru impossible de transporter dans notre langue , sont déjà adoptées , ou n'attendent , pour l'être , qu'un écrivain habile. Le briquet est aussi bien exprimé dans ces vers de Boileau ,

Et du sein d'un caillou qu'il frappe au même instant ,
Il fait jaillir un feu qui pétille en sortant ,

que dans celui-ci de Virgile ,

Ac primùm silicis scintillam excudit Achates.

Le mot P A V É semble être banni de la grande poésie : voyez quelle noblesse il emprunte de ces beaux vers où Racine l'a placé ;

Tu le vois tous les jours , devant toi prosterné ,
Humilier ce front de splendeur couronné ,
Et , confondant l'orgueil par d'augustes exemples ,
Baiser avec respect le pavé de tes temples [1].

[Dévorer un règne d'un moment] , dans
Corneille , [de David éteint rallumer le flam-

[1] Louis XIV.

beau], dans Racine, sont-ils bien inférieurs pour la hardiesse à ce que les Latins ont de plus fort en ce genre ?

A l'égard de l'harmonie, lisons les beaux morceaux de Boileau et de Racine ; et nous serons étonnés de voir jusqu'à quel point le génie et le travail peuvent dompter l'inflexibilité d'une langue.

L'harmonie imitative elle-même n'est pas exclue de nos vers. Je ne veux, pour le prouver, que ce beau récit tant critiqué dans Phèdre, et qu'on seroit si fâché de ny pas trouver ; Racine semble l'avoir travaillé exprès pour prouver que, dans l'art de peindre les objets par des mots énergiques, des images fortes, des sons nombreux, et même des sons imitatifs, nous pouvons souvent lutter contre les anciens. C'est peut-être de tous les morceaux de notre poésie celui qui approche le plus des poésies de Virgile.

Quel vers du poète latin est plus expressif que celui-ci ?

Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.

On admiroit dans Homère *μέγα δ'έβραχε*

Φήγινος ἄξων. L'AISSIEU CRIE vaut ἔβραχε; ET SE ROMPT vaut mieux assurément que Φήγινος, qui est une épithete oisive.

Lorsque nous ne pouvons pas peindre par le son des mots, nous le pouvons par le mouvement du style, comme dans ces vers,

L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux.
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux;

ou dans ce beau vers de Boileau,

Soupire, étend les bras, ferme l'œil, et s'endort.

Notre langue, maniée avec adresse, subjuguée par le travail, peut donc descendre sans bassesse aux objets les plus communs, s'élever sans témérité jusqu'aux nobles, peindre presque tout par des images, des sons ou des mouvements.

C'est dans cette persuasion que j'ai hasardé une traduction des Géorgiques; je crois devoir rendre compte au public des vues dans lesquelles j'ai entrepris cette traduction, des raisons qui m'ont décidé à la faire en vers, et du système de version que j'ai cru devoir suivre.

J'ai

J'ai toujours regardé les traductions comme un des meilleurs moyens d'enrichir une langue. La différence de gouvernemens, de climats et de mœurs tend sans cesse à augmenter celle des idiômes : les traductions, en nous familiarisant avec les idées des autres peuples, nous familiarisent avec les signes qui les expriment; insensiblement elles transportent dans la langue une foule de tours, d'images, d'expressions, qui paroissent éloignés de son génie, mais qui, s'en rapprochant par le secours de l'analogie, quelquefois s'annonçant comme le seul mot, la seule expression, la seule image propre, sont soufferts d'abord, et bientôt adoptés. Tant qu'on écrit des ouvrages originaux dans sa langue, on n'emploie guère que des tours, des expressions déjà reçues; on jette ses idées dans des moules ordinaires et souvent usés : lorsqu'on fait une version, la langue dans laquelle on traduit prend imperceptiblement la teinture de celle dont on traduit. Ecrire un ouvrage original dans sa langue, c'est, si j'ose m'exprimer ainsi, consommer ses propres richesses : traduire, c'est importer en quelque fa-

çon dans sa langue , par un commerce heureux , les trésors des langues étrangères. En un mot , les traductions sont pour un idiôme ce que les voyages sont pour l'esprit.

La traduction des Géorgiques étoit plus propre qu'aucune autre , si elle eût été entreprise par un grand poète , à donner à notre langue des richesses inconnues. Une belle version de l'Enéide l'enrichiroit moins : les aventures héroïques s'éloignent moins de son génie. Les opérations champêtres , les détails de la nature physique ; voilà ce qu'il falloit la forcer à exprimer noblement , et c'eût été une véritable conquête sur sa fausse délicatesse et son dédain superbe pour tout ce que nos préjugés ont osé avilir.

J'ai préféré de traduire en vers , parce que , quoi qu'en dise l'abbé des Fontaines , la fidélité d'une traduction de vers en prose est toujours très-infidèle.

Un des premiers charmes des vers est l'harmonie. Or , l'harmonie de la prose ne sauroit représenter celle des vers. La même pensée , rendue en prose ou en vers , produit sur nous un effet tout différent. Il y a dans la Bruyère

et dans la Rochefoucault autant de pensées fines et vraies que dans Boileau. Or, on retiendra quarante vers de Boileau, contre dix lignes de ces deux auteurs. C'est que l'oreille cherche naturellement le rythme, et sur-tout dans la poésie.

Un autre charme de la poésie, comme de tous les autres arts, c'est la difficulté vaincue. Une des choses qui nous frappent le plus dans un tableau, dans une statue, dans un poème, c'est qu'on ait pu donner au marbre de la flexibilité, c'est qu'une toile colorée fasse illusion à la vue, c'est que des vers, malgré la gêne de la mesure, aient la même liberté que le langage ordinaire : et c'est encore un avantage, dont le traducteur en prose prive son original.

Enfin, le caractère de la prose diffère trop de celui des vers. Ceux-ci ont une hardiesse qui effraie la timidité de l'autre, une vivacité de mouvement qui contraste avec sa pesanteur, une rapidité de marche que sa lenteur ne sauroit atteindre. Ce qui n'est que saillant en vers, devient tranchant en prose ; ce qui n'est que fort, devient dur ; ce qui n'est

que vif, devient brusque; ce qui n'est que hardi devient téméraire. Le traducteur en prose, cédant, sans s'en appercevoir, au caractère de ce genre d'écriture, remplacera la force, par la foiblesse; l'expression figurée, par l'expression simple; le mètre, par le discours non mesuré; le charme de la difficulté vaincue, par l'insipidité d'une prose facilement écrite. Après cela, qu'il soit un peu plus fidèle au sens littéral de quelques mots, à la construction de quelques phrases, le traducteur en vers lui abandonne sans peine cette apparente fidélité qui ne sauroit compenser des infidélités réelles, s'il est vrai que la hardiesse, le mouvement, l'harmonie, les figures, fassent le mérite de la poésie.

L'abbé des Fontaines, comme je l'ai dit, est celui qui a soutenu le plus vivement le système des traductions en prose. C'est assurément le meilleur traducteur de Virgile que nous ayons. Or, il est aisé de le réfuter par lui-même, c'est-à-dire en citant quelques morceaux de sa traduction. Pour peu qu'on sente la beauté des vers de Virgile, on sera

étonné des énormes infidélités qu'il a faites à son auteur.

Multùm adeo rastris glebas qui frangit inertes ,
 Vimineasque trahit crates , juvat arva ; neque illum
 Flava Ceres alto nequicquam spectat Olympo :
 Et qui proscisso quæ suscitât æquore terga
 Rursus in obliquum verso perrumpit aratro ,
 Exercetque frequens tellurem , atque imperat arvis .

« Cérès, du haut de l'Olympe, jette tous
 « jours un regard favorable sur le laboureur
 « attentif qui a soin de briser avec la herse
 « ou le râteau les mottes de son champ ; elle
 « ne favorise pas moins celui qui, avec le soc
 « de sa charrue, sait croiser les sillons, et
 « qui ne cesse d'agiter sa terre ».

De bonne foi, qui peut reconnoître Virgile dans cette prose ? Où est l'harmonie, sur-tout l'harmonie imitative, qui, par des vers travaillés et un rythme pénible, me peint si bien les efforts du laboureur qui tourmente sa terre pour la forcer à la fécondité ? Où sont ces expressions si pittoresques ou si justes, GLEBAS INERTES, TRAHIT CRATES, EXERCET TELLUREM, et sur-tout

IMPERAT ARVIS? Je sens combien mes vers sont au-dessous de ceux de Virgile ; mais si j'ai été plus exact en vers, que l'abbé des Fontaines en prose , j'aurai cause gagnée.

Voyez ce laboureur , constant dans ses travaux ,
Traverser ses sillons par des sillons nouveaux ;
Ecraser sous le poids des longs râteaux qu'il traîne
Les glèbes dont le soc hérisse au loin la plaine ;
Gourmander sans relâche un terrain paresseux :
Cérès à ses travaux sourit du haut des cieux.

Ac , dum prima novis adolescit frondibus ætas ,
Parcendum teneris ; et dum se lætus ad auras
Palmes agit , laxis per purum immissus habenis ,
Ipsa acies falcis nondum tentanda , sed uncis
Carpendæ manibus frondes , interque legendæ :
Inde ubi jam validis amplexæ stirpibus ulmos
Exierunt , tum stringe comas , tum brachia tonde ,
Antè reformidant ferrum ; tum denique dura
Exerce imperia , et ramos compesce fluentes.

« Dans le tems qu'elle pousse ses premières
« feuilles , ménagez un bois si tendre ; et même ,
« lorsqu'il est devenu plus fort , et qu'il s'est
« élevé plus haut , abstenez-vous d'y toucher

« avec le fer : arrachez les feuilles adroitement
 « avec la main. Mais quand le bois est de-
 « venu ferme et solide , et que les branches
 « de votre vigne commencent à embrasser
 « l'orme , alors ne craignez point de la tail-
 « ler ; n'épargnez ni son bois ni son feuillage :
 « elle ne redoute plus le fer ».

Je ne dis rien de la différence que met entre ces deux morceaux , d'un côté, la mélodie la plus sensible , de l'autre , le défaut total d'harmonie. Voyez seulement comment toutes les expressions figurées , toutes les images hardies , se sont évanouies dans la traduction,

*Prima ætas adolescit : dum se lætus ad auras palmas
 ægit : laxis per purum immissus habenis : nondum
 acies falsis tentanda : dura exerce imperia : ramos
 compesce fluentes :*

enfin , la répétition de ces trois TUM , qui donne aux vers tant de mouvement et de vivacité.

Je demande encore pardon au lecteur, de citer mes vers après ceux de Virgile ; mais si j'ai réussi à conserver la plupart de ses images , que n'auroit pas fait un poète qui

auroit plus de talent que moi pour manier sa langue ?

Quand les premiers bourgeons s'empresseront d'éclorc,
Que l'acier rigoureux n'y touche point encore ;
Même lorsque dans l'air , qu'il commence à braver ,
Le rejeton moins frêle ose enfin s'élever ,
Pardonne à son audace en faveur de son âge ;
Seulement de ta main éclaircis son feuillage.
Mais enfin , quand tu vois ses robustes rameaux
Par des nœuds redoublés embrasser les orineaux ,
Alors saisis le fer , alors sans indulgence
De la sève égarée arrête la licence ;
Borne des jets errants l'essor présomptueux ,
Et des pampres touffus le luxe infructueux.

Qu'on n'imagine pas que j'aie choisi ces deux morceaux. Toute la traduction de l'abbé des Fontaines est dans ce genre. Il y a sans doute de la faute du traducteur ; mais on sent , en le lisant , que , presque par-tout , la hardiesse du poète a effarouché la timidité du prosateur. On peut être plus fidèle que lui , même en prose ; mais cette fidélité sera toujours très-imparfaite , et pour une image heureusement rendue , mille autres avorteront

infailliblement, par l'effet de la circonspection timide nécessairement attachée à ce genre d'écrire.

A l'égard de ceux qui prétendent que la meilleure traduction en vers défigure les originaux et affoiblit leurs beautés, il me suffit de leur opposer celle d'Homère par le célèbre Pope. J'ai vu des personnes très-instruites de la langue grecque, convenir de bonne foi que la traduction leur avoit fait infiniment plus de plaisir que l'original. Celle de Virgile, par Dryden, m'a paru moins nerveuse, moins brillante, plus négligée; mais encore est-il vrai qu'il nous fait mieux connoître Virgile, que les meilleures versions en prose. C'est du moins un poète qui traduit un poète.

Il me reste à parler du système de traduction que j'ai suivi, et des libertés que je me suis permises. J'ai toujours remarqué qu'une extrême fidélité, en fait de traduction, étoit une extrême infidélité. Un mot est noble en latin, le mot françois qui y répond est bas; si vous vous piquez d'une extrême exactitude, la noblesse du style est donc remplacée par de la bassesse.

Une expression latine est forte et précise, il faut en françois plusieurs mots pour la rendre ; si vous êtes exact, vous êtes long.

Une expression est hardie dans le latin, elle est tranchante en françois ; vous remplacez donc la hardiesse par la dureté.

Une suite de mots est harmonieuse dans l'original, ceux qui y répondent immédiatement peuvent n'être pas aussi mélodieux ; l'âpreté des sons va donc prendre la place de l'harmonie.

Une image étoit neuve dans l'auteur latin, elle est usée en françois ; vous rendez donc une image neuve par une image triviale.

Un détail géographique, une allusion aux mœurs, pouvoit être agréable dans votre auteur au peuple pour lequel il écrivoit, et ne l'être pas pour vos lecteurs ; vous n'êtes donc qu'étrange, lorsque votre auteur est intéressant.

Que fait donc le traducteur habile ? Il étudie le caractère des deux langues. Quand leurs génies se rapprochent, il est fidèle ; quand ils s'éloignent, il remplit l'intervalle par un équivalent qui, en conservant à sa langue tous ses

droits, s'écarte le moins qu'il est possible du génie de l'auteur. Chaque écrivain a, pour ainsi dire, sa démarche et sa physionomie; il est plus ou moins chaud, plus ou moins rapide, plus ou moins ingénieux : on ne prendra donc pas pour rendre le style toujours vrai, toujours précis, toujours simple de Virgile, le style brillant, fécond et diffus d'Ovide.

On consultera ensuite le genre d'ouvrage. On ne traduira pas un poème didactique comme un poème épique, les *Géorgiques*, par exemple, comme l'*Enéide*.

Chaque morceau de l'ouvrage a aussi son caractère dépendant du fond des idées et du mouvement du style : les idées sont simples ou brillantes, gaies ou sombres, riantes ou majestueuses. Le traducteur non seulement ne confondra pas ces différens tons, ces différentes couleurs, mais en saisira, autant qu'il lui sera possible, les nuances principales.

Le mouvement du style dépend sur-tout de la longueur ou de la briéveté des phrases. Le traducteur ne noiera pas dans de longues périodes, des traits détachés qui doivent s'é-

lancer avec vivacité; il ne hachera pas non plus des périodes nombreuses, qui doivent rouler avec majesté.

Il sera sur-tout fidèle à l'harmonie : dans une traduction en vers, sur-tout dans une traduction de Virgile, il vaudroit mieux sacrifier quelquefois l'énergie et la justesse, que l'harmonie. Il en est de la poésie comme d'un instrument musical; il ne suffit pas que les tons soient justes, il faut qu'ils soient mélodieux. Lorsque Virgile a dit,

Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus;

en vain vous rendrez la force de cette pensée, si vous ne représentez pas la majesté de l'harmonie.

Mais c'est sur-tout l'harmonie imitative qu'il faut s'attacher à rendre. J'avoue que c'est ce qui m'a le plus coûté dans cette traduction : notre langue, à cet égard, a si peu de ressources ! Aussi ai-je passé quelquefois sur les règles ordinaires qui ordonnent la suspension de l'hémistiche, et qui proscrivent l'enjambement. J'en citerai quelques exemples ; c'est aux connoisseurs à me juger.

Lorsque

Lorsque Virgile a dit,

et mortalia corda

Per gentes humilis stravit pavor; ille flagranti, etc.

pour rendre cette suspension sublime, j'ai osé dire,

L'univers ébranlé s'épouvante ... le dieu, etc.

Lorsque Virgile, peignant un flot qui tombe, a fait ces vers admirables,

Ad terras, immanè sonat per saxa, nec ipso

Monte minor procumbit: at ima exæstuat unda, etc.

pour rendre la pesanteur de cette chute; j'ai cru pouvoir hasarder une coupe de vers nouvelle :

Soudain le mont liquide élevé dans les airs

Retombe; un noir limon bouillonne au fond des mers.

Il n'y a pas dans Virgile un seul endroit imitatif pour lequel je n'aie fait les mêmes efforts; mais comme il n'est pas possible que j'aie toujours réussi, je m'en suis dédommagé, autant que je l'ai pu, en mettant de l'harmonie imitative dans plusieurs vers où Virgile n'en a point mis. Car il faut être quelquefois

supérieur à son original , précisément parce qu'on lui est très-inférieur.

Enfin , le traducteur portera le scrupule jusqu'à conserver à chaque membre de phrase la place qu'il occupe , toutes les fois que la gradation naturelle des idées l'exigera. Il s'attachera sur-tout à rendre chaque trait avec précision. Il ne mettra que rarement en deux vers ce que son auteur exprime en un. Plus un trait gagne en étendue , plus il perd en force. C'est une liqueur spiritueuse , qui , lorsqu'on y verse de l'eau , diminue de qualité en augmentant de quantité.

C'est sur-tout dans un ouvrage didactique , comme les *Géorgiques* de Virgile , que la précision est essentielle : un précepte exprimé brièvement se grave bien mieux dans la mémoire , que lorsqu'il est noyé dans une foule de mots qui la surchargent. C'est sans doute dans cette vue que Boileau a rempli son *Art poétique* de vers pleins de précision , et , par cette raison , faciles à retenir.

J'ai fait tous mes efforts pour être aussi précis que mon original ; sur deux mille vers et plus , ma traduction n'excède guère que de

deux cents vingt : et j'ai cherché en cela non la gloire puérile de faire à-peu-près le même nombre de vers que Virgile, mais l'avantage d'égaliser, autant qu'il m'a été possible, la rapidité de l'original, qui doit à cette qualité un de ses principaux charmes.

Mais le devoir le plus essentiel du traducteur, celui qui les renferme tous ; c'est de chercher à produire dans chaque morceau le même effet que son auteur. Il faut qu'il représente, autant qu'il est possible, sinon les mêmes beautés, au moins le même nombre de beautés. Quiconque se charge de traduire contracte une dette ; il faut, pour l'acquitter, qu'il paie, non avec la même monnaie, mais la même somme. Quand il ne peut rendre une image, qu'il y supplée par une pensée ; s'il ne peut peindre à l'oreille, qu'il peigne à l'esprit ; s'il est moins énergique, qu'il soit plus harmonieux ; s'il est moins précis, qu'il soit plus riche. Prévoit-il qu'il doive affaiblir son auteur dans un endroit ? qu'il le fortifie dans un autre ; qu'il lui restitue plus bas ce qu'il lui a dérobé plus haut, en sorte qu'il établisse par-tout une juste compensation, mais tou-

jours en s'éloignant, le moins qu'il sera possible, du caractère de l'ouvrage et de chaque morceau. C'est pour cela qu'il est injuste de comparer chaque vers du traducteur au vers du texte qui y répond. C'est sur l'ensemble et l'effet total de chaque morceau, qu'il faut juger de son mérite.

Mais, pour traduire ainsi, il faut non seulement se remplir, comme on l'a dit si souvent, de l'esprit de son poète, oublier ses propres mœurs pour prendre les siennes, quitter son pays pour habiter le sien, mais aller chercher ses beautés dans leur source, je veux dire dans la nature : pour mieux imiter la manière dont il a peint les objets, il faut voir les objets eux-mêmes ; et, à cet égard, c'est composer jusqu'à un certain point, que de traduire.

C'est en voyant la campagne, les moissons, les vergers, les troupeaux, les abeilles, tous ces tableaux délicieux qui ont inspiré l'auteur des *Géorgiques*, que j'ai cru sentir quelque étincelle du feu nécessaire pour le bien rendre : jamais je n'ai trouvé la nature plus belle qu'en lisant Virgile ; jamais je n'ai trouvé

Virgile plus admirable qu'en observant la nature; la nature, en un mot, a été pour moi le seul commentaire de celui de tous les poètes qui l'a le mieux imitée.

Voilà les idées que je me suis faites de la traduction. Je sens combien je suis loin de les avoir remplies; mais j'ose dire que cet ouvrage seroit parfait, s'il n'avoit fallu, pour le rendre tel, qu'un goût vif pour la poésie, la plus grande admiration pour Virgile, et le plus grand respect pour le public.

Il y a plusieurs traductions des Géorgiques en vers françois. On ne connoît guère celle de l'abbé de Marolles, qui traduisoit encore plus mal en vers qu'en prose. Il en existe une de Segrais qui n'a été imprimée qu'après sa mort. On ne la lit pas plus que son *Enéide*. Quelque tems après celle-ci, il en parut une de Martin, qu'on a faussement prétendu être le même que Pinchêne, neveu de Voiture, l'un de ces malheureux dont Boileau enchaînoit les noms dans ses vers satiriques. Sa traduction, dont on ne peut pas soutenir la lecture, est cependant supérieure à celle de Segrais, dont Despréaux a vanté les églogues.

66 DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Dans les notes qui accompagnent cet ouvrage, on s'est borné, pour ne pas surcharger cette édition, à ce qui étoit nécessaire pour éclaircir quelques points de mythologie et de géographie ancienne.

LES
G É O R G I Q U E S
D E V I R G I L E .

L I V R E P R E M I E R .

J_E chante les moissons ; je dirai sous quel signe
Il faut ouvrir la terre et marier la vigne ;
Les soins industriels que l'on doit aux troupeaux ;
Et l'abeille économe , et ses sages travaux.

Astres qui poursuivant votre course ordonnée
Conduisez dans les cieux la marche de l'année ,
Protecteur des raisins , déesse des moissons ,
Si l'homme encor sauvage instruit par vos leçons
Quitta le gland des bois pour les gerbes fécondes ,
Et d'un nectar vermeil rougit les froides ondes ,
Divinités des prés , des champs et des forêts ,
Faunes aux pieds légers , vous Nymphes des guérets .

Faunes Nymphes , venez , c'est pour vous que je chante.

Et toi , dieu du trident , qui de ta main puissante
De la terre frappas le sein obéissant ,
Et soudain fis bondir un coursier frémissant ;
Pallas , dont l'olivier enrichit nos rivages ;
Vous , jeune dieu de Cée , ami des verds bocages ,
Pour qui trois cents taureaux éclatans de blancheur
Paissent l'herbe nouvelle et l'aubépine en fleur ;
Pan , qui sur le Lycée ou le riant Ménale
Animes sous tes doigts la flûte pastorale ;
Vieillard qui dans ta main tiens un jeune cyprès ;
Enfant qui le premier sillonnas les guérets ;
Vous tous , dieux bienfaisans , déesses protectrices
Qui de nos fruits heureux nourrissez les prémices ,
Qui versez l'eau des cieus , qui fécondez les champs ,
Ainsi qu'à nos moissons présidez à mes chants.

Et toi qu'attend le ciel , et que la terre adore ,
Sous quel titre , ô César ! faudra-t-il qu'on t'implore ?
Veux-tu , le front paré du myrte maternel ,
Remplacer Jupiter sur son trône éternel ?
Va , préside aux saisons , gouverne le tonnerre ,
Protège les cités , fertilise la terre :
Veux-tu sur l'océan un pouvoir souverain ?
Le trident de Neptune est remis dans ta main ;
Téthys t'offre sa fille ; et roi des mers profondes ,
Tu recevras pour dot tout l'empire des ondes.

Peut-être , plus voisin de tes nobles aïeux ,
Nouveau signe d'été , veux-tu briller aux cieux ?
Le Scorpion brûlant déjà loin d'Erigone
S'écarte avec respect , et fait place à ton trône.
Choisis ; mais garde-toi d'accepter les Enfers :
Qu'on vante l'Elisée et ses bois toujours verds ;
Fière d'un sceptre affreux , que Proserpine y règne ,
Toi , je veux qu'on t'adore , et non pas qu'on te craigne .
De nos cultivateurs viens donc guider les mains ,
Et commence par eux le bonheur des humains .

QUAND la neige au printemps s'écoule des montagnes ;
Dès que le doux Zéphyr amollit les campagnes ;
Que j'entende le bœuf gémir sous l'aiguillon ,
Qu'un soc long-temps rouillé brille dans le sillon .
Veux-tu voir les guérets combler tes vœux avides ?
Par les soleils brûlans , par les frimats humides ,
Qu'ils soient deux fois mûris et deux fois engraisés ;
Tes greniers crouleront sous tes grains entassés .

Toutefois dans le sein d'une terre inconnue
Ne va point vainement enfoncer la charrue .
Observe le climat ; connois l'aspect des cieux ,
L'influence des vents , la nature des lieux ,
Des anciens laboureurs l'usage héréditaire ,
Et les biens que prodigue ou refuse une terre .
Dans ces riches vallons la moisson jaunira ;
Sur ces côteaux rians la grappe noircira :

Ici sont des vergers qu'enrichit la culture ;
 Là regne un verd gazon qu'entretient la nature ;
 Le Tmole est parfumé d'un safran précieux ;
 Dans les champs de Saba l'encens croît pour les dieux ;
 L'Euxin voit le castor se jouer dans ses ondes ;
 Le Pont s'enorgueillit de ses mines fécondes ;
 L'Inde produit l'ivoire ; et dans ses champs guerriers
 L'Epire pour l'Elide exerce ses coursiers.

Ainsi jadis le ciel partagea ses largesses ,
 Lorsqu'un mortel sauvé des ondes vengeresses ,
 De fertiles cailloux semant d'affreux déserts ,
 D'hommes laborieux repeupla l'univers.

Connois donc la nature , et règle-toi sur elle.
 Si ton terrain est gras , dès la saison nouvelle ,
 Qu'on y plonge le soc , et que l'été poudreux
 Mûrisse les sillons embrasés par ses feux :
 Mais si ton sol ingrat n'est qu'une foible arène ,
 Qu'au retour du Bouvier le soc l'effleure à peine.
 Ainsi l'un perd l'excès de sa fécondité ;
 L'autre , de quelque suc est encore humecté.

Qu'un vallon moissonné dorme un an sans culture ;
 Son sein reconnoissant te paie avec usure :
 On sème un pur froment dans le même terrain
 Qui n'a produit d'abord quel le frêle lupin ,
 Ou la vesce légère , ou ces moissons bruyantes !
 De pois retentissans dans leurs cosses tremblantes.

Pour l'avoine, et le lin et les pavots brûlans,
De leurs sucS nourriciers ils épuisent les champs ;
La terre teutefois , malgré leurs influences,
Pourra par intervalle admettre ces semences ;
Pourvu qu'un sol usé , qu'un terrain sans vigueur,
Par de riches engrais ranime leur langueur.
La terre ainsi repose en changeant de richesses ;
Mais un entier repos redouble ses largesses.

Cérés approuve encor que des chaumes flétris
La flamme en pétillant dévore les débris ;
Soit que les sels heureux d'une cendre fertile
Deviennent pour la terre un aliment utile
Soit que le feu l'épure , et chasse le venin
Des funestes vapeurs qui dorment dans son sein ;
Soit qu'en la dilatant par sa chaleur active ,
Il ouvre des chemins à la seve captive ;
Soit qu'enfin resserrant les pores trop ouverts
D'un sol que fatiguoit l'inclémence des airs ,
Aux froides eaux du ciel , au souffle de Borée ,
Au soleil dévorant il en ferme l'entrée.

Vois-tu ce laboureur , constant dans ses travaux ,
Traverser ses sillons par des sillons nouveaux ,
Ecraser sous le poids des longs râteaux qu'il traîne
Les glèbes dont le soc a hérissé la plaine ,
Gourmander sans relâche un terrain paresseux ?
Cérés à ses travaux sourit du haut des cieux ,

J'aime des hivers secs et des étés humides.
 L'été des sillons frais, l'hiver des champs arides,
 Sont un garant certain de la fertilité:
 C'est alors que, surpris de leur fécondité,
 Et le riche Gargare, et l'heureuse Mysie
 Infantent des moissons qui nourrissent l'Asie.
 Au maître des saisons adresse donc tes vœux.

Mais l'art du laboureur peut tout après les Dieux.
 Dans ses champs la semence est-elle déposée?
 Il la couvre à l'instant sous la glebe écrasée?
 Puis d'un fleuve coupé par de nombreux canaux
 Court dans chaque sillon distribuer les eaux.

Si le soleil brûlant flétrit l'herbe mourante,
 Aussitôt je le vois par une douce pente
 Amener du sommet d'un rocher sourcilleux
 Un docile ruisseau, qui sur un lit pierreux
 Tombe, écume, et roulant avec un doux murmure
 Des champs désaltérés ranime la verdure.
 Tantôt, pour empêcher qu'un frêle chalumeau
 Ne languisse accablé sous son riche fardeau,
 Dès qu'il voit du sillon sortir ses blés superbes,
 Il livre à ses troupeaux le vain luxe des herbes.
 Tantôt son bras actif desséchant des marais,
 De leurs dormantes eaux délivre les guérets;
 Sur-tout lorsque, gonflant ses ondes orageuses,
 Un fleuve a submergé les campagnes fangeuses,

Et

Et que du noir limon dont les champs sont couverts
L'exhalaison impure empoisonne les airs.

Mais malgré tant de soins, malheureux que nous sommes !
Malgré les animaux qui secondent les hommes ,
Tout n'est pas fait encor ; crains pour tes jeunes blés
L'ombre, et l'herbe indomptable, et les brigands ailés.

Tel est l'arrêt fatal du maître du tonnerre :
Lui-même il força l'homme à cultiver la terre ,
Et n'accordant ses fruits qu'à nos soins vigilans ,
Voulut que l'indigence éveillât les talens :
Avant lui point d'enclos , de bornes , de partage ;
La terre étoit de tous le commun héritage ;
Et sans qu'on l'arrachât , prodigue de son bien ,
La terre donnoit plus à qui n'exigeoit rien :
C'est lui qui , proscrivant une oisive opulence ,
Partout de son empire exila l'indolence ;
Il endurecit la terre , il souleva les mers ,
Nous déroba le feu , troubla la paix des airs ,
Empoisonna la dent des vipères livides ,
Contre l'agneau craintif arma les loups avides ,
Dépouilla de leur miel les riches arbrisseaux ,
Et du vin dans les champs fit tarir les ruisseaux
Enfin l'art à pas lents vint adoucir nos peines :
Le caillou rend le feu recelé dans ses veines ;
La terre obéissante et les flots étonnés
Par la rame et le soc déjà sont sillonnés ;

Déjà le nocher compte et nomme les étoiles ;
 Des chiens lancent un cerf ; le chasseur tend ses toiles ;
 La glu trompe l'oiseau ; le crédule poisson
 Tombe dans des filets , ou pend à l'hameçon ;
 Bientôt le fer rougit dans la fournaise ardente ;
 J'entends crier la dent de la lime mordante ;
 L'acier coupe le bois que déchiroient les coins :
 Tout cède aux longs travaux , et sur-tout aux besoins .

Quand Dodone aux mortels refusa leur pâture ,
 Cérés vint des guérets leur montrer la culture .
 De ces nouveaux bienfaits sont nés des soins nouveaux :
 La rouille vient ronger le fruit de nos travaux ;
 La ronce naît en foule , et les épis périssent ;
 D'arbustes épineux les sillons se hérissent ;
 Et Cérés , à côté de ses plus riches dons ,
 Voit triompher l'ivraie , et régner les chardons .

Tourmente donc la terre , appelle donc la pluie ,
 Chasse l'avidé oiseau , détruis l'ombre ennemie ;
 Ou , bientôt affamé près d'un riche voisin ,
 Retourne au gland des bois pour assouvir ta faim .

Mais les momens sont chers ; hâte-toi de connoître
 Ce qui doit composer ton arsenal champêtre .
 D'abord on forge un soc ; on taille des traîneaux ;
 De leurs ongles de fer on arme des râteaux ;
 On entrelace en claie un arbuste docile ;
 Le van chasse des grains une paille inutile ;

Le madrier pesant te sert à les fouler ,
 Et des chars au besoin seront prêts à rouler :
 Sans tous ces instrumens il n'est point de culture.

De la charrue enfin dessinons la structure.
 D'abord il faut choisir , pour en former le corps ,
 Un ormeau que l'on courbe avec de longs efforts.
 Le joug qui t'asservit ton robuste attelage ,
 Le manche qui conduit le champêtre équipage ,
 Pour soulager ta main et le front de tes bœufs ,
 Du bois le plus léger seront formés tous deux.
 Le fer dont le tranchant dans la terre se plonge
 S'enchâsse entre deux coins d'où sa pointe s'allonge :
 Aux deux côtés du soc de larges orillons
 En écartant la terre exhausent les sillons.
 De huit pieds en avant que le timon s'étende ;
 Sur deux orbés roulans que ta main le suspende ,
 Et qu'enfin tout ce bois , éprouvé par les feux ,
 Se durcisse à loisir sur ton foyer fumeux.

Il est mille autres soins consacrés par nos pères ;
 Ne dédaigne donc pas ces préceptes vulgaires.

D'abord , qu'un long cylindre également roulé
 Applanisse la terre où tu battras le blé :
 Si d'un ciment visqueux tes mains ne la pétrissent ,
 D'herbes et d'animaux les fentes se remplissent ;
 Là , l'immonde crapaud dans un coin s'assoupit ;
 Dans son trou tortueux la taupe se tapit ;

Prévoyant les besoins de la triste vieillesse,
La fourmi diligente y butine sans cesse ;
Le charanson dévore un vaste amas de grains ,
Et le mulot remplit ses greniers souterrains.

Peut-être voudrais-tu dès la saison de Flore
Prévoir ce que pour toi l'été va faire éclore :
Regarde l'amandier reverdir tous les ans,
Et courber en festons ses rameaux odorans.
Abonde-t-il en fleurs ? par des chaleurs ardentes
Le soleil mûrira des moissons abondantes ;
Si des feuilles sans fruit surchargent ses rameaux ,
Le fléau ne battra que de vains chalumeaux.

Des légumes souvent l'enveloppe infidèle
Déguise la maigreur des fruits qu'elle recèle.
Pour qu'ils soient mieux nourris, et pour rendre le grain
Plus prompt à s'amollir en bouillant dans l'airain ,
J'ai vu dans le marc d'huile et dans une eau nitrée
Détremper la semence avec soin préparée.
Remède infructueux , inutiles secrets !
Les grains les plus heureux, malgré tous ces apprêts,
Dégénèrent enfin , si l'homme avec prudence
Tous les ans ne choisit la plus belle semence :
Tel est l'arrêt du Sort , tout marche à son déclin.
Je crois voir un nocher qui , la rame à la main ,
Lutte contre les flots , et les fend avec peine ;
Suspend-il ses efforts ? l'onde roule et l'entraîne.

Il faut savoir encore interroger les cieux.
L'Arcture, les Chevreaux, le Dragon lumineux,
 Sont pour le laboureur d'aussi fideles guides,
 Que pour l'adroit nocher qui, sur des mers perfides,
 Implorant son pays, la terre et le repos,
 Du détroit de Léandre ose affronter les flots.

Observe donc leur cours. Sitôt que la Balance,
 Du travail, du repos, du bruit et du silence
 Rendra l'empire égal, et du trône des airs
 Entre l'ombre et le jour suspendra l'univers,
 Avant que des vents froids le souffle la resserre,
 Tandis qu'elle est traitable, on façonne la terre :
 De tes taureaux nerveux aiguillonne les flancs ;
 Sème l'orge, le lin, les pavots nourrissans ;
 Ne quitte point le soc ; hâte-toi ; les tempêtes
 Vont verser les torrens suspendus sur nos têtes.

Sitôt que dans nos champs Zéphyre est de retour,
 On y sème la feve : et quand l'astre du jour,
 Ouvrant dans le Taureau sa brillante carrière,
 Engloutit Sirius dans des flots de lumière,
 Les sillons amollis reçoivent les sainfoins,
 Et le millet doré redemande tes soins.

Préfères-tu des blés dont les gerbes flottantes
 Roulent au gré des vents leurs ondes jaunissantes ?
 Attends jusqu'au lever de la Couronne d'or.
 Plusieurs jettent leurs grains quand Maia luit encor :

G iij



Mais la terre à regret reçoit cette semence ,
Et de maigres épis trompent leur espérance.
La faisole à tes soins a-t-elle quelque part ?
Jusqu'à l'humble lentille abaisses-tu ton art ?
Attends que dans les cieux disparoisse l'Arcture ,
Et poursuis jusqu'au tems où règne la froidure.

Pour régler nos travaux , pour marquer les saisons ,
L'art divisa du ciel les vastes régions.

Soleil , ame du monde , océan de lumière ,
Douze astres différens partagent ta carrière :
Cinq zônes de l'Olympe embrassent le contour ;
L'une des feux brûlans est l'aride séjour ;
Deux autres , noir séjour de la triste froidure ,
Des deux pôles glacés ont formé la ceinture ;
Mais entre ces glaçons et ces feux éternels
Deux autres ont reçu les malheureux mortels ,
Et dans son cours brillant bornent l'oblique voie
Où du dieu des saisons la marche se déploie.

Le globe vers le nord hérissé de frimas
S'élève et redescend vers les brûlans climats.
Notre pôle des cieux voit la clarté sublime ;
Du Tartare profond l'autre touche l'abîme.
Calisto , dont le char craint les flots de Téthys ,
Vers les glaces du nord brille auprès de son fils ;
Le Dragon les embrasse ainsi qu'un fleuve immense.
Le pôle du midi , noir séjour du silence ,

N'offre aux tristes humains qu'une éternelle nuit :
 Peut-être en nous quittant Phébus chez eux s'enfuit ;
 Et lorsque ses coursiers nous soufflent la lumière ;
 Pour eux l'obscurc nuit commence sa carrière.

Le globe ainsi connu t'annonce les saisons ;
 Quand il faut ou semer , ou couper les moissons ,
 Abattre le sapin destiné pour Neptune ,
 Aux infideles mers confier sa fortune :
 Et ce n'est pas en vain que ces astres brillans
 En quatre tems égaux nous partagent les ans.

Plusieurs font à loisir , retenus par l'orage ,
 Ce qu'il faudroit hâter sous un ciel sans nuage.
 Ils aiguissent leur soc ; ils comptent leurs boisseaux ,
 Creusent une nacelle , ou marquent leurs troupeaux ,
 Préparent des liens à leurs vignes naissantes ,
 Taillent des pieux aigus , des fourches menaçantes :
 La meule met en poudre ou le feu cuit leurs grains ,
 Et le jonc en panier s'arrondit sous leurs mains.

Les fêtes même il est un travail légitime.
 Ne peut-on pas alors , sans scrupule et sans crime ,
 Tendre un piège aux oiseaux , embraser des buissons ,
 D'un mur tissu d'épine entourer ses moissons ,
 Ou rafraîchir ses prés que la chaleur altère ,
 Ou baigner ses brebis dans une eau salulaire ?
 C'est dans ces mêmes jours que , libre de travaux ,
 Chacun porte aux cités les présens des hameaux ,

Et rapportant chez soi les tributs de la ville ,
 Presse les pas tardifs de son âne indocile.

La lune apprend aussi , dans son cours inégal ,
 Quel jour à tes travaux est propice ou fatal.
 Le cinquième est funeste ; en ce jour de colère
 Naquirent Erinnyes , Tisiphone , Mégère ,
 Et vous fameux Titans , géants audacieux
 Que la terre enfanta pour attaquer les cieus :
 Trois fois , roulant des monts arrachés des campagnes ,
 Leur audace entassa montagnes sur montagnes ,
 Ossa sur Pélion , Olympe sur Ossa ;
 Trois fois , le foudre en main , le Dieu les renversa.

Au dixième croissant de la lune nouvelle ,
 On peut du fier taureau dompter le front rebelle ,
 Planter la jeune vigne , ou d'une agile main
 Promener la navette errante sur le lin.
 Une clarté plus pure embellit le neuvième :
 Le brigand le redoute , et le voyageur l'aime.
 Chacun a son emploi : mais , dans ce choix du tems ,
 Ainsi que d'heureux jours , il est d'heureux instans.
 Faut-il couper le chaume ? on le coupe sans peine ,
 Quand la nuit l'a mouillé de son humide haleine :
 Pour dépouiller les prés , attends que sur les fleurs
 L'Aurore en souriant ait répandu ses pleurs.

Plusieurs pendant l'hiver , près d'un foyer antique ,
 Veillent à la lueur d'une lampe rustique :

Leur compagne près d'eux, partageant leurs travaux,
 Tantôt d'un doigt léger fait rouler ses fuseaux,
 Tantôt cuit dans l'airain le doux jus de la treille,
 Et charme par ses chants la longueur de la veille :
 Mais c'est en plein soleil, dans l'ardente saison,
 Qu'au tranchant de la faux on livre la moisson,
 Que sur l'épi doré le fléau se déploie.

Donne aux soins les beaux jours, et l'hiver à la joie.
 L'hiver, tel qu'un nocher qui plein d'un doux transport
 Couronne ses vaisseaux triomphans dans le port,
 Tranquille sous le chaume, à l'abri des tempêtes,
 L'heureux cultivateur donne ou reçoit des fêtes :
 Pour lui ces tristes jours rappellent la gaîté ;
 Il s'applaudit, l'hiver, des travaux de l'été.

Alors même sa main n'est pas toujours oisive :
 De l'arbre de Pallas il recueille l'olive ;
 Le myrte de Vénus lui cède un fruit sanglant,
 Et le laurier sa graine, et les chênes leur gland.
 Les flots sont-ils glacés, les champs couverts de neige ?
 Il tend des rets au cerf, prend l'oiseau dans un piège,
 Ou presse un lièvre agile, ou, la fronde à la main,
 Fait siffler un caillou qui terrasse le daim.

D'autres tems, d'autres soins. Dirai-je à quels désastres
 De l'automne orageux nous exposent les astres,
 Quand les jours sont moins longs, les soleils moins ardents ;
 Ou quels torrens affreux épanche le printems,

Quand le blé d'épis verts a hérissé les plaines ,
Et des flots d'un lait pur déjà gonfle ses veines ?

L'été même , à l'instant qu'on lioit en faisceaux
Les épis jaunissans qui tombent sous la faux ,
J'ai vu les vents grondant sur ces moissons superbes
Déraciner les blés , se disputer les gerbes ,
Et , roulant leurs débris dans de noirs tourbillons ,
Enlever , disperser les trésors des sillons.

Tantôt un vaste amas d'effroyables nuages
Dans ses flancs ténébreux couvant de noirs orages ,
S'élève , s'épaissit , se déchire , et soudain
La pluie à flots pressés s'échappe de son sein ;
Le ciel descend en eaux , et couche sur les plaines
Ces riantes moissons , vains fruits de tant de peines ;
Les fossés sont remplis ; les fleuves débordés
Roulent en mugissant dans les champs inondés ;
Les torrens bondissans précipitent leur onde ,
Et des mers en courroux le noir abîme gronde.
Dans cette nuit affreuse , environné d'éclairs ,
Le Roi des dieux s'assied sur le trône des airs :
La terre tremble au loin sous son maître qui tonne :
Les animaux ont fui ; l'homme éperdu frissonne :
L'univers ébranlé s'épouvante.... le dieu ,
D'un bras étincelant dardant un trait de feu ,
De ces monts si souvent mutilés par la foudre ,
De Rhodope ou d'Athos met les rochers en poudre ,

Et leur sommet brisé vole en éclats fumans ;
 Le vent croît , l'air frémit d'horribles sifflemens ,
 En torrens redoublés les vastes cieux se fondent ,
 La rive au loin gémit , et les bois lui répondent.

Pour prévenir ces maux , lis aux voûtes des cieux ;
 Suis dans son cours errant le messager des dieux ;
 Observe si Saturne est d'un heureux présage.

Sur-tout aux dieux des champs présente un pur hommage.
 Quand l'ombrage au printemps invite au doux sommeil ,
 Lorque l'air est plus doux , l'horizon plus vermeil ,
 Les vins plus délicats , les victimes plus belles ,
 Offre des vœux nouveaux pour des moissons nouvelles ;
 Choisis pour temple un bois , un gazon pour autel ,
 Pour offrande du vin , et du lait , et du miel :
 Trois fois autour des blés on conduit la victime ;
 Et trois fois , enivré d'une joie unanime ,
 Un chœur nombreux la suit en invoquant Cérés :
 Même , avant que le fer dépouille les guérets ,
 Tous entonnent un hymne ; et couronné de chêne
 Chacun d'un pied pesant frappe gaîment la plaine.

Si ce culte pieux n'obtient pas de beaux jours ,
 La lune de l'orage annonce au moins le cours ;
 Et le berger connoît par d'assurés présages
 Quand il doit éviter les lointains pâturages.
 Au premier sifflement des vents tumultueux ,
 Tantôt au haut des monts d'un bruit impétueux

On entend les éclats ; tantôt les mers profondes
 Soulèvent en grondant et balancent leurs ondes ;
 Tantôt court sur la plage un long mugissement ,
 Et les noires forêts murmurent sourdement.

Que je plains les nochers lorsqu'aux prochains rivages
 Les plongeons effrayés , avec des cris sauvages ,
 Volent du sein de l'onde , ou quand l'oiseau des mers
 Parcourt en se jouant les rivages déserts ,
 Ou lorsque le héron , les ailes étendues ,
 De ses marais s'élançe et se perd dans les nues !

Quelquefois , de l'orage avant-coureur brûlant ,
 Des cieux se précipite un astre étincelant ,
 Et dans le sein des nuits , qu'il rend encor plus sombres ,
 Traîne de longs éclairs qui sillonnent les ombres.
 Tantôt on voit dans l'air des feuilles voltiger ,
 Et la plume en tournant sur les ondes nager.
 Si l'éclair brille au nord ; de l'Eure et de Zéphyre ,
 Si la foudre en éclats ébranle au loin l'empire :
 Alors , ô laboureur , crains les torrens des cieux ;
 Nochers , ployez la voile , et redoublez vos vœux.

Que dis-je ? tout prédit l'approche des orages :
 Nul , sans être averti , n'éprouva leurs ravages.
 Déjà l'arc éclatant qu'Iris trace dans l'air
 Boit les feux du soleil et les eaux de la mer ;
 La grue , avec effroi s'élançant des vallées ,
 Fuit ces noires vapeurs de la terre exhalées ;

**Le taureau hume l'air par ses larges naseaux ;
 La grenouille se plaint au fond de ses roseaux ;
 L'hirondelle en volant effleure le rivage ;
 Tremblante pour ses œufs la fourmi déménage ;
 Et des affreux corbeaux les noires légions
 Fendent l'air qui frémit sous leurs longs bataillons.**

Vois les oiseaux des mers, et ceux que les prairies
 Nourrissent près des eaux sur des rives fleuries :
 De leur séjour humide on les voit s'approcher ,
 Offrir leur tête aux flots qui battent le rocher ,
 Promener sur les eaux leur troupe vagabonde ,
 Se plonger dans leur sein , reparoître sur l'onde ,
 S'y replonger encore , et par cent jeux divers
 Annoncer les torrens suspendus dans les airs.

Seule errant à pas lents sur l'aride rivage ,
 La corneille enrôlée appelle aussi l'orage.
 Le soir la jeune fille , en tournant son fuseau ,
 Tire encor de sa lampe un présage nouveau ,
 Lorsque la mèche en feu , dont la clarté s'émousse ,
 Se couvre en pétillant de noirs flocons de mousse.

Mais la sérénité reparoît à son tour ;
 Des signes non moins sûrs t'annoncent son retour :
 Des astres plus brillans ont peuplé l'hémisphère ;
 La lune sur son char le dispute à son frère ;
 On ne voit plus dans l'air des nuages errans
 Flotter comme la laine éparse au gré des vents ;

Ni l'oiseau de Téthys sur l'humide rivage ,
Aux rayons du soleil étaler son plumage ;
Ni ces vils animaux dans la fange engraisés
Déliant des épis les faisceaux dispersés.

Enfin l'air s'éclaircit ; du sommet des montagnes ,
Le brouillard affaîssé descend dans les campagnes ,
Et le triste hibou , le soir au haut des toits ,
En longs gémissemens ne traîne plus sa voix.

Tantôt l'affreux Nisus , avide de vengeance ,
Sur sa fille à grand bruit du haut des cieux s'élance ;
Scylla vole et fend l'air : Nisus vole et la suit ;
Scylla plus prompte encor se détourne et s'enfuit.

Même les noirs corbeaux , bannissant la tristesse ,
Annoncent les beaux jours par trois cris d'alégresse ,
Et d'un gosier moins rauque expriment leur gaité :
Souvent au haut de l'arbre où flotte leur cité
Vous voyez leurs ébats agiter le feuillage :
Une douceur secrète attendrit leur ramage ;
Ils aiment à revoir , depuis long-tems bannis ,
Leur arbre hospitalier, leur famille et leurs nids.

Non que du ciel en eux la sagesse immortelle
D'un rayon prophétique ait mis quelque étincelle ;
L'instinct seul les éclaire : et lorsque ces vapeurs
D'ou naissent tour-à-tour le froid et les chaleurs ,
Ou des vents inconstans lorsque l'humide haleine
Change pour nous des cieux l'influence incertaine ,

Les êtres animés changent avec le tems ;
Ainsi muet l'hiver l'oiseau chante au printems ;
Ainsi l'agneau bondit sur le naissant herbage ,
Et même le corbeau pousse un cri moins sauvage.

Mais , malgré ces leçons , crains-tu d'être séduit
Par le perfide éclat d'une brillante nuit ?

Du Soleil , de sa sœur , observe la carrière.

Quand la jeune Phébé rassemble sa lumière ,
Si son croissant terni s'émousse dans les airs ,
La pluie alors menace et la terre et les mers.

Du fard de la pudeur peint-elle son visage ?

Des vents prêts à gronder c'est le plus sûr présage.

Le quatrième jour (cet augure est certain)

Si son arc est brillant , si son front est serein ,

Durant le mois entier que ce beau jour amène ,

Le ciel sera sans eau , l'aquilon sans haleine ,

L'océan sans tempête ; et les nochers heureux

Bientôt sur le rivage acquitteront leurs vœux.

Le Soleil à son tour t'instruit , soit dès l'aurore ,
Soit lorsque de ses feux l'occident se colore.

Si de taches semé , sous un voile ennemi ,

Son disque renaissant se dérobe à demi ,

Crains les vents pluvieux : leurs humides haleines

Menacent tes troupeaux , tes vergers et tes plaines.

Si de son lit de pourpre on voit l'Aurore en pleurs

Sortir languissamment sans force et sans couleurs ;

H ij

Si Phébus, à travers une vapeur grossière
Dispersant foiblement quelques traits de lumière,
Semble luire à regret, de leurs feuillages verts
Les raisins colorés vainement sont couverts,
Sous les grains bondissants dont les toits retentissent
La grêle écrase, hélas ! les grappes qui mûrissent.

Sur-tout sois attentif lorsqu'achevant leur tour
Ses coursiers dans la mer vont éteindre le jour.
Du pourpre, de l'azur les couleurs différentes
Souvent marquent son front de leurs taches errantes.
Saisis de ces vapeurs le spectacle mouvant :
L'azur marque la pluie, et le pourpre le vent :
Si le pourpre et l'azur colorent son visage,
De la pluie et des vents redoute le ravage :
Je n'irai point alors sur de frêles vaisseaux
Dans l'horreur de la nuit m'égarer sur les eaux.

Mais, lorsqu'il recommence et finit sa carrière,
S'il brille tout entier d'une pure lumière,
Sois sans crainte ; vainqueur des humides autans,
L'aquilon va chasser les nuages flottans.

Ainsi ce dieu puissant dans sa marche féconde,
Tandis que de ses feux il ranime le monde,
Sur l'humble laboureur veille du haut des cieux,
Lui prédit les beaux jours et les jours pluvieux.

Qui pourroit, ô Soleil ! t'accuser d'imposture ?
Tes immenses regards embrassent la nature ;

C'est toi qui nous prédis ces tragiques fureurs
Qui couvent sourdement dans l'abîme des cœurs.
Quand César expira , plaignant notre misère ,
D'un nuage sanglant tu voilas ta lumière ;
Tu refusas le jour à ce siècle pervers ;
Une éternelle nuit menaça l'univers.
Que dis-je ? tout sentoit notre douleur profonde ;
Tout annonçoit nos maux , le ciel , la terre et l'onde ,
Les hurlements des chiens et le cri des oiseaux.
Combien de fois l'Etna , brisant ses arsenaux ,
Parmi des rocs ardents , des flammes ondoyantes ,
Vomit en bouillonnant ses entrailles brûlantes !
Des bataillons armés dans les airs se heurtoient ;
Sous leurs glaçons tremblans les Alpes s'agitoient ;
On vit errer la nuit des spectres lamentables ;
Des bois muets sortoient des voix épouvantables ;
L'airain même parut sensible à nos malheurs ;
Sur le marbre amolli l'on vit couler des pleurs ;
La terre s'entr'ouvrit , les fleuves reculèrent ;
Et , pour comble d'effroi . . . les animaux parlèrent :
Le superbe Eridan , le souverain des eaux ,
Traîne et roule à grand bruit forêts , bergers , troupeaux ;
Le prêtre environné de victimes mourantes
Observe avec horreur leurs fibres menaçantes ;
L'onde changée en sang roule des flots impurs ;
Des loups hurlant dans l'ombre épouvantent nos murs,

Même en un jour serein l'éclair luit , le ciel gronde ,
Et la comete en feu vient effrayer le monde .

Aussi la Macédoine a vu nos combattans
Une seconde fois s'égorger dans ses champs ;
Deux fois le ciel souffrit que ces fatales plaines
S'engraissassent du sang des légions romaines .

Un jour le laboureur dans ces mêmes sillons
Où dorment les débris de tant de bataillons ,
Heurtant avec le soc leur antique dépouille ,
Trouvera , plein d'effroi , des dards rongés de rouille ,
Verra de vieux tombeaux sous ses pas s'écrouler ,
Et des soldats romains les ossemens rouler .

O père des Romains , fils du dieu des batailles !
Protectrice du Tibre , appui de nos murailles ,
Vesta ! dieux paternels ! ô dieux de mon pays !
Ah ! du moins que César rassemble nos débris !
Par ces revers sanglans dont elle fut la proie
Rome a bien effacé les parjures de Troie .
Hélas ! le Ciel jaloux du bonheur des Romains ,
César , te redemande aux profanes humains .
Que d'horreurs en effet ont souillé la nature !
Les villes sont sans lois , la terre sans culture ;
En des champs de carnage on change nos guérets ,
Et Mars forge ses dards des armes de Cérés .
Ici le Rhin se trouble , et là mugit l'Euphrate ;
Par-tout la guerre tonne et la discorde éclate ;

**Des angustes traités le fer tranche les nœuds ,
Et Bellone en grondant se déchaîne en cent lieux.
Ainsi , lorsqu'une fois lancés de la barrière
D'impétueux coursiers volent dans la carrière ,
Leur guide les rappelle et se roidit en vain ;
Le char n'écoute plus ni la voix ni le frein.**

FIN DU LIVRE PREMIER.

L I V R E S E C O N D.

J'AI chanté les guérets et le cours des saisons ;
Soyez à votre tour l'objet de mes leçons ,
Beaux vergers , sombres bois , et vous riches vendanges.

Viens , tout répète ici ton nom et tes louanges ,
Viens, Bacchus, de tes dons ces côteaux sont couverts,
L'Automne a sur son front tressé tes pampres verts ,
Et déjà sur les bords de la cuve fumante
S'élève en bouillonnant la vendange écumante.

Descends de tes côteaux , mets bas ton brodequin ,
Et rougissons nos pieds dans des ruisseaux de vin.

Et toi , de qui la main vint m'ouvrir la barrière ,
Mécène , soutiens-moi dans ma longue carrière.
Que d'autres de la fable empruntent les atours ;
Que leur Muse s'égare en de vagues détours :
Le vrai seul est mon but , et toi seul es mon guide.
Sur la fleur des objets glissons d'un pas rapide :
Pour tout approfondir , tout peindre dans mes vers ,
La nature est trop vaste , et tes momens trop chers.

LES ARBRES , de la terre agréable parure ,
Sortent diversement des mains de la nature :

Les uns, sans employer des soins infructueux,
Dans les champs, sur les bords des fleuves tortueux,
Naissent indépendans de l'industrie humaine ;
Ainsi le souple osier se reproduit sans peine ;
Tels sont l'humble genêt, les saules demi-verds,
Et ces blancs peupliers balancés dans les airs.

D'autres furent semés ; ainsi croissent l'yeuse
Qui redouble des bois l'horreur religieuse,
Le châtaignier couvert de ses fruits épineux,
Et le chêne à Dodone interprète des Dieux.

Plusieurs sont entourés de rejetons sans nombre ;
Ainsi le cerisier aime à voir sous son ombre
S'élever ses enfans ; ainsi ces vieux ormeaux
Sur leur jeune famille étendent leurs rameaux ;
Et même le laurier que le Pinde révère,
Lève son front timide à l'abri de son père.

Tels, sans les soins de l'art, d'elle-même autrefois
La nature enfanta les vergers et les bois,
Et les humbles taillis, et les forêts sacrées.
Depuis, l'art, se frayant des routes ignorées,
Par des moyens nouveaux créa de nouveaux plants.
Là d'un arbre fécond les rejetons naissans,
Par le tranchant acier séparés de leur père,
Vont recevoir ailleurs une sève étrangère :
Ici des souches d'arbres, ou des rameaux fendus,
Ou des pieux aiguisés, à nos champs sont rendus.

Celui-ci courbe en arc la branche obéissante ,
 Et dans le sol natal l'ensevelit vivante ;
 Cet autre émonde un arbre , et plante ses rameaux ,
 Qui dans son champ surpris deviennent arbrisseaux.
 Un aride olivier , surpassant ces prodiges ,
 Des éclats d'un vieux tronc pousse de jeunes tiges.
 De rameaux étrangers un arbre s'embellit ,
 D'un fruit qu'il ignoroit son tronc s'enorgueillit :
 Le poirier sur son front voit des pommes éclore ,
 Et sur le cornouiller la prune se colore.

Connois donc chaque espèce , et soigne sa beauté ;
 D'un fruit sauvage encore adoucis l'âpreté.
 Point d'arbres négligés , point de terres oisives :
 Couvrons de pampre Ismare , et Taburne d'olives.

L'arbre né de lui-même étale fièrement
 De ses rameaux pompeux le stérile ornement ;
 La nature se plut à parer son ouvrage :
 Mais qu'on prête à sa tige un rameau moins sauvage ,
 Ou qu'il soit transplanté dans un sol plus heureux ,
 Dompté par la culture , il comblera tes vœux.

Tels encor , si tu veux les ranger dans la plaine ,
 Ces foibles rejetons païront un jour ta peine :
 Par l'ombre de leur père étouffés aujourd'hui ,
 Stériles avortons , ils languissent sous lui.

L'arbre qu'on a semé , croissant pour un autre âge ,
 A nos derniers neveux réserve son ombrage ;

Sa tige même enfante un fruit décoloré;
 Le pommier méconnoît son suc dénaturé;
 La grappe est des oiseaux la honteuse pâture;
 Tous ces arbres enfin ont besoin de culture :
 Que tous soient transplantés , rangés dans les sillons,
 Et qu'à force de soins on achète leurs dons.

Mais chacun d'eux exige un art qu'il faut connoître .
 De tronçons enfouis l'olivier veut renaître ;
 D'un rameau sort un myrte agréable à Vénus ,
 Et les ceps provignés sont plus chers à Bacchus.
 Avec plus de succès on transplante le frêne ,
 L'arbre de Jupiter , celui du fils d'Alcmène ,
 Le coudrier noueux , les palmiers toujours verds ,
 Et le sapin qui croît pour affronter les mers.
 D'autres seront greffés : sur les plaines stériles
 On porte du pommier les rejetons fertiles ;
 Le hêtre avec plaisir s'allie au châtaignier ;
 La pierre abat la noix sur l'aride arboisier ;
 Le poirier de sa fleur blanchit souvent le frêne ,
 Et le porc sous l'ormeau broya le fruit du chêne.

Cet art a deux secrets dont l'effet est pareil.
 Tantôt dans l'endroit même où le bouton vermeil
 Déjà laisse échapper sa feuille prisonnière ,
 On fait avec l'acier une fente légère :
 Là , d'un arbre fertile on insère un bouton ,
 De l'arbre qui l'adopte utile nourrisson.

Tantôt

Tantôt des coins aigus entr'ouvrent avec force
 Un tronc dont aucun nœud ne hérissé l'écorce :
 A ses branches succède un rameau plus heureux ;
 Bientôt ce tronc s'élève en arbre vigoureux ,
 Et se couvrant des fruits d'une race étrangère ,
 Admire ces enfans dont il n'est pas le père.

Le même arbre d'ailleurs , diversement produit ,
 Voit changer son feuillage et varier son fruit.
 La terre dans les bois nourrit sous plusieurs formes
 La race des lotos , des cyprès et des ormes ;
 Les saules ne sont pas les mêmes en tous lieux.
 L'olive , ainsi qu'au goût , est différente aux yeux ;
 En des moules divers la Nature la jette ,
 En globe l'arrondit , ou l'allonge en navette.
 La poire est distinguée , ici par sa grosseur ,
 Là par son coloris , plus loin par sa douceur :
 L'une mûrit l'été , l'autre tombe en automne ,
 Celle-ci dans l'hiver à la main s'abandonne.
 Notre vigne fleurit suspendue aux ormeaux ,
 La grappe de Lesbos rampe sur les côteaux :
 Les raisins sont tardifs ou se pressent d'éclore ;
 Le pourpre les rougit ou le safran les dore ;
 Ceux-ci sur les rochers se cuiront lentement ,
 Ceux-là s'amolliront dans l'airain écumant.
 Ici , d'un jus vermeil la sève généreuse
 Dans nos veines répand une chaleur heureuse ;

Là, les esprits fumeux de ce vin sans couleur
Enchaîneront la langue et les pas d'un buveur.
Vois les vins blancs de Thase et de Maréotide :
L'un veut un terrain gras, et l'autre un sol aride.
Rhétie, on vante au loin tes vins délicieux ;
Mais Hébé verseroit notre Falerne aux Dieux.
Veut-on boire un vin fort ? on choisit l'Aminée,
Vainqueur heureux du Tmole, et même du Phanée.
Argos est renommé pour ces vins bienfaisans
Dont la sève résiste à l'injure des ans.
Et toi, divin nectar que Rhodes nous envoie,
Du convive assoupi viens réveiller la joie.
Puis-je encore oublier ces énormes raisins...
Mais qui pourroit compter et nommer tous ces vins ?
On compteroit plutôt sur les mers courroucées
Les vagues vers les bords par l'aquilon poussées ;
On compteroit plutôt dans les brûlans déserts
Les sables que les vents emportent dans les airs.
Tout sol enfin n'est pas propice à toute plante :
Le saule aime une eau vive, et l'aune une eau dormante ;
Le frêne veut plonger dans un coteau pierreux,
Aux bords rians des eaux les myrtes sont heureux ;
Le Soleil sur les monts cuit la grappe dorée,
Et l'if s'épanouit au souffle de Borée.
De l'aurore au couchant parcourons l'univers ;
Tous les divers climats ont des arbres divers.

Chez l'Arabe l'encens embaume au loin la plaine,
Sur les rives du Gange on voit noircir l'ébène :
Là, d'un tendre duvet les arbres sont blanchis ;
Ici, d'un fil doré les bois sont enrichis :
Le Nil du verd acanthe admire les feuillages ;
Le baume, heureux Jourdain, parfume tes rivages ;
Et l'Inde au bord des mers voit monter ses forêts
Plus haut que ses archers ne font voler leurs traits.

Vois les arbres du Mede, et son orange amère
Qui, lorsque la marâtre aux fils d'une autre mère
Verse le noir poison d'un breuvage enchanté,
Dans leur corps expirant rappelle la santé :
L'arbre égale en beauté celui que Phébus aime ;
S'il en avoit l'odeur, c'est le laurier lui-même.
Sa feuille sans effort ne se peut arracher ;
Sa fleur résiste au doigt qui la veut détacher,
Et son suc du vieillard qui respire avec peine,
Raffermit les poumons et parfume l'haleine.

Mais l'Inde et ses forêts, et leur riche trésor,
Et le Gange, et l'Hémus qui roule un limon d'or,
Et les riches parfums que l'Arabie exhale,
A l'antique Ausonie ont-ils rien qui s'égale ?
Colchos, pour labourer tes vallons fabuleux,
Mets au joug des taureaux étincelans de feux ;
Que des dents d'un dragon les fatales semences
Hérissent tes guérets d'une moisson de lances :

Le blé pare nos champs, le raisin nos côteaux ;
J'y vois mûrir l'olive et bondir nos troupeaux.
Ici l'ardent coursier s'échappe au loin sur l'herbe ;
Là paissent la génisse et le taureau superbe,
Qui, baignés d'une eau pure et couronnés de fleurs,
Conduisent aux autels nos fiers triomphateurs.
Deux fois nos fruits sont mûrs, deux fois nos brebis pleines ;
Même au sein des hivers l'été luit dans nos plaines :
Mais ce sol ne nourrit ni le tigre inhumain,
Ni le poison qui trompe une imprudente main ;
Nul lion n'y rugit, et jamais sur l'arène
Une hydre épouvantable à longs plis ne s'y traîne.
Par-tout sont de beaux champs qu'éclairent de beaux cieux.
Où la nature est riche et l'art industrieux.
Vois ces forts suspendus sur ces rochers sauvages,
Ces fleuves dont nos murs couronnent les rivages :
La mer de deux côtés nous présente son sein ;
Vingt lacs autour de nous ont creusé leur bassin.
Ici, le Lare étend son enceinte profonde ;
Là, tel qu'un Océan, le Bénac s'enfle et gronde.
Peindrai-je ces beaux ports, ce hardi monument
Qui maîtrise l'orgueil d'un fougueux élément,
Et, dans les lacs voisins lui laissant un passage,
Présente à nos vaisseaux une mer sans orage ?
Fouille ces champs féconds : le fer, l'argent, l'airain,
L'or même, en longs ruisseaux circulent dans leur sein :

Ces champs ont vu fleurir cent peuples redoutables ,
 Les Sabins belliqueux , les Marses imdomptables ,
 Et ces Liguriens qu'indigne le repos ,
 Et ces Volsques armés d'énormes javelots ;
 Ces champs ont enfanté les Deces , les Emiles ,
 Les braves Scipions , les généreux Camilles ,
 Toi , sur-tout , toi , César , qui sur des bords lointains
 Soumets l'Inde tremblante à l'aigle des Romains.

Terre féconde en fruits , en conquérans fertile ,
 Salut ! je chante un art à ta grandeur utile :
 Du Permesse pour toi les canaux sont rouverts ,
 Hésiode aux Romains va parler dans mes vers.

Maintenant des terrains distinguons la nature ,
 Leur force et leur couleur , leurs fruits et leur culture .
 D'abord le sol pierreux de ces arides monts ,
 D'argile entremêlés , hérissés de buissons ,
 De l'arbre de Pallas aime l'utile ombrage :
 En veux-tu des garants ? vois l'olivier sauvage
 Sur ces côteaux chéris croître de toutes parts ,
 Et sur la terre au loin semer ses fruits épars.

Mais ces terrains féconds que la nature engraisse ,
 Qui regorgent de suc , où croît une herbe épaisse ,
 Tels qu'au pied de ces rocs s'étend ce beau vallon ,
 Où l'eau des monts voisins porte un riche limon ;
 Si des feux du midi le soleil les éclaire ,
 S'ils présentent au soc l'importune fougère ,

Ils te prodigueront des vins délicieux,
Ces vins brillans dans l'or et versés pour les Dieux,
Lorsqu'auprès des taureaux immolés à leur gloire
Le Toscan sous ses doigts fait résonner l'ivoire.

Voudrois-tu faire envie aux bergers tes rivaux ?

Les forêts de Tarente appellent tes troupeaux :
Va dans ces prés ravis à ma chère Mantoue,
Où le cygne argenté sur les ondes se joue :
Là, tout rit aux pasteurs, la beauté du vallon,
La fraîcheur des ruisseaux, l'épaisseur du gazon ;
Et tout ce qu'un long jour consume de pâture,
La plus courte des nuits le rend avec usure.

Enfin pour le froment choisis ces terrains forts,
Pleins de suc au-dedans, noirâtres au-dehors,
Dont la terre est broyée, et pour qui la Nature
Semble avoir épargné les frais de la culture :
Aucun champ ne verra tant de bœufs attelés
T'apporter à pas lents le tribut de ses blés.

Tel encor ce terrain couvert d'un bois stérile,
Que son maître rougit de laisser inutile :
D'une main indignée il y porte le fer,
Détruit les vieux palais des habitans de l'air :
L'oiseau tremblant s'enfuit de ses toits qu'on ravage,
Et le soc rajeunit cette plaine sauvage.

Mais fuis ce mont pierreux dont le maigre terrain
Offre à peine à l'abeille un humble romarin ;

Fuis de ce tuf ingrat la rudesse indocile .
 Et ce fonds plein de craie où gît l'affreux reptile.
 Aucun champ ne fournit à ses enfans impurs ,
 Ni d'aliments plus doux , ni d'asyles plus sûrs.

Pour ce terrain poreux où l'air trouve un passage ,
 Qui pompe sa vapeur et l'exhale en nuage ,
 Que tapisse à nos yeux un gazon toujours frais ,
 Où le coutre brillant ne se rouille jamais ;
 Ce fonds se prête à tout , pourvu qu'on le cultive :
 Il se couvre d'épis , il fait mûrir l'olive ;
 La vigne , si je veux , s'y marie aux ormeaux ,
 Ou dans des prés fleuris il nourrit mes troupeaux.
 Telles on aime à voir ces campagnes fécondes
 Que le Clain trop souvent engloutit sous ses ondes :
 Tels les champs du Vésuve , et ces heureux vallons
 Dont la riche Capoue admire les moissons.

Apprenons maintenant par quelle épreuve sûre
 On peut des sols divers distinguer la nature.
 Ici , la terre est forte , et Cérès la chérit :
 Ailleurs , elle est légère , et Bacchus lui sourit :
 Pour ne pas t'y tromper , que la bêche la sonde ;
 Creuse dans son enceinte une fosse profonde :
 Ce qui vient d'en sortir il faut l'y repousser :
 Sur ce monceau poudreux bondis pour l'affâisser.
 De cend-il sous les bords ? cette terre est légère ;
 Là , ton troupeau s'engraisse , ou ta vigne prospère

Si cet amas épais, rebelle à ton effort,
 Refuse de rentrer dans le lieu dont il sort,
 A la plus forte terre il faut dès lors t'attendre ;
 Que tes plus forts taureaux gémissent pour la fendre.

Mais ce terrain amer qu'aucun soin n'adoucit ,
 Où l'arbre de Pallas jamais ne réussit ,
 Où le cep dégénère , où le blé craint de naître ,
 Apprends par quel moyen tu peux le reconnoître :
 Sous tes toits enfumés prends ces paniers de joncs
 Dont le tissu n'admet que de foibles rayons ;
 Ces vases du pressoir où des raisins qu'on foule
 En ruisseaux épurés le jus brillant s'écoule :
 Là , pour mieux l'éprouver , j'ordonne que ta main
 Détrempe d'une eau douce et presse ce terrain :
 Ces eaux , pour s'échapper , se frayant une route ,
 Coulent le long des joncs, et tombent goutte à goutte :
 Alors fais-en l'essai ; ton palais révolté
 Connoît ce sol ingrat à leur triste âcreté.

Un sol maigre est celui qui , prompt à se dissoudre ,
 Sitôt qu'on l'a touché , tombe réduit en poudre.
 Un terrain gras , semblable à la gomme des bois ,
 S'amollit dans tes mains , et s'attache à tes doigts.
 La hauteur de l'herbage annonce un fonds humide :
 Ah ! de ses jeunes blés crains la beauté perfide.

De la couleur du sol l'œil décide aisément ,
 Et la main de son poids t'informe sûrement :

Mais son froid meurtrier coûte plus à connoître :
 Quelquefois cependant les plantes qu'il fait naître ,
 Le pin , le lierre noir , les ifs contagieux ,
 De ce défaut secret avertiront tes yeux.

Enfin à ton vignoble as-tu choisi sa terre ?
 Dès lors pour la dompter qu'on lui fasse la guerre.
 Il faut entrecouper le penchant des côteaux ,
 Et retourner la glèbe élevée en monceaux :
 Que les froids aquilons , que l'hiver la mûrissent ,
 Et que tes bras nerveux sans cesse l'amollissent.

Si tu le peux encor , que le cep transplanté
 Retrouve un sol pareil au sol qu'il a quitté ;
 Le jeune arbuste ainsi jamais ne dégénère ,
 Et ne s'apperçoit pas qu'il a changé de mère.

Plusieurs même , observant dans l'endroit dont il sort
 Quel côté vit le sud , et quel côté le nord ,
 Conservent ces aspects qu'ils gravent sur l'écorce ,
 Tant de nos premiers ans l'habitude a de force !

Mais avant de creuser , de peupler les sillons ,
 Il faut choisir d'abord de la plaine ou des monts.
 On peut presser les rangs dans de grasses campagnes ;
 On doit les élargir au penchant des montagnes :
 Enfin , dans les vallons comme sur les côteaux ,
 Qu'ils soient distribués en espaces égaux.
 Vois de longs bataillons rangés sur une plaine
 Où flotte de l'airain la lueur incertaine ,

Avant qu'un choc affreux confonde tous ces bras ,
Quand Mars prélude encore à l'horreur des combats :
Imite de ces rangs l'exacte symmétrie ,
Non pour flatter les yeux par ta vaine industrie ;
Mais chaque tige ainsi peut croître en liberté ,
Et le suc se partage avec égalité.

Apprends aussi combien tu dois creuser la terre
Qui de tes jeunes plants sera dépositaire ,
Comme tes nourrissons different en grandeur ,
Il faut que leur berceau diffère en profondeur :
Dans un léger sillon la vigne croît sans peine ;
L'arbre doit plus avant s'enfoncer dans la plaine ,
Sur-tout le chêne altier qui , perdu dans les airs ,
De son front touche aux cieus , de ses pieds aux enfers :
Aussi les noirs torrens , les vents et la tempête
En vain rongent ses pieds , en vain battent sa tête ;
Malgré les vents fougueux , malgré les noirs torrents ,
Tranquille , il voit passer les hommes et les tems ,
Et loin de tous côtés tendant ses rameaux sombres ,
Seul il jette à l'entour une immensité d'ombres.

N'attends rien d'une vigne exposée au couchant.
Que le vil coudrier n'affame point ton plant :
Fais choix pour le former de la branche nouvelle
Qui reçoit de plus près la sève maternelle ;
Ne la déchire point par un fer émoussé ;
Sur-tout que de tes plants l'olivier soit chassé :

Quelquefois de bergers une troupe imprudente
 Laisse au pied de cet arbre une étincelle ardente ;
 Le feu , nourri du suc dont ce bois est enduit ,
 Sous l'écorce onctueuse en secret s'introduit ;
 Il s'empare du tronc , et gagnant le feuillage ,
 Dévore en pétillant l'aliment de sa rage ;
 Il court de branche en branche, il s'élançe au sommet ,
 Il vole d'arbre en arbre , il couvre la forêt ,
 Et présentant au loin une plaine enflammée ,
 Roule un torrent de flamme et des flots de fumée ,
 Sur-tout si l'aquilon s'élève en ce moment ,
 Et chasse devant lui ce vaste embrasement :
 Dès lors plus d'espérance ; atteints dans leurs racines
 N'attends pas que tes ceps réparent leurs ruines ;
 La race en est éteinte , et jamais ne revit :
 L'auteur seul de sa mort , l'olivier lui survit.

Tu n'iras pas non plus, quand le froid la resserre ,
 Confier vainement tes vignes à la terre ;
 Alors son suc oisif, glacé dans ses canaux ,
 Refuse de nourrir les jeunes arbrisseaux.
 Avec plus de succès les vignes sont plantées ,
 Soit lorsque , déployant ses ailes argentées ,
 L'ennemi des serpens vient après les frimas
 Retrouver les beaux jours dans nos rians climats ;
 Soit lorsque le soleil , sur son char plus rapide ,
 De l'été vers l'hiver conduit l'automne humide.

Mais le printems sur-tout seconde tes travaux ;
Le printems rend aux bois des ornemens nouveaux ,
Alors la terre , ouvrant ses entrailles profondes ,
Demande de ses fruits les semences fécondes ;
Le dieu de l'air descend dans son sein amoureux ,
Lui verse ses trésors , lui darde tous ses feux ,
Remplit ce vaste corps de son ame puissante ;
Le monde se ranime , et la nature enfante.
Dans les champs, dans les bois, tout sent les feux d'amour ;
L'oiseau reprend sa voix ; les zéphyr de retour
Attiédissent les airs de leurs molles haleines ;
Un suc heureux nourrit l'herbe tendre des plaines ;
Aux rayons doux encor du soleil printanier
Le gazon sans périr ose se confier ;
Et la vigne , des vents bravant déjà l'outrage ,
Laisse échapper ses fleurs et sortir son feuillage.

Sans doute le printems vit naître l'univers ;
Il vit le jeune oiseau s'essayer dans les airs ;
Il ouvrit au Soleil sa brillante carrière ,
Et pour l'homme naissant épura la lumière.
Les aquilons glacés et l'œil ardent du jour
Respectoient la beauté de son nouveau séjour.
Le seul printems sourit au monde en son aurore ;
Le printems tous les ans le rajeunit encore ,
Et des brûlans étés séparant les hivers ,
Laisse du moins entre eux respirer l'univers.

Tes

Tes ceps sont-ils plantés ? il faut couvrir de terre ,
Engraisser de fumier le lit qui les resserre.

Là , que la pierre-ponce aux conduits spongieux ,
Que l'écaille poreuse enfouie avec eux ,
Laisent pénétrer l'air dans leurs couches fécondes ,
Et du ciel orageux interceptent les ondes.

J'ai vu des vigneron, du ciel favorisés ,
Couvrir leurs ceps de pierre ou de vases brisés :
Ainsi du Chien brûlant ils évitent l'haleine ;
Ainsi la froide Hyade inonde en vain la plaine.

Mais à la terre enfin dès qu'ils sont confiés ,
Que souvent le hoyau la ramène à leurs pieds ;
Qu'on y pousse la bêche ; et sans rompre les lignes ,
Que le soc se promène au travers de tes vignes.

Puis tu présenteras aux naissans arbrisseaux ,
Ou des appuis de frêne , ou de légers roseaux :
La vigne les rencontre , et l'arbuste timide ,
Conduit sur les ormeaux par ce fidèle guide ,
Bientôt unit son pampre à leurs feuillages verts ,
Comme eux soutient l'orage , et les suit dans les airs.

Quand ses premiers bourgeons s'empresseront d'éclorre ,
Que l'acier rigoureux n'y touche point encore ;
Même , lorsque dans l'air qu'il commence à braver
Le rejeton moins frêle ose enfin s'élever ,
Pardonne à son audace en faveur de son âge ;
Seulement de ta main éclaircis son feuillage :

Mais enfin quand tu vois ses robustes rameaux
 Par des nœuds redoublés embrasser les ormeaux,
 Alors saisis le fer; alors sans indulgence
 De la sève égarée arrête la licence;
 Borne des jets errans l'essor présomptueux,
 Et des pampres touffus le luxe infructueux.

Sur-tout que de buissons la vigne environnée
 Évite des troupeaux la dent empoisonnée :
 Que la genisse avide et les chevreaux gloutons
 Respectent sa foiblesse et ses jeunes boutons;
 L'hiver, dont les frimas engourdissent la terre,
 L'été, qui fend la plaine et qui brûle la pierre,
 Lui seroient moins cruels que ces vils animaux
 Dont la dent déshonore et flétrit ses rameaux.

Aussi le Dieu du vin, pour expier ce crime,
 Par-tout sur ses autels veut un bouc pour victime :
 Un bouc étoit le prix de ces grossiers acteurs
 Qui, de nos jeux brillans barbares inventeurs,
 Sur un char mal orné promenoient dans l'Attique
 Leurs théâtres errans et leur scène rustique,
 Et, de joie et de vin à-la-fois enivrés,
 Sur des outres glissans bondissoient dans les prés.
 Nos Latins à leur tour ont des fils de la Grèce
 Transporté dans leurs jeux la bachique alégresse :
 Ils se forment d'écorce un visage hideux,
 Entonnent pour Bacchus des vers grossiers comme eux,

Et de l'objet sacré de leurs bruyans hommages
 Suspendent à des pins les mobiles images :
 Soudain l'aspect du Dieu fertilise les monts,
 Les arides coteaux, les humides vallons.
 Gloire, honneur à ce Dieu : célébrons ses mystères ;
 Chantons pour lui les vers que lui chantoient nos pères :
 Qu'un bouc soit par la corne entraîné vers l'autel ;
 Préparons de ses chairs un festin solennel ;
 Et que le coudrier de ses branches sanglantes
 Perce de l'ennemi les entrailles fumantes.

La vigne veut des soins sans cesse renaissans :
 De la terre trois fois il faut fendre les flancs,
 Sans cesse retrancher des feuilles inutiles,
 Sans cesse tourmenter des coteaux indociles.
 Le soleil tous les ans recommence son cours :
 Ainsi roulent en cercle et ta peine et tes jours.
 Même lorsque le cep privé de sa parure
 Cède aux froids aquilons un reste de verdure,
 Déjà le vigneron reprenant ses travaux
 Bien loin vers l'autre année étend ses soins nouveaux ;
 Déjà d'un fer courbé la serpette tranchante
 Taille et forme à son gré la vigne obéissante.

Veux-tu de ses trésors t'enrichir tous les ans ?
 Prends le premier la beche et les hoyaux pesans ;
 Retranche le premier les sarmens inutiles ;
 Le premier jette au feu leurs dépouilles fragiles ;

Renferme leurs appuis, remets-les le premier ;
Pour boire du nectar vendange le dernier.

Deux fois de pampres verds la vigne est surchargée,
Deux fois d'herbage épais sa tige est assiégée ;
Ne desire donc point un enclos spacieux ;
Le plus riche est celui qui cultive le mieux.

Ne faut-il pas encor, le long des marécages,
Dans le fond des forêts, au penchant des rivages,
Couper le saule inculte et le houx épineux,
Et marier la vigne aux ormeaux amoureux ?

Enfin au dernier rang tu parviens avec joie :
Tout ton plan façonné sous tes yeux se déploie,
Et je t'entends chanter la fin de tes travaux :
Eh bien ! la bêche encor doit fouiller tes coteaux :
Et quand la grappe enfin mûrit sous son feuillage,
Pour noyer ton espoir, il suffit d'un orage.

L'olivier, par la terre une fois adopté,
De ces pénibles soins n'attend pas sa beauté :
Fouille à ses pieds le sol qui nourrit sa verdure ;
C'est assez : dédaignant une vaine culture,
Et la serpe tranchante, et les pesans râteaux,
L'arbre heureux de la paix voit fleurir ses rameaux.

Tel encor, quand les ans ont augmenté sa force,
Quand son tronc est muni d'une plus dure écorce,
L'arbre fruitier sans nous s'élève dans les airs ;
Sans nous mille arbrisseaux de leurs fruits sont couverts :

Sur le buisson inculte on voit rougir la mère ,
 Et l'abri des oiseaux donne aussi leur pâture.
 Que d'arbres en tous lieux multipliés pour nous !
 Ah ! du moins plantez-les, puisqu'ils croissent sans vous.
 Pour nos jeunes chevreaux les aliziers fleurissent ;
 Du suc des pins altiers les flambeaux se nourrissent ,
 Mais pourquoi te parler de ces rois des forêts ?
 Tout sert , même le saule et les humbles genêts :
 Le miel leur doit des sucS, les troupeaux du feuillage,
 Les moissons des remparts, les pasteurs de l'ombrage.
 J'aime et des sombres buis le lugubre coup-d'œil ,
 Et de ces noirs sapins le vénérable deuil,
 J'aime à voir ces forêts qui croissent sans culture ,
 Où l'art n'a point encor profané la nature :
 Ces bois même , d'Athos enfans infructueux ,
 Et l'éternel jouet des vents impétueux ,
 Dans leur stérilité sont encore fertiles ;
 Pour former nos lambris leurs arbres sont utiles ;
 Ici , taillés en char , là , courbés en vaisseaux ,
 Ils roulent sur la terre , ils voguent sur les eaux :
 Le saule prête aux ceps sa branche obéissante ;
 L'orme donne aux troupeaux sa feuille nourrissante
 L'if en arc est ployé ; le cormier fait des dards ;
 Le myrte de Vénus fournit des traits à Mars ;
 Le tilleul cependant cède au fer qui le creuse ;
 Le buis au gré du tour prend une forme heureuse ;

L'aune léger fend l'onde ; et des jeunes essaims
Le vieux chêne en ses flancs recèle les larcins.

Les trésors de Bacchus valent-ils ces richesses ?
Mortels , défiez-vous de ses faveurs traîtresses ,
C'est par lui que l'on vit les Centaures vaincus ,
Et Pholus immolé par la main de Rhétus ,
Et le plus menaçant de cette horrible troupe ;
Hylée , à l'ennemi lançant sa large coupe.

Ah ! loin des fiers combats , loin d'un luxe imposteur ,
Heureux l'homme des champs , s'il connoît son bonheur !
Fidèle à ses besoins , à ses travaux docile ,
La terre lui fournit un aliment facile.
Sans doute il ne voit pas , au retour du soleil ,
De leur patron superbé adorant le réveil ,
Sous les lambris pompeux de ses toits magnifiques ,
Des flots d'adulateurs inonder ses portiques ;
Il ne voit pas le peuple y dévorer des yeux
De riches tapis d'or , des vases précieux ;
D'agréables poisons ne brûlent point ses veines ;
Tyr n'altéra jamais la blancheur de ses laines ;
Il n'a point tous ces arts qui trompent notre ennui :
Mais que lui manque-t-il ? la nature est à lui.
Des grottes , des étangs , une claire fontaine
Dont l'onde en murmurant l'endort sous un vieux chêne ,
Un troupeau qui mugit , des vallons , des forêts ,
Ce sont là ses trésors , ce sont là ses palais

C'est dans les champs qu'on trouve une mâle jeunesse ;
 C'es là qu'on sert les Dieux, qu'on chérit la vieillesse :
 La Justice , fuyant nos coupables climats ,
 Sous le chaume innocent porta ses derniers pas.

O vous , à qui j'offris mes premiers sacrifices ,
 Muses , soyez toujours mes plus chères délices !
 Dites-moi quelle cause éclipse dans leur cours
 Le clair flambeau des nuits , l'astre pompeux des jours ;
 Pourquoi la terre tremble , et pourquoi la mer gronde ?
 Quel pouvoir fait enfler , fait décroître son onde ?
 Comment de nos soleils l'inégale clarté
 S'abrège dans l'hiver , se prolonge en été ?
 Comment roulent les cieux , et quel puissant génie
 Des sphères dans leur cours entretient l'harmonie.

Mais si mon sang trop froid m'interdit ces travaux,
 Eh bien ! vertes forêts , prés fleuris , clairs ruisseaux,
 J'irai , je goûterai votre douceur secrète.

Adieu , gloire , projets ; ô coteaux du Taygète ,
 Par les vierges de Sparte en cadence foulés !

Oh ! qui me portera dans vos bois reculés ?

Où sont , ô Sperchius ! tes fortunés rivages ?

Laissez-moi de Tempé parcourir les bocages ,

Et vous , vallons d'Hémus , vallons sombres et frais ,

Couvrez-moi tout entier de vos rameaux épais.

Heureux le sage instruit des lois de la nature ,
 Qui du vaste univers embrasse la structure ,

Qui dompte et foule aux pieds d'importunes erreurs,
Le sort inexorable et les fausses terreurs,
Qui regarde en pitié les fables du Ténare,
Et se rit du vain bruit de l'Achéron avare!

Mais trop heureux aussi qui suit les douces lois
Et du dieu des troupeaux, et des nymphes des bois !
La pompe des faisceaux, l'orgueil du diadème,
L'intérêt, dont la voix fait taire le sang même,
De l'Ister conjuré les bataillons épais,
Rome, les Rois vaincus, ne troublent point sa paix.
Auprès de ses égaux passant sa douce vie,
Son cœur n'est attristé de pitié ni d'envie ;
Jamais aux tribunaux disputant de vains droits,
La chicane pour lui ne fit mugir sa voix :
Sa richesse, c'est l'or des moissons qu'il fait naître,
Et l'arbre qu'il planta chauffe et nourrit son maître.

D'autres, la rame en main, tourmenteront la mer,
Ramperont dans les cours, aiguïseront le fer ;
L'avidé conquérant, la terreur des familles,
Égorge les vieillards, les mères et les filles,
Pour dormir sur la pourpre, et pour boire dans l'or ;
L'avare ensevelit et couve son trésor ;
L'orateur au barreau, le poète au théâtre,
S'enivrent de l'encens d'une foule idolâtre ;
Le frère égorge un frère, et va sous d'autres cieux
Mourir loin des lieux chers qu'habitoient ses aïeux :

Le laboureur en paix coule des jours prospères ;
 Il cultive le champ que cultivoient ses pères ;
 Ce champ nourrit l'État , ses enfans , ses troupeaux ,
 Et ses bœufs compagnons de ses heureux travaux.

Ainsi que les saisons sa richesse varie :

Ses agneaux au printems peuplent sa bergerie ;
 L'été remplit sa grange , affaisse ses greniers ;
 L'automne d'un doux poids fait gémir ses paniers ,
 Et les derniers soleils sur les côtes vineuses
 Achèvent de mûrir les grappes paresseuses.
 L'hiver vient ; mais pour lui l'automne dure encor :
 Les bois donnent leurs fruits , l'huile coule à flots d'or.
 Cependant ses enfans , ses premières richesses ,
 A son cou suspendus disputent ses caresses ;
 Chez lui , de la pudeur tout respecte les lois ;
 Le lait de ses troupeaux écume entre ses doigts ;
 Et ses chevreaux , tout fiers de leur corne naissante ,
 Se font en bondissant une guerre innocente.

Les fêtes , je le vois partager ses loisirs
 Entre un culte pieux et d'utiles plaisirs ;
 Il propose des prix à la force , à l'adresse :
 L'un déploie en luttant sa nerveuse souplesse ;
 L'autre frappe le but d'un trait victorieux ,
 Et d'un cri triomphant fait retentir les cieux.

Ainsi les vieux Sabins vivoient dans l'innocence ;
 Ainsi des fiers Toscans s'agrandit la puissance ;

Ainsi Rome , aujourd'hui reine des nations ,
Seule en sa vaste enceinte a renfermé sept monts :
Même avant Jupiter , avant que l'homme impie
Du sang des animaux osât souiller sa vie ,
Ainsi vivoit Saturne ; alors d'affreux soldats
Au bruit des fiers clairons ne s'entr'égorgeoient pas ,
Et le marteau pesant sur l'enclume bruyante
Ne forgeoit point encor l'épée étincelante.
Mais ma seconde course a duré trop long-tems ,
Et je détèle enfin mes coursiers haletans.

FIN DU LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

J EUNE Palès , et toi , divin Berger d'Admète ,
Qui sur les bords d'Amphryse as porté la houlette ;
Déesse des forêts , divinités des eaux ,
Ma Muse va pour vous reprendre ses pinceaux.
Assez et trop long-tems de vulgaires merveilles
Ont des peuples oisifs fatigué les oreilles :
Eh ! qui n'a pas cent fois chanté le jeune Hylas ,
Busiris et sa mort , Hercule et ses combats ?
Qui ne connoît Pélops et sa fatale amante ,
Les courses de Latone et son île flottante ?
Osons enfin , osons , loin des vulgaires yeux ,
Prendre aussi vers la gloire un vol audacieux.

Oui , je veux , ô Mantoue , en dépit de la Grèce ,
T'amener les neuf Sœurs des bords de son Permesse.
C'est moi qui le premier , de son sacré vallon
Transplanterai chez toi les palmes d'Apollon :
Bien plus , sur le penchant de ces rives fécondes ,
Où , parmi les roseaux qui couronnent ses ondes ,
Ton fleuve se promène à flots majestueux ,
Més mains élèveront un temple somptueux :



De César au milieu je placerais l'image,
Et là de ma victoire il recevra l'hommage.
En longs habits de pourpre attirant les regards,
Moi-même au bord des eaux ferai voler cent chars.
La Grèce quittera, pour ces jeux magnifiques,
Ses combats néméens, ses fêtes olympiques.
Le front ceint d'olivier, c'est moi qui du vainqueur
Couronnerai l'adresse ou la mâle vigueur.
Je me trompe, ou déjà la pompe auguste est prête :
Allons, marchons au temple et commençons la fête ;
Allumons cet encens, égorgeons ces taureaux.
Le théâtre m'appelle à ses mouvans tableaux :
J'y vole ; nos captifs à ma vue empressée
Étalent ces tapis où leur honte est tracée :
Sur les portes ma main grave nos fiers combats,
Le Nil au loin roulant sous des forêts de mâts :
Pour mieux représenter sa honte et notre gloire,
L'Indien me fournit son or et son ivoire ;
Et l'airain des vaisseaux usurpateurs des mers,
En colonne à ma voix va monter dans les airs.
Je montrerai l'Asie et ses villes tremblantes,
Le Niphate pleurant sur ses rives sanglantes,
Et le Parthe perfide, en son courroux prudent,
Qui combat dans sa fuite, et résiste en cédant ;
Et César aux deux mers étalant deux conquêtes,
Et d'un double trophée embellissant nos fêtes.

Au

Au milieu je ranime en marbre de Paros
 Les fils d'Assaracus, les descendans de Tros,
 Ces Dieux, ces demi-Dieux, cette famille immense
 Que termine César, que Jupiter commence.
 Dans un coin du tableau je mets l'Envie aux fers,
 Et j'étaie à ses yeux les tourmens des enfers,
 Les serpens d'Alecton, les ondes de Tantale,
 La roue infatigable, et la roche fatale.

Cependant, ô Mécène, animé par ta voix,
 Pour guider les troupeaux je rentre dans les bois.
 Viens; déjà des bergers les trompes m'avertissent,
 Déjà des chiens ardens les clameurs retentissent;
 Le coursier frappe l'air de ses hennissemens,
 Le taureau lui répond par ses mugissemens,
 Et l'écho des forêts, et l'écho des rivages,
 Se joignent au concert de leurs accens sauvages.
 Achevons de dicter ces champêtres leçons;
 Et ma Muse bientôt, par de plus nobles sons,
 Fera vivre les faits du héros que j'adore,
 Plus long-tems que l'époux de la brillante Aurore.

Veut-on, pour vaincre à Pise, un coursier généreux?
 Veut-on pour la charrue un taureau vigoureux?
 Des mères avec soin il faut choisir l'espèce.

Je veux dans la genisse une mâle rudesse,
 Une oreille velue, un regard menaçant,
 Des cornes dont les dards se courbent en croissant;

Que son flanc allongé sans mesure s'étende ;
Vers la terre en flottant que son fa non descende ;
Qu'enfin ses pieds, sa tête et son cou monstrueux,
De leur beauté difforme épouvantent les yeux.

J'aime aussi sur son corps, taché par intervalles,
Et de noir et de blanc des marques inégales ;
J'aime à lui voir du joug secouer le fardeau,
Par son mufle sauvage imiter le taureau,
Menacer de la corne, et dans sa marche altière
D'une queue à longs crins balayer la poussière.

L'âge, soit de l'hymen, soit du travail des champs,
Après quatre ans commence, et cesse avant dix ans.
Ces jours sont précieux : dès le printems de l'âge
Livre au taureau fougueux son amante sauvage :
Qu'elle laisse en mourant de nombreux héritiers.
Hélas ! nos plus beaux jours s'envolent les premiers :
Un essaim de douleurs bientôt nous environne ;
La vieillesse nous glace et la mort nous moissonne.
Préviens donc leur ravage, et que dans tes troupeaux
L'hymen forme toujours des nourrissons nouveaux.

Dans le choix des coursiers ne sois pas moins sévère ;
Du troupeau, dès l'enfance, il faut soigner le père :
Des gris et des bais-bruns on estime le cœur ;
Le blanc, l'alezan clair, languissent sans vigueur,
L'étalon généreux a le port plein d'audace,
Sur ses jarrets plians se balance avec grace ?

Aucun bruit ne l'émeut ; le premier du troupeau ,
 Il fend l'onde écumante , affronte un pont nouveau.
 Il a le ventre court , l'encolure hardie ,
 Une tête effilée , une croupe arrondie :
 On voit sur son poitrail ses muscles se gonfler ,
 Et ses nerfs tressaillir , et ses vaines s'enfler.
 Que du clairon bruyant le son guerrier l'éveille ,
 Je le vois s'agiter , trembler , dresser l'oreille :
 Son épine se double , et frémit sur son dos ;
 D'une épaisse crinière il fait bondir les flots ;
 De ses naseaux brûlans il respire la guerre ;
 Ses yeux roulent du feu , son pied creuse la terre.

Tel , dompté par les mains du frère de Castor ,
 Ce Cyllare fameux s'assujettit au mor :
 Tels les chevaux d'Achille et du Dieu de la Thrace
 Souffloient le feu du ciel d'où descendoit leur race :
 Tel Saturne , surpris dans un tendre larcin ,
 En superbe coursier se transforma soudain ,
 Et secouant dans l'air sa crinière flottante ,
 De ses hennissemens effraya son amante.

Quel que soit le coursier qu'ait adopté ton choix ,
 Quand des ans ou des maux il sentira le poids ,
 Des travaux de l'amour dispense sa foiblesse :
 Vénus , ainsi que Mars , demande la jeunesse.
 Pour son corps dévoré d'un impuissant desir ,
 L'hymen est un tourment , et non pas un plaisir .

Vieil athlète , son feu dès l'abord se consume :

Tel le chaume s'éteint au moment qu'il s'allume.

Connois donc et son âge , et sa race , et son cœur ;

Et sur-tout dans la lice observe son ardeur.

Le signal est donné ; déjà de la barrière

Cent chars précipités fondent dans la carrière :

Tout s'éloigne , tout fuit ; les jeunes combattans ;

Tressaillans d'espérance et d'effroi palpitans ,

A leurs bouillans transports abandonnent leur ame :

Ils pressent leurs coursiers ; l'essieu siffle et s'enflamme ;

On les voit se baisser , se dresser tour-à-tour :

Des tourbillons de sable ont obscurci le jour :

On se quitte , on s'atteint , on s'approche , on s'évite :

Des chevaux hiletans le crin poudreux s'agite ;

Et blanchissant d'écume , et baigné de sueur ,

Le vaincu de son souffle humecte le vainqueur ;

Tant la gloire leur plaît , tant l'honneur les anime !

Erichthon le premier , par un effort sublime ,

Osa plier au joug quatre coursiers fougueux ,

Et porté sur un char s'élançer avec eux.

Le Lapithe , monté sur ces monstres farouches ,

A recevoir le frein accoutuma leurs bouches ,

Leur apprit à bondir , à cadencer leurs pas ,

Et gouverna leur fougue au milieu des combats.

Mais soit qu'il traîne un char , soit qu'il porte son guide ,

J'exige qu'un coursier soit jeune , ardent , rapide :

Fût-il sorti d'Epire , eût-il servi les Dieux ,
Fût-il né du trident , il languit s'il est vieux.

Enfin ton choix est fait , aucun soin ne t'arrête.
Que le chef du troupeau pour son hymen s'apprête :
D'une prodigue main verse-lui sa boisson ;
Qu'il s'engraisse du lait de la jeune moisson ;
Autrement il succombe , aux plaisirs inhabile ,
Et d'un père affoibli naît un enfant débile.
Au contraire , sitôt que les tendres desirs
Sollicitent la mère aux amoureux plaisirs,
Eloigne-la des eaux , retranche sa pâture ;
Et quand l'été brûlant fatigue la nature ,
Lorsque l'aire gémit sous les fléaux pesans ,
Qu'une pénible course amaigrisse ses flancs :
Des routes de l'amour l'embonpoint inutile
Aux germes créateurs ouvre un champ moins fertile.

Dès que son sein grossit , tous nos soins lui sont dus ,
Et le soc et le char lui seront défendus.

Je ne veux plus la voir bondir dans les campagnes ,
Lutter contre un torrent , gravir sur les montagnes.
Qu'elle paisse en des prés où les plus clairs ruisseaux
Parmi des bords fleuris roulent à pleins canaux ,
Où le sommeil l'invite au fond d'un antre sombre ,
Où des rochers voisins versent le frais et l'ombre.

Sur-tout je crains pour elle et la rage et le bruit
Des insectes ailés que la chaleur produit.

Aux rives du Silare où des forêts d'yeuses
Prolongent dans les champs leurs ombres ténébreuses ,
Vole un insecte affreux que Junon autrefois
Pour tourmenter Io déchaîna dans les bois :
Aux bourdonnemens sourds de son aile bruyante
Tout un troupeau s'enfuit en hurlant d'épouvante ;
De leur cris furieux le Tanagre frémit ;
La forêt s'en ébranle , et l'Olympe en gémit.
Fais donc paître la mère au soir ou dès l'aurore ,
Lorsque de son hymen les fruits sont près d'éclorre.

Sont-ils nés ? à tes soins ils ont droit à leur tour.
Marque au front de chacun quel sort l'attend un jour.
Les uns sont du troupeau l'espérance certaine ,
D'autres d'un soc tranchant déchireront la plaine ,
D'autres pour les autels de fleurs seront parés ,
Et le reste au hasard bondira dans les prés.

Ceux qu'on destine au soc, il faut dès leur jeune âge
Discipliner au joug leur docile courage.
Sur son cou libre encor ton jeune nourrisson
Porte un collier flottant pour première leçon :
Bientôt deux compagnons qu'un joug d'osier rassemble
Apprennent à marcher , à s'arrêter ensemble :
Déjà même un char vide est par eux emporté ,
Et glisse sur l'arène avec agilité ;
Puis sous un lourd fardeau qu'ils ébranlent à peine
Ils font crier la roue , et sillonnent la plaine.

Cependant, pour nourrir tes élèves naissans,
 Au feuillage du saule, au verd gazon des champs,
 A l'herbe des marais joins la moisson nouvelle.
 De la mère autrefois on pressoit la mamelle;
 Pasteur plus indulgent laisse-la sans regret
 Pour ses tendres enfans épancher tout son lait.

Mais veux-tu près d'Elis dans des torrens de poudre
 Guider un char plus prompt, plus brûlant que la foudre?
 Veux-tu dans les horreurs d'un choc tumultueux
 Régler d'un fier coursier les bonds impétueux?
 Accoutume son œil au spectacle des armes,
 Et son oreille au bruit, et son cœur aux alarmes;
 Qu'il entende déjà le cliquetis du frein,
 Le roulement des chars, les accens de l'airain;
 Qu'au seul son de ta voix son allégresse éclate;
 Qu'il frémissse au doux bruit de la main qui le flatte.

Ainsi, de la mamelle à peine séparé,
 Ton élève à son art est déjà préparé;
 Déjà son front timide et sans expérience
 Vient aux premiers liens s'offrir sans défiance;
 Mais compte-t-il trois ans? bientôt mordant le frein,
 Il tourne, il caracole, il bondit sous ta main;
 Sur ses jarrets nerveux il retombe en mesure:
 Pour la rendre plus libre, on gêne son allure:
 Tout-à-coup il s'élançe, et plus prompt que l'éclair,
 Dans les champs effleurés il court, vole et fend l'air.

Tel le fougueux époux de la jeune Orythie
Vole et disperse au loin les frimas de Scythie ;
Fait frémir mollement les vagues des moissons ;
Balance les forêts sur la cime des monts ;
Chasse et poursuit les flots de l'Océan qui gronde,
Et balaie en fuyant les airs, la terre et l'onde.

Un jour tu le verras, ce coursier généreux,
Ensanglanter son mors et vaincre dans nos jeux,
Ou, plus utile encor, dans les champs de la guerre
Sous de rapides chars faire gémir la terre.

Ne l'engraisse sur-tout qu'après l'avoir dompté ;
Autrement son orgueil jamais n'est surmonté :
Il se dresse en fureur sous le fouet qui le touche,
Et s'indigne du frein qui gourmande sa bouche.

Crains aussi, crains l'amour, dont la douce langueur
Des troupeaux, quels qu'ils soient, énerve la vigueur :
Que des fleuves profonds, qu'une haute montagne
Séparent le taureau de sa belle compagne,
Ou que, loin de ses yeux dans l'étable caché,
Près d'une ample pâture il demeure attaché.
Près d'elle il fond d'amour, il erre triste et sombre,
Et néglige les eaux, et la verdure, et l'ombre.

Souvent même, troublant l'empire des troupeaux,
Une Hélène au combat entraîne deux rivaux ;
Tranquille elle s'égare en un gras pâturage :
Ses superbes amans s'élancent pleins de rage ;

Tous deux, les yeux baissés et les regards brûlans,
 Entrechoquent leurs fronts, se déchirent les flancs :
 De leur sang qui jaillit les ruisseaux les inondent ;
 A leur mugissemens les vastes cieux répondent ;
 Entre eux point de traité : dans de lointains déserts
 Le vaincu désolé va cacher ses revers,
 Va pleurer d'un rival la victoire insolente,
 La perte de sa gloire, et sur-tout d'une amante ;
 Et vers ces bords ch'ris tournant encor les yeux,
 Abandonne l'empire où régnoient ses aïeux.

Mais l'amour le poursuit jusqu'en ces lieux sauvages :
 Là, dormant sur les rocs, nourri d'amers feuillages,
 Furieux il s'exerce à venger ses affronts ;
 De ses dards tortueux il attaque des troncs ;
 Son front combat les vents, son pied frappe la plaine ;
 Et sous ses bonds fougueux il fait voler l'arène.
 Mais c'en est fait ; il part, et bouillant de desirs,
 De l'orgueilleux vainqueur va troubler les plaisirs.
 Tel, par un pli léger ridant le sein de l'onde,
 Un flot de loin blanchit, s'allonge, s'enfle et gronde :
 Soudain le mont liquide, élevé dans les airs,
 Retombe : un noir limon bouillonne sur les mers.

Amour ! tout sent tes feux, tout se livre à ta rage,
 Tout, et l'homme qui pense, et la brute sauvage,
 Et le peuple des eaux, et l'habitant des airs.
 Amour ! tu fais rugir les monstres des déserts :

Alors battant ses flancs la lionne inhumaine
Quitte ses lionceaux et rode dans la plaine :
C'est alors que , brûlant pour d'informes appas ,
Le noir peuple des ours sème au loin le trépas.
Alors le tigre affreux ravage la Libye :
Malheur au voyageur errant dans la Nubie !
Si le coursier fougueux sent l'attrait du plaisir ,
Voyez-vous tout son corps frissonner de desir ?
Il ne sent plus le fouet , ne connoît plus les rênes ;
Il vole , il franchit tout , et les bois et les plaines ,
Et les rocs menaçans , et les gouffres profonds ,
Et les torrens enflés par les débris des monts.
L'horrible sanglier se prépare à la guerre ;
Il aiguise sa dent , il tourmente la terre ;
Contre un chêne ridé s'endurcit aux assauts ;
Hérissé tous ses crins , et fond sur ses rivaux.
Que n'ose un jeune amant qu'un feu brûlant dévore !
L'insensé , pour jouir de l'objet qu'il adore ,
La nuit , au bruit des vents , aux lueurs de l'éclair ,
Seul , traverse à la nage une orageuse mer ;
Il n'entend ni les cieux qui grondent sur sa tête ,
Ni le bruit des rochers battus par la tempête ,
Ni ses tristes parens de douleur éperdus ,
Ni son amante , hélas ! qui meurt s'il ne vit plus.
Vois combattre le lynx , le chien , le cerf lui-même !
N'entends-tu pas le loup hurler pour ce qu'il aime ?

Des cavalles sur-tout rien n'égale les feux :
 Vénus même alluma leurs transports furieux ,
 Quand , pour avoir frustré leur amoureuse ivresse ,
 Elle livra Glaucus à leur dent vengeresse.
 L'impérieux Amour conduit leurs pas errans
 Sur le sommet des monts , à travers les torrens :
 Sur-tout , lorsqu'aux beaux jours leur fureur se ranime ,
 D'un rocher solitaire elles gagnent la cime ;
 Là leur bouche brûlante , ouverte aux doux zéphyr ,
 Reçoit avidement leurs amoureux soupirs :
 O prodige inoui ! le zéphyr les féconde.
 Soudain du haut des rocs leur troupe vagabonde
 Bondit , se précipite et fuit dans les vallons ,
 Non vers les lieux blanchis par les premiers rayons ,
 Mais vers les champs du nord , mais vers ces tristes plages
 Où l'autan pluvieux entasse les orages :
 C'est alors qu'on les voit , dans l'ardeur de leurs feux ,
 Distiller en courant l'hippomane amoureux ,
 L'hippomane filtré par la marâtre impie
 Qui joint au noir poison l'inférieure magie.
 Mais moi-même où m'entraîne , où m'égare l'Amour !
 Revenons ; le tems vole , et s'enfuit sans retour.
 Après les grands troupeaux , il est tems que je chante
 Des chèvres , des brebis la famille bëlante.
 O vous , heureux bergers , veillez à leurs besoins :
 Leur toison et leur lait vous païront de vos soins.

Et moi , puissé-je orner cette aride matière !
Des ronces , je le sais , hérissent ma carrière ;
Mais des sentiers battus je détourne mes pas :
Oui , les déserts du Pinde ont pour moi des appas.
Dans ces sentiers nouveaux qu'a frayés mon audace,
Mon œil d'aucun mortel ne reconnoît la trace.
Viens , auguste Palès , viens soutenir ma voix.

D'abord , que tes brebis à couvert sous leurs toits
Jusqu'au printems nouveau se nourrissent d'herbage ;
Qu'une molle fougère et qu'un épais fourrage ,
Sous leurs corps délicats étendus par ta main ,
Rendent leur lit moins dur , leur asyle plus sain.
Les chèvres à leur tour veulent pour nourriture
Des feuilles d'arboisier et l'onde la plus pure :
Ecarte de leur toit l'inclémence des airs ;
Qu'il reçoive au midi le soleil des hivers ,
Jusqu'aux jours où Phébus , quittant l'urne céleste ,
Du cercle de l'année achève enfin le reste.

Oui , comme les brebis , l'humble chèvre a ses droits.
Si leur noble toison , pour habiller les rois ,
Aux fuseaux de Milet offre une laine pure ,
Et du poisson de Tyr boit la riche teinture ,
La chèvre a des trésors qui ne lui cèdent pas :
Ses enfans sont nombreux , son lait ne tarit pas ;
Et plus ta main avare épuise sa mamelle ,
Plus sa douce ambrosie entre tes doigts ruisselle.

Cependant

Cependant son époux, contre l'âpre saison,
 Nous cède ces longs poils qui parent son menton.
 Le jour, au fond des bois, au penchant des collines,
 Elle vit de buissons, de ronces et d'épines;
 Le soir, fidèle à l'heure, elle rentre au hameau;
 Elle-même rassemble et conduit son troupeau;
 Et le sein tout gonflé des tributs qu'elle apporte,
 Du bercail avec peine elle franchit la porte.
 Soigne-la donc au moins durant les froids hivers,
 Et tiens sa maison chaude et tes greniers ouverts.

Mais le printems renaît, et le zéphyr t'appelle.
 Viens, conduis tes troupeaux sur la mousse nouvelle;
 Sors, sitôt que l'aurore a rougi l'horizon,
 Quand de légers frimas blanchissent le gazon,
 Lorsque, brillant encor sur la tendre verdure,
 Une fraîche rosée invite à la pâture:
 Mais quatre heures après, quand déjà de ses chants
 La cigale enrôlée importune les champs,
 Que ton peuple, conduit à la source prochaine,
 Boive l'eau qui s'enfuit dans des canaux de chêne.
 A midi, va chercher ces bois noirs et profonds
 Dont l'ombre au loin descend dans les sombres vallons.
 Le soir, que ton troupeau s'abreuve et paise encore:
 Le soir rend à nos prés la fraîcheur de l'aurore;
 Tout semble ranimé, gazons, zéphyr, oiseaux,
 Rossignols dans les bois, alcyons sur les eaux.

Selon les lieux pourtant les lois sont différentes.
Vois les bergers d'Afrique et leurs courses errantes :
Là leurs troupeaux épars ainsi que leurs foyers ,
Et paissant au hasard durant des mois entiers ,
Soit que le jour renaisse ou que la nuit commence ,
S'égarent lentement dans un désert immense :
Leurs dieux, leur chien, leur arc, leurs pénates roulans .
Tout voyage avec eux sur ces sables brûlans.
Telle de nos Romains une troupe vaillante
Marche d'un pas léger sous sa charge pesante ,
Et traversant les eaux, franchissant les sillons ,
Court devant l'ennemi planter ses pavillons.

Mais aux champs où l'Ister roule ses flots rapides,
Aux bords du Tanais et des eaux méotides ,
Aux lieux où le Rhodope, après un long détour ,
Termine vers le nord son oblique retour ,
Aucun troupeau ne sort de son étable obscure :
Là, les champs sont sans herbe et les bois sans verdure :
Là, le temps l'un sur l'autre entasse les hivers ;
L'œil ébloui n'y voit que de brillans déserts ,
Que des plaines de neige ou des rochers de glace ,
Dont jamais le soleil n'effleura la surface ;
Des frimas éternels et des brouillards épais
Eteignent tous ses feux, émoussent tous ses traits ;
Et, soit que le jour naisse, ou qu'il meure dans l'onde ,
La nature y sommeille en une horreur profonde :

Là ; le fleuve en courant sent épaissir ses eaux ;
 Des chars osent rouler où voguoient des vaisseaux ;
 Plus loin, un lac entier n'est plus qu'un bloc de glace,
 La laine sur les corps se roidit en cuirasse ;
 La hache fend le vin ; le froid brise le fer ,
 Glace l'eau sur la lèvre et le souffle dans l'air.
 Cependant , sous les flots de la neige qui tombe ,
 La foible brebis meurt , le fier taureau succombe ,
 Les daims sont engloutis , et le cerf aux abois
 Découvre à peine aux yeux la pointe de son bois.
 Contre ces animaux , désormais moins agiles ,
 Les rets sont superflus , les chiens sont inutiles ;
 Tandis que , rugissant dans leurs froides prisons ,
 Ils soulèvent en vain le fardeau des glaçons ,
 Le barbare les perce , et , mugissant de joie ,
 Dans ses antres profonds court dévorer sa proie.

C'est là que ces mortels, dans d'immenses brasiers
 Entassent des ormeaux et des chênes entiers ;
 Là , brute comme l'ours qui fournit sa parure ,
 Dans un morne loisir toute une horde obscure
 Abrège par le jeu la longueur des hivers ,
 Et boit un jus piquant, nectar de ces déserts.

Nourris-tu des brebis pour dépouiller leurs laines ?
 Fuis les bois épineux et les fertiles plaines :
 Que tes troupeaux , couverts d'un duvet précieux ,
 D'une laine sans tache éblouissent les yeux.

Qu'on vante du bélier la blancheur éclatante ;
 Et même, eût-il l'éclat de la neige brillante ,
 Si sa langue à tes yeux offre quelque noirceur ,
 A l'époux du troupeau choisis un successeur :
 Au lieu de rappeler la blancheur de sa mère ,
 L'enfant hériterait des taches de son père.
 Diane ! si l'on peut soupçonner que ton cœur
 Ait pu dans le dieu Pan reconnoître un vainqueur ,
 Ce fut une toison plus blanche que l'ivoire
 Qui dans le fond d'un bois lui valut la victoire.

Le laitage à tes yeux est-il d'un plus grand prix ?
 Engraisse tes troupeaux de cytises fleuris ;
 Sème d'un sel piquant l'herbage qu'on leur donne :
 Il répand dans leur lait un suc qui l'assaisonne ,
 Et leur soif plus ardente épuisant les ruisseaux ,
 En des sources de lait ils transforment ces eaux.

Plusieurs , pour conserver ce nectar salutaire ,
 Défendent aux enfans l'approche de leur mère.

Les laitages nouveaux du matin ou du jour ,
 On les fait épaissir quand l'ombre est de retour :
 Ceux du soir , dans des joncs tressés pour cet usage ,
 La ville au point du jour les reçoit du village ;
 Ou , le sel les sauvant des atteintes de l'air ,
 Dans un repas frugal on s'en nourrit l'hiver.

Il faut savoir aussi dresser des chiens fideles :
 D'un pain pétri de lait nourris ces sentinelles ;

Tu braves avec eux et les loups affamés,
 Et le voleur nocturne, et les brigands armés :
 Tantôt tu les verras, pleins d'adresse ou d'audace,
 Du lièvre fugitif interroger la trace,
 Lancer le faon timide, ou dans les bois fangeux
 Livrer au sanglier un assaut courageux,
 Ou par leur course agile et leur voix menaçante
 Presser des daims légers la troupe bondissante.

Sur-tout que le bercail soit purgé de serpens ;
 Poursuis, la flamme en main, tous ces hôtes rampans.
 Quelquefois sous la crèche une affreuse vipère
 Loin du jour importun a choisi son repaire ;
 Et souvent la couleuvre y roulant ses anneaux,
 Domestique ennemie, infecte les troupeaux :
 Dès que tu la verras s'agiter sur la terre,
 Va, cours, soulève un tronc, saisis-toi d'une pierre ;
 Malgré ses sifflemens, malgré son fier courroux,
 Frappe : déjà sa tête est cachée à tes coups,
 Tandis que de son corps déchiré sur l'arène
 Les cercles déroulés la suivent avec peine.

Plus terrible cent fois ce-serpent écaillé
 Qui rampe fièrement sur son ventre émaillé ;
 Qui , dressant dans les airs une crête superbe,
 Glisse assis sur sa croupe, et se roule sur l'herbe.
 Quand le printems humide et l'autan orageux
 Gonflent les noirs torrens, mouillent les champs fangeux,

Il habite des lacs les retraites profondes,
 Engloutit les poissons et dépeuple les ondes.
 L'été fend-il les champs, a-t-il tari les eaux ?
 Furieux, il bondit du fond de ses roseaux,
 Et, les yeux enflammés et la gueule béante,
 De sa queue à grand bruit bat la terre brûlante.
 Me préservent les Dieux d'aller dans les forêts
 Goûter le doux sommeil ou respirer le frais,
 Lorsqu'oubliant ses œufs ou sa jeune famille,
 Ce monstre, enorgueilli de l'éclat dont il brille,
 Sous sa nouvelle peau, jeune, agile et vermeil,
 Darde une triple langue, et s'étale au soleil !

Je veux t'apprendre aussi les marques, l'origine
 Des maux qui d'un bercail entraînent la ruine.
 Si des buissons aigus, ou les âpres hivers,
 Ou les eaux de la pluie, ont pénétré leurs chairs ;
 Si, lorsque le ciseau leur ravit leur dépouille,
 Le bain ne lave pas la sueur qui les mouille,
 Souvent un mal honteux infecte les agneaux :
 Pour les en garantir plonge-les dans les eaux ;
 Que le hardi bélier s'abandonne à leur pente,
 Et sorte en secouant sa laine dégouttante ;
 Ou bien enduis leur corps, privé de sa toison,
 De la graisse du soufre et des sucs de l'oignon ;
 Joins-y des verds sapins la résine visqueuse,
 L'écume de l'argent, une cire onctueuse,

Et la fleur d'Anticyre, et le bitume noir,
 Et le marc de l'olive enlevé du pressoir ;
 Ou plutôt, pour calmer la sourde violence
 D'un mal qui se nourrit et s'accroît en silence,
 Hâte-toi, que l'acier sagement rigoureux
 S'ouvre au sein de l'ulcère un chemin douloureux.
 C'en est fait des troupeaux, si les bergers tranquilles
 Ne combattent le mal que par des vœux stériles :
 Même quand la douleur, pénétrant jusqu'aux os,
 D'un sang séditieux fait bouillonner les flots,
 Sous le pied des brebis que la fièvre ravage
 Qu'à ces flots jaillissans le fer ouvre un passage ;
 Art connu, dans le nord, de ces peuples guerriers
 Qui rougissent leur lait du sang de leurs coursiers.

Vois-tu quelque brebis chercher souvent l'ombrage,
 Effleurer à regret la pointe de l'herbage,
 Sur le tendre gazon tomber languissamment,
 La nuit seule au bercail revenir lentement ?
 Qu'elle meure aussitôt ; le mal, prompt à s'étendre,
 Deviendrait sans remède à force d'en attendre.
 Autant qu'on voit de flots se briser sur les mers,
 Autant dans un bercail règnent de maux divers :
 Encor, s'ils s'arrêtoient dans leur funeste course !
 Pères, mères, enfans, tout périt sans ressource.

Timave, Noricie, ô lieux jadis si beaux !
 Empire des bergers, délices des troupeaux,

C'est vous que j'en atteste ; hélas ! depuis vos pertes ,
Vous n'offrez plus au loin que des plaines désertes.

Là l'automne , exhalant tous les feux de l'été ,
De l'air qu'on respiroit souilla la pureté ,
Empoisonna les lacs , infecta les herbages ,
Fit mourir les troupeaux et les monstres sauvages.
Mais quelle affreuse mort ! D'abord des feux brûlans
Couroient de veine en veine , et desséchoient leurs flancs ;
Tout-à-coup aux accès de cette fièvre ardente
Se joignoit le poison d'une liqueur mordante
Qui , dans leur sein livide épanchée à grands flots ,
Calcinoit lentement et dévorait les os.
Quelquefois aux autels la victime tremblante
Des prêtres en tombant prévient la main trop lente ;
Ou , si du coup plus prompt le ministre l'atteint ,
D'un sang noir et brûlé le fer à peine est teint :
On n'ose interroger ses fibres corrompues ,
Et les fêtes des Dieux restent interrompues.
Tout meurt dans le bercail ; dans les champs tout périt !
L'agneau tombe en suçant le lait qui le nourrit ;
La génisse languit dans un verd pâturage ;
Le chien si caressant expire dans la rage ;
Et d'une horrible toux les accès violens
Etouffent l'animal qui s'engraisse de glands.

Le coursier , l'œil éteint et l'oreille baissée ,
Distillant lentement une sueur glacée ,

Languit, chancelle, tombe, et se débat en vain;
 Sa peau rude se sèche, et résiste à la main;
 Il néglige les eaux, renonce au pâturage,
 Et sent s'évanouir son superbe courage.

Tels sont de ses tourmens les préludes affreux :
 Mais si le mal accroît ses accès douloureux,
 Alors son œil s'enflamme, il gémit; son haleïne
 De ses flancs palpitans ne s'échappe qu'à peine,
 Sa narine à longs flots vomit un sang grossier,
 Et sa langue épaissie assiège son gosier.

Un vin pur, épanché dans sa gorge brûlante,
 Parut calmer d'abord sa douleur violente,
 Mais ses forces bientôt se changeant en fureur,
 (O ciel! loin des Romains ces transports pleins d'horreur!)
 L'animal frénétique à son heure dernière
 Tournoit contre lui-même une dent meurtrière.

Voyez-vous le taureau, fumant sous l'aiguillon,
 D'un sang mêlé d'écume inonder son sillon?
 Il meurt; l'autre, affligé de la mort de son frère,
 Regagne tristement l'étable solitaire :
 Son maître l'accompagne, accablé de regrets,
 Et laisse en soupirant ses travaux imparfaits.

Le doux tapis des prés, l'asyle d'un bois sombre,
 La fraîcheur du matin jointe à celle de l'ombre,
 Le cristal d'un ruisseau qui rajeunit les prés,
 Et roule une eau d'argent sur des sables dorés,

Rien ne peut des troupeaux ranimer la foiblesse :
Leurs flancs sont décharnés ; une morne tristesse
De leurs stupides yeux éteint le mouvement ;
Et leurs fronts affaissés tombe languissamment.

Hélas ! que leur sert de sillonner nos plaines ,
De nous donner leur lait, de nous céder leurs laines ?
Pourtant nos mets flatteurs , nos perfides boissons ,
N'ont jamais dans leur sang fait couler leurs poisons :
Leurs mets , c'est l'herbe tendre et la fraîche verdure ;
Leur boisson , l'eau d'un fleuve ou d'une source pure :
Sur un lit de gazon ils trouvent le sommeil ,
Et jamais les soucis n'ont hâté leur réveil.

Pour apaiser les Dieux , on dit que ces contrées
Préparoient à Junon des offrandes sacrées ;
Pour les conduire au temple on chercha des taureaux ,
A peine on put trouver deux buffles inégaux.
On vit des malheureux , pour enfouir les graines ,
Sillonner de leurs mains et déchirer les plaines ,
Et roidissant leurs bras , humiliant leurs fronts ,
Traîner un char pesant jusqu'au sommet des monts.

Le loup même oubloit ses ruses sanguinaires ;
Le cerf parmi les chiens erroit près des chaumières ;
Le timide chevreuil ne songeoit plus à fuir ,
Et le daim si léger s'étonnoit de languir.

La mer ne sauve pas ses monstres du ravage ;
Leur cadavres épars flottent sur le rivage ;

Les phoques, désertant ces gouffres infectés,
 Dans les fleuves surpris courent épouvantés;
 Le serpent cherche en vain le creux de ses murailles
 L'hydre étonnée expire en dressant ses écailles;
 L'oiseau même est atteint; et des traits du trépas
 Le vol le plus léger ne le garantit pas.

Vainement les bergers changent de pâturage;
 L'art vaincu cède au mal ou redouble sa rage:
 Tisiphone, sortant du gouffre des enfers,
 Epouvante la terre, empoisonne les airs,
 Et sur les corps pressés d'une foule mourante
 Lève de jour en jour sa tête dévorante;
 Des troupeaux expirans les lamentables voix
 Font gémir les côteaux, les rivages, les bois;
 Ils comblent le bercail, s'entassent dans les plaines;
 Dans la terre avec eux on enfouit leurs laines:
 En vain l'onde et le feu pénétroient leur toison,
 Rien n'en pouvoit dompter l'invincible poison;
 Et malheur au mortel qui bravant leurs souillures,
 Eût osé revêtir ces dépouilles impures!
 Soudain son corps, baigné par d'immondes humeurs
 Se couvroit tout entier de brûlantes tumeurs;
 Son corps se desséchoit, et ses chairs enflammées
 Par d'invisibles feux périssoient consumées.

LIVRE QUATRIÈME.

ENFIN je vais chanter le peuple industrieux
Qui recueille le miel, ce doux présent des cieux.
Mécène, daigne encor sourire à mes abeilles ;
Dans ces petits objets, que de grandes merveilles !
Viens, je vais célébrer leur police, leurs lois,
Et les travaux du peuple, et la valeur des rois ;
Et si le Dieu des vers veut me servir de maître,
Moins le sujet est grand, plus ma gloire va l'être.

D'abord de tes essaims établis le palais
En un lieu dont le vent ne trouble point la paix :
Le vent à leur retour feroit plier leurs ailes
Tremblantes sous les poids de leurs moissons nouvelles
Que jamais auprès d'eux le chevreau bondissant
Ne vienne folâtrer sur le gazon naissant,
Ne détache des fleurs ces gouttes de rosée
Qui tremblent le matin sur la feuille arrosée.
Loin d'eux le verd lézard, les guêpiers ennemis,
Progné sanglante encor du meurtre de son fils,
Tout ce peuple d'oiseaux avides de pillage !
Ils exercent par-tout un affreux brigandage,

Et

Et saisissant l'abeille errante sur le thym,
En font à leurs enfans un barbare festin.

Je veux près des essaims une source d'eau claire,
Des étangs couronnés d'une mousse légère ;
Je veux un doux ruisseau fuyant sous le gazon,
Et qu'un palmier épais protège leur maison.
Ainsi, lorsqu'au printems développant ses ailes
Le nouveau roi conduit ses peuplades nouvelles,
Cette onde les invite à respirer le frais,
Cet arbre les reçoit sous son feuillage épais.

Là, soit que l'eau serpente, ou soit qu'elle repose,
Des cailloux de ses bords, des arbres qu'elle arrose,
Tu formeras des ponts où les essaims nouveaux,
Dispersés par les vents, ou plongés dans les eaux,
Rassemblent au soleil leurs bataillons timides,
Et raniment l'émail de leurs ailes humides.

Près de là que le thym, leur aliment chéri,
Le muguet parfumé, le serpolet fleuri,
S'élèvent en bouquets, s'étendent en bordure,
Et que la violette y boive une onde pure.
Leurs toits, formés d'écorce ou tissus d'arbrisseaux,
Pour garantir de l'air le fruit de leurs travaux,
N'auront dans leur contour qu'une étroite ouverture-
Ainsi que la chaleur le miel craint la froidure ;
Il se fond dans l'été, se durcit dans l'hiver :
Aussi dès qu'une fente ouvre un passage à l'air,

A réparer la brèche un peuple entier conspire ;
 Il la remplit de fleurs , il la garnit de cire ,
 Et conserve en dépôt pour ces sages emplois
 Un suc plus onctueux que la gomme des bois.

Souvent même on les voit s'établir sous la terre,
 Habiter de vieux troncs , se loger dans la pierre.
 Joins ton art à leurs soins ; que leurs toits entr'ouverts
 Soient cimentés d'argile , et de feuilles couverts.

De tout ce qui leur nuit garantis leur hospice ;
 Loin de là sur le feu fais rougir l'écrevisse ,
 Défends à l'if impur d'ombrager leur maison ,
 Crains les profondes eaux , crains l'odeur du limon ;
 Et la roche sonore où l'écho qui sommeille
 Répond en l'imitant à la voix qui l'éveille.

Mais le printems renaît ; de l'empite de l'air
 Le soleil triomphant précipite l'hiver ,
 Et le voile est levé qui couvroit la nature.
 Aussitôt , s'échappant de sa demeure obscure ,
 L'abeille prend l'essor , parcourt les arbrisseaux ;
 Elle suce les fleurs , rase , en volant , les eaux.
 C'est de ces doux tributs de la terre et de l'onde
 Qu'elle revient nourrir sa famille féconde ,
 Qu'elle forme une cire aussi pure que l'or ,
 Et pétrit de son miel le liquide trésor.

Bientôt abandonnant les ruches maternelles ,
 Ce peuple , au gré des vents qui secondent ses ailes

Fend les vagues de l'air , et sous un ciel d'azur
 S'avance lentement tel qu'un nuage obscur :
 Suis sa route ; il ira sur le prochain rivage
 Chercher une onde pure et des toits de feuillage :
 Fais broyer en ces lieux la mélisse ou le thym ;
 De Cybèle à l'entour fais retentir l'airain :
 Le bruit qui l'épouvante , et l'odeur qui l'appelle ,
 L'avertissent d'entrer dans sa maison nouvelle .

Mais lorsqu'entre deux rois l'ardente ambition
 Allume les flambeaux de la division ,
 Sans peine l'on prévoit leurs discordes naissantes ;
 Un bruit guerrier s'élève , et leurs voix menaçantes
 Imitent du clairon les sons entrecoupés ;
 Les combattans épars déjà sont attroupés ,
 Déjà brûlent de vaincre ou de mourir fidèles ;
 Ils aiguissent leurs dards , ils agitent leurs ailes :
 Et rangés près du roi , défiant son rival ,
 Par des cris belliqueux demandent le signal
 Dans un beau jour d'été soudain la charge sonne :
 Ils s'élancent du camp , et le combat se donne :
 L'air au loin retentit du choc des bataillons :
 Le globe ailé s'agite et roule en tourbillons :
 Précipité des cieus plus d'un héros succombe .
 Ainsi pleuvent les glands , ainsi la grêle tombe .
 A leur riche parure , à leurs brillans exploits ,
 Au fort de la mêlée on distingue les rois ;

Ils pressent le soldat , ils échauffent sa rage ,
 Et dans un foible corps s'allume un grand courage :
 Mais tout ce fier courroux , tout ce grand mouvement ,
 Qu'on jette un peu de sable , il cesse en un moment.

Quand les rois ont quitté les plaines de Bellone ,
 Donne au vaincu la mort , au vainqueur la couronne.
 Aisément on connoît le plus vaillant des deux :
 De sa tunique d'or l'un éblouit les yeux ;
 L'autre , à regret montrant sa figure hideuse ,
 Traîne d'un ventre épais la masse paresseuse.

Il faut , comme les rois , distinguer les sujets.
 Les uns n'offrent aux yeux que d'informes objets ;
 Leur couleur est pareille à la poussière humide
 Que chasse un voyageur de son gosier aride :
 Les autres sont polis , et luisans , et dorés ,
 Et d'un brillant émail richement colorés.
 Préfere cette race : elle seule en automne
 T'enrichira du suc des fleurs qu'elle moissonne :
 Elle seule au printems te distille un miel pur ,
 Qui dompte l'âpreté d'un vin fougueux et dur.

Cependant si ce peuple en son humeur volage
 Quittoit ses ateliers , suspendoit son ouvrage ,
 Sans peine on le rappelle à ses premiers emplois :
 Arrache seulement les ailes de ses rois :
 Quels sujets oseront , quand leur chef est tranquille ,
 Abandonner leur poste et désertter la ville ?

Toi-même , pour fixer leurs folâtres humeurs ,
Parfume tes jardins des plus douces odeurs ;
Ombrage de pins verts les dômes qu'ils habitent :
Que les vapeurs du thym au travail les invitent ;
Que Priape en ces lieux écarte avec sa faux,
Et la main des voleurs et le bec des oiseaux :
Fais-y naître des fruits , fais-y croître des plantes ,
Et verse aux tendres fleurs des eaux rafraîchissantes.

Si mon vaisseau , long-tems égaré loin du bord ,
Ne se hâtoit enfin de regagner le port ,
Peut-être je peindrois les lieux chéris de Flore ;
Le narcisse en mes vers s'empresseroit d'éclore ;
Les roses m'ouvreroient leurs calices brillans ;
Le tortueux concombre arrondiroit ses flancs ;
Du persil toujours verd , des pâles chicorées ,
Ma muse abreuveroit les tiges altérées ;
Je courberois le lierre et l'acanthé en berceaux ,
Et le myrte amoureux ombrageroit les eaux.

Aux lieux où le Galèse en des plaines fécondes
Parmi les blonds épis roule ses noires ondes ,
J'ai vu , je m'en souviens , un vieillard fortuné ,
Possesseur d'un terrain long-tems abandonné :
C'étoit un sol ingrat , rebelle à la culture ,
Qui n'offroit aux troupeaux qu'une aride verdure ,
Ennemi des raisins et funeste aux moissons :
Toutefois , en ces lieux hérissés de buissons ,

Un parterre de fleurs , quelques plantes heureuses
Qu'élevoient avec soin ses mains laborieuses ,
Un jardin , un verger , dociles à ses lois ,
Lui donnoient le bonheur qui s'enfuit loin des rois.
Le soir , de simples mets que ce lieu voyoit naître
Ses mains chargeoient sans frais une table champêtre :
Il cueilloit le premier les roses du printems ,
Le premier , de l'automne amassoit les présens ;
Et , lorsqu'autour de lui , déchaîné sur la terre ,
L'hiver impétueux brosoit encor la pierre ,
D'un frein de glace encore enchaînoit les ruisseaux ,
Lui déjà de l'acanthé émondoit les rameaux ;
Et du printems tardif accusant la paresse ,
Prévenoit les zéphyr , et hâtoit sa richesse.
Chez lui le verd tilleul tempéroit les chaleurs ;
Le sapin pour l'abeille y distilloit ses pleurs.
Aussi dès le printems , toujours prompts à renaître ,
D'innombrables essaims enrichissoient leur maître :
Il pressoit le premier ses rayons toujours pleins ,
Et le miel le plus pur écumoit sous ses mains.
Jamais Flore chez lui n'osa tromper Pomone ;
Chaque fleur du printems étoit un fruit d'automne :
Il savoit aligner , pour le plaisir des yeux ,
Des poiriers déjà forts , des ormes déjà vieux ,
Et des pruniers greffés , et des platanes sombres
Qui déjà recevoient les buveurs sous leurs ombres.

Mais d'autres chanteront les trésors des jardins :

Le tems fuit ; je revole aux travaux des essaims.

Jadis, parmi les sons des cymbales bruyantes ,

L'abeille, secondant les soins des Corybantes ,

Nourrit dans son berceau le jeune Roi du ciel :

Son admirable instinct fut le prix de son miel.

Chez elle les sujets unissent leurs fortunes ;

Les enfans sont communs, les richesses communes :

Elle bâtit des murs, obéit à des lois,

Et prévoit aux tems chauds les besoins des tems froids.

L'une s'en va des fleurs dépouiller le calice ;

L'autre, d'un suc brillant et des pleurs du narcisse

Pétrit les fondemens de ses murs réguliers ,

Et d'un rempart de cire entoure ses foyers ;

L'autre forme un miel pur d'une essence choisie ,

Et comble ses celliers de sa douce ambrosie ;

L'autre élève à l'état des enfans précieux ;

Celles-ci tour-à-tour vont observer les cieux ;

Plusieurs font sentinelle et veillent à la porte ;

Plusieurs vont recevoir les fardeaux qu'on apporte ;

D'autres livrent la guerre au frélon dévorant :

Tout s'empresse, par-tout coule un miel odorant.

Tels les fils de Vulcain, dans les flancs de la terre,

Se hâtent à l'envi de forger le tonnerre :

L'un tour-à-tour enferme et déchaîne les vents ;

L'autre plonge l'acier dans les flots frémissans ;

L'autre du fer rougi tourne la masse ardente ;
 L'Etna tremblant gémit sous l'enclume pesante ;
 Et leurs bras vigoureux lèvent de lourds marteaux
 Qui tombent en cadence et domptent les métaux,

Tels , aux petits objets si les grands se comparent ,
 En des corps différens les essaims se séparent.

La vieillesse d'abord préside aux bâtimens ,
 Dessine des remparts les longs compartimens ;
 La jeunesse , des murs abandonnant l'enceinte ,
 Sur le safran vermeil , sur le sombre hyacinthe ,
 Sur les tilleuls fleuris enlève son butin ,
 Moissonne la lavande et dépouille le thym.

On les voit s'occuper , se délasser ensemble.

L'aurore luit , tout part : la nuit vient , tout s'assemble
 L'espoir d'un doux repos les invite au retour ;
 On s'empresse à la porte , on bourdonne à l'entour :
 Dans son alcove enfin chacune se cantonne ;
 Plus de bruit ; tout ce peuple au sommeil s'abandonne.

L'air est-il orageux et le vent incertain ?

Il ne hasarde pas de voyage lointain ;
 A l'abri des remparts de sa cité tranquille ,
 Il va puiser une onde à ses travaux utile ,
 Et souvent dans son vol , tel qu'un nocher prudent ,
 Lesté d'un grain de sable , il affronte le vent.

Ses enfans sont nombreux ; cependant, ô merveille !
 L'hymen est inconnu de la pudique abeille ;

Ignorant ses plaisirs ainsi que ses douleurs ,
 Elle adopte des vers éclos du sein des fleurs ,
 De jeunes citoyens repeuple son empire ,
 Et place un roi nouveau dans des palais de cire.

Aussi , quoique le sort , avare de ses jours ,
 Au septième printems en termine le cours ,
 Sa race est immortelle ; et sous de nouveaux maîtres
 D'innombrables enfans remplacent leurs ancêtres.

Plus d'une fois aussi , sur des cailloux tranchans ,
 Elle brise son aile en parcourant les champs ,
 Et meurt sous son fardeau volontaire victime :
 Tant du miel et des fleurs le noble amour l'anime !

Quel peuple de l'Asie honore autant son roi ?
 Tandis qu'il est vivant tout suit la même loi :
 Est-il mort ? ce n'est plus que discorde civile ;
 On pille les trésors , on démolit la ville ;
 C'est l'ame des sujets , l'objet de leur amour ;
 Ils entourent son trône et composent sa cour ,
 L'escortent aux combats , le portent sur leurs ailes
 Et meurent noblement pour venger ses querelles.

Frappés de ces grands traits , des sages ont pensé
 Qu'un céleste rayon dans leur sein fut versé :
 Dieu remplit , disent-ils , le ciel , la terre et l'onde ;
 Dieu circule par-tout , et son ame féconde
 A tous les animaux prête un souffle léger ;
 Aucun ne doit périr , mais tous doivent changer ;

Et retournant aux cieux en globe de lumière ,
Vont rejoindre leur être à la masse première.

Enfin veux-tu ravir leur nectar écumant ?

Devant leurs magasins porte un tison fumant ,
Et qu'une onde échauffée en roulant dans ta bouche,
Pleuve pour l'écarter sur l'insecte farouche.

L'abeille est implacable en son inimitié ,
Attaque sans frayeur , se venge sans pitié,
Sur l'ennemi blessé s'acharne avec furie ,
Et laisse dans la plaie et son dard et sa vie,

Deux fois d'un miel doré ses rayons sont remplis ;
Deux fois ces dons heureux tous les ans sont cueillis,
Et lorsqu'abandonnant l'humide sein de l'onde ,
Taygete monte aux cieux pour éclairer le monde ;
Et lorsque cette nymphe , au retour des hivers ,
Redescend tristement dans le gouffre des mers.

Toutefois , si l'hiver , alarmant ta prudence ,
Te fait de tes essaims craindre la décadence ,
Epargne leurs trésors dans ces tems malheureux ,
Et n'en exige point un tribut rigoureux ;
Mais parfume leurs toits , et prends les rayons vides
Dont viennent se nourrir leurs ennemis avides :
La chenille en rampant gagne leur pavillon ;
Le lourd frélon se rit de leur foible aiguillon ;
Le lézard de leur miel se nourrit en silence ;
Leur travail de la guêpe engraisse l'indolence ;

Des cloportes sans nombre assiègent leurs palais,
 Et l'impure araignée y suspend ses filets.
 Mais plus on les épuise, et plus leur diligence
 De l'état appauvri répare l'indigence.

Comme nous cependant ces foibles animaux
 Eprouvent la douleur et connoissent les maux.
 Des symptômes certains toujours en avertissent :
 Leur corps est décharné, leurs couleurs se flétrissent ;
 On les voit dans leurs murs languir emprisonnés,
 Ou bien suspendre au seuil leurs essaims enchaînés.
 Tantôt leur troupe en deuil autour de ses murailles
 Accompagne des morts les tristes funérailles ;
 Tantôt le bruit plaintif de ce peuple aux abois
 Imite l'aquilon murmurant dans les bois,
 Et le reflux bruyant des ondes turbulentes,
 Et le feu prisonnier dans des forges brûlantes.

Veux-tu rendre à l'abeille une utile vigueur ?
 Que des suc's odorans raniment sa langueur ;
 Et dans des joncs remplis du doux nectar qu'elle aime
 A prendre son repas invite-la toi-même.

Joins-y du raisin sec, du vin cuit dans l'airain,
 Ou la pomme du chêne, ou les vapeurs du thym,
 Et la rose flétrie, et l'herbe du centaure.

Mais il est une fleur plus salutaire encore.
 Sur les bords tortueux qu'enrichit son limon
 Le Melle là voit naître et lui donne son nom ;

De rejetons nombreux un amas l'environne ;
D'un disque éclatant d'or sa tête se couronne ;
Mais de la violette amante des gazons
La pourpre rembrunie embellit ses rayons ;
Et souvent les autels , chargés de nos offrandes ,
Aiment à se parer de ses riches guirlandes :
Le goût en est pourtant moins flatté que les yeux.
Dans les flots odorans d'un vin délicieux
Fais bouillir sa racine , et devant tes abeilles
De ces mets précieux fais remplir des corbeilles.

Mais , si de tes essaims tout espoir est détruit ,
Apprends par quels secrets ce peuple est reproduit :
Je vais de ce grand art éterniser la gloire ,
Et dès son origine en rappeler l'histoire.

Le peuple dont le Nil inonde les sillons ,
Qui , sur des vaisseaux peints voguant dans ses vallons ,
Fend les flots nourriciers du fleuve qu'il adore ,
Et de son noir limon voit la verdure éclore ;
Les voisins des Persans qu'il baigne de ses eaux ;
Les lieux où vers la mer courant par sept canaux
Il fuit les cieus brûlans témoins de sa naissance ,
De cet art précieux attestent la puissance.

Ce mystère d'abord veut des réduits secrets ;
Il te faut donc choisir et préparer exprès
Un lieu dont la surface , étroitement bornée ,
Soit enceinte de murs , et d'un toit couronnée ,

Et

Et que des quatre points qui divisent le jour
Une oblique clarté se glisse en ce séjour.
Là , conduis un taureau dont les cornes naissantes
Commencent à courber leurs pointes menaçantes ;
Qu'on l'étouffe malgré ses efforts impuissans ,
Et sans les déchirer qu'on meurtrisse ses flancs ,
Il expire : on le laisse en cette enceinte obscure
Embaumé de lavande , entouré de verdure.
Choisis pour l'immoler le tems où des ruisseaux
Déjà les doux zéphyr's font frissonner les eaux ,
Avant que sous nos toits voltige l'hirondelle ,
Et que des prés fleuris l'émail se renouvelle.
Les humeurs cependant fermentent dans son sein.
O surprise ! ô merveille ! un innombrable essaim
Dans ses flancs échauffés tout-à-coup vient d'éclorre :
Sur ses pieds mal formés l'insecte rampe encore ;
Sur des ailes bientôt il s'élève en tremblant ;
Plus vigoureux enfin le bataillon volant
S'élance aussi pressé que ces gouttes nombreuses
Qu'épanche un ciel brûlant sur les plaines poudreuses ,
Ou que ces traits dans l'air élancés à-la-fois ,
Quand les Parthes guerriers épuisent leurs carquois.
Muses , révélez-nous l'auteur de ces merveilles.
Possesseur autrefois de nombreuses abeilles ,
Aristée avoit vu ce peuple infortuné
Par la contagion , par la faim moissonné :

Aussitôt, des beaux lieux que le Pénée arrose,
Vers la source sacrée où le fleuve repose
Il arrive, il s'arrête, et, tout baigné de pleurs,
A sa mère en ces mots exhale ses douleurs :
Déesse de ces eaux, ô Cyrène ! ô ma mère !
Si je puis me vanter qu'Apollon est mon père,
Hélas ! du sang des Dieux n'as-tu formé ton fils
Que pour l'abandonner aux destins ennemis ?
Ma mère, qu'as-tu fait de cet amour si tendre ?
Où sont donc ces honneurs où je devois prétendre ?
Hélas ! parmi les Dieux j'espérois des autels,
Et je languis sans gloire au milieu des mortels !
Ce prix de tant de soins qui charmoit ma misère,
Mes essaims ne sont plus, et vous êtes ma mère !
Achevez ; de vos mains ravagez ces coteaux,
Embrasez mes moissons, immolez mes troupeaux,
Dans ces jeunes forêts allez porter la flamme,
Puisque l'honneur d'un fils ne touche point votre ame.

Cyrène entend sa voix au fond de son séjour :
Près d'elle en ce moment les nymphes de sa cour
Filoient d'un doigt léger des laines verdoyantes ;
Leurs beaux cheveux tomboient en tresses ondoyantes.
Là, sont la jeune Opis aux yeux pleins de douceur ;
Et Clio toujours fière, et Béroé sa sœur,
Toutes deux se vantant d'une illustre origine,
Etalant toutes deux l'or, la pourpre et l'hermine ;

Et la brune Nésée , et la blonde Phyllis ,
 Thalie au teint de rose , Ephyre au sein de lis ;
 Près d'elle Cymodoce à la taille légère ,
 Cydippe vierge encor , Lycoris déjà mère ;
 Vous , Aréthuse , enfin , que l'on vit autrefois
 Presser d'un pas léger les habitans des bois.

Pour charmer leur ennui , Climène au milieu d'elles
 Leur racontoit des Dieux les amours infidèles ,
 Et Vénus de Vulcain trompant les yeux jaloux ,
 Et le bonheur de Mars , et ses larcins si doux.
 Tandis qu'à l'écouter les nymphes attentives
 Font tourner leurs fuseaux entre leurs mains actives ,
 Du malheureux berger la gémissante voix
 Parvient jusqu'à sa mère une seconde fois.
 Cyrène s'en émeut ; ses compagnes timides
 Ont tressailli d'effroi dans leurs grottes humides ;
 Aréthuse , cherchant d'où partent les sanglots ,
 Montre ses blonds cheveux sur la voûte des flots :
 O ma sœur ! tu sentoies de trop justes alarmes ;
 Ton fils , ton tendre fils , tout baigné de ses larmes ,
 Paroît au bord des eaux accablé de douleurs ;
 Et sa mère est , dit-il , insensible à ses pleurs.

Mon fils ! répond Cyrène en pâlisant de crainte ;
 Qu'il vienne : eh ! quel est donc le sujet de sa plainte ?
 Qu'on amène mon fils , qu'il paroisse à mes yeux ;
 Mon fils a droit d'entrer dans le palais des Dieux :

Fleuve , retire-toi. L'onde respectueuse ,
A ces mots , suspendant sa course impétueuse ,
S'ouvre , et se repliant en deux monts de cristal ,
Le porte mollement au fond de son canal.

Le jeune Dieu descend ; il s'étonne , il admire
Le palais de sa mère et son liquide empire :
Il écoute le bruit des flots retentissans ,
Contemple le berceau de cent fleuves naissans ,
Qui , sortant en grondant de leur grotte profonde ,
Promenant en cent lieux leur course vagabonde.

De là partent le Phace et le vaste Lycus ,
Le pere des moissons , le riche Caicus ,
L'Enipée orgueilleux d'orner la Thessalie ,
Le Tibre encor plus fier de baigner l'Italie ,
L'Hypanis se brisant sur des rochers affreux ,
Et l'Anio paisible , et l'Eridan fougueux ,
Qui , roulant à travers des campagnes fécondes ,
Court dans les vastes mers ensevelir ses ondes.

Mais enfin il arrive à ce brillant palais
Que les flots ont creusé dans un roc toujours frais :
Sa mère en l'écoutant sourit , et le rassure ;
Les nymphes sur ses mains épanchent une eau pure ,
Offrent pour les sécher de fins tissus de lin ;
On fait fumer l'encens , on fait couler le vin.
Prends ce vase , ô mon fils ; afin qu'il nous seconde ;
Invoquons l'Océan , le vieux père du monde :

Et vous, reines des eaux, protectrices des bois,
Entendez-moi, mes sœurs. Elle dit : et trois fois
Le feu sacré reçut la liqueur pétillante ;
Trois fois jaillit dans l'air une flamme brillante.
Elle accepte l'augure, et poursuit en ces mots :
 Protée, ô mon cher fils, peut seul finir tes maux.
C'est lui que nous voyons, sur ces mers qu'il habite,
Atteler à son char les monstres d'Amphitrite.
Pallène est sa patrie ; et dans ce même jour
Vers ces bords fortunés il hâte son retour ;
Les Nymphes, les Tritons, tous jusqu'au vieux Nérée,
Respectent de ce Dieu la science sacrée.
Ses regards pénétrants, son vaste souvenir
Embrassent le présent, le passé, l'avenir ;
Précieuse faveur du Dieu puissant des ondes,
Dont il paît les troupeaux dans les plaines profondes.
Par lui tu connoîtras d'où naissent tes revers ;
Mais il faut qu'on l'y force en le chargeant de fers.
On a beau l'implorer, son cœur, sourd à la plainte,
Résiste à la prière, et cède à la contrainte.
Moi-même, quand Phébus, partageant l'horizon,
De ses feux dévorans jaunira le gazon,
A l'heure où les troupeaux goûtent le frais de l'ombre,
Je guiderai tes pas vers une grotte sombre
Où sommeille ce Dieu sorti du sein des flots ;
Là tu le surprendras dans les bras du repos.

Mais à peine on l'attaque , il fuit , il prend la forme
D'un tigre furieux , d'un sanglier énorme :
Serpent , il s'entrelace , et lion , il rugit ;
C'est un feu qui pétille , un torrent qui mugit :
Mais plus il t'éblouit par mille formes vaines ,
Plus il faut resserrer l'étreinte de ses chaînes ,
Redoubler tes assauts , épuiser ses secrets ,
Et forcer ton captif à reprendre ses traits.

Sur son fils , à ces mots , sa main officieuse
Répand d'un doux parfum l'essence précieuse ;
Cette pure ambrosie embaume ses cheveux ,
Rend son corps plus agile et ses bras plus nerveux.

Au sein des vastes mers s'avance un mont sauvage
Où le flot mugissant , brisé par le rivage ,
Se divise et s'enfonce en un profond bassin
Qui reçoit les nochers dans son paisible sein ;
Là , dans un antre obscur se retiroit Protée ;
Cyrène le prévient , y conduit Aristée ,
Le place loin du jour dans l'ombre de ces lieux ,
Se couvre d'un nuage , et se dérobe aux yeux.

Déjà le Chien brûlant dont l'Inde est dévorée
Vomissoit tous ses feux sur la plaine altérée ;
Déjà l'ardent midi , desséchant les ruisseaux ,
Jusqu'au fond de leur lit avoit pompé leurs eaux.
Pour respirer le frais dans sa grotte profonde ,
Protée en ce moment quittoit le sein de l'onde :

Il marche ; près de lui le peuple entier des mers
 Bondit , et fait au loin jaillir les flots amers.
 Tous ces monstres épars s'endorment sur la rive.
 Alors , tel qu'un berger , quand la nuit sombre arrive
 Lorsque le loup s'irrite aux cris du tendre agneau ,
 Le Dieu sur son rocher compte au loin son troupeau.
 A peine il s'assoupit que le fils de Cyrène
 Accourt , pousse un grand cri , le saisit et l'enchaîne.
 Le vieillard de ses bras sort en feu dévorant ;
 Il s'échappe en lion , il se roule en torrent ;
 Enfin , las d'opposer une défense vaine ,
 Il cède ; et se montrant sous une forme humaine :
 Jeune imprudent , dit-il , qui t'amène en ce lieu ?
 Parle , que me veux-tu ? Vous le savez , grand Dieu ,
 Oui , vous le savez trop , lui répond Aristée ;
 Le livre des destins est ouvert à Protée ;
 L'ordre des immortels m'amène devant vous ,
 Daignez... Le Dieu , roulant des yeux pleins de courroux ,
 A peine de ses sens dompte la violence ,
 Et tout bouillant encor rompt ainsi le silence :
 Tremble , un Dieu te poursuit : pour venger ses douleurs
 Orphée a sur ta tête attiré ces malheurs ;
 Mais il n'a pas au crime égalé le supplice.
 Un jour tu poursuyvois sa fidèle Eurydice ;
 Eurydice fuyoit , hélas ! et ne vit pas
 Un serpent que les fleurs receloient sous ses pas :

La mort ferma ses yeux ; les nymphes ses compagnes
De leurs cris douloureux remplirent les montagnes ;
Le Thrace belliqueux lui-même en soupira ;
Le Rhodope en gémit , et l'Ebre en murmura ;
Son époux s'enfonça dans un désert sauvage ;
Là , seul , touchant sa lyre , et charmant son veuvage
Tendre épouse ! c'est toi qu'appelloit son amour ,
Toi qu'il pleuroit la nuit , toi qu'il pleuroit le jour.
C'est peu : malgré l'horreur de ses profondes voûtes,
Il franchit de l'enfer les formidables routes ,
Et perçant ces forêts où regne un morne effroi ,
Il aborda des morts l'impitoyable Roi ,
Et la Parque inflexible , et les pâles Furies
Que les pleurs des humains n'ont jamais attendries ;
Il chantoit , et ravi jusqu'au fond des enfers ,
Au bruit harmonieux de ses tendres concerts ,
Les légers habitans de ces obscurs royaumes ,
Des spectres pâlissans , de livides fantômes ,
Accouroient plus pressés que ces oiseaux nombreux
Qu'un orage soudain , ou qu'un soir ténébreux ,
Rassemble par milliers dans les bocages sombres ;
Des mères , des héros , aujourd'hui vaines ombres ,
Des vierges que l'hymen attendoit aux autels ,
Des fils mis au bûcher sous les yeux paternels ,
Victimes que le Styx , dans ces prisons profondes ,
Environne neuf fois des replis de ses ondes ,

Et qu'un marais fangeux bordé de noirs roseaux
Entoure tristement de ses dormantes eaux.
L'enfer même s'émut ; les fières Euménides
Cessèrent d'irriter leurs couleuvres livides ;
Ixion immobile écoutoit ses accords ;
L'hydre affreuse oublia d'épouvanter les morts ;
Et Cerbère , abaissant ses têtes menaçantes ,
Retint sa triple voix dans ses gueules béantes.

Enfin il revenoit triomphant du trépas ,
Sans voir sa tendre amante il précédoit ses pas ;
Proserpine à ce prix couronnoit sa tendresse.
Soudain ce foible amant , dans un instant d'ivresse ,
Suivit imprudemment l'ardeur qui l'entraînoit ,
Bien digne de pardon , si l'enfer pardonnoit.
Presqu'aux portes du jour , troublé , hors de lui-même ,
Il s'arrête , il se tourne... il revoit ce qu'il aime !
C'en est fait , un coup-d'œil a détruit son bonheur :
Le barbare Pluton révoque sa faveur ,
Et des enfers charmés de ressaisir leur proie
Trois fois le gouffre avare en retentit de joie.
Eurydice s'écrie : O destin rigoureux !
Hélas ! quel dieu cruel nous a perdus tous deux !
Quelle fureur ! voilà qu'au ténébreux abîme
Le barbare destin rappelle sa victime.
Adieu ; déjà je sens dans un nuage épais
Nager mes yeux éteints et fermés pour jamais.

Adieu , mon cher cher Orphée ; Eurydice expirante
En vain te cherche encor de sa main défaillante ;
L'horrible mort jetant son voile autour de moi
M'entraîne loin du jour , hélas ! et loin de toi.
Elle dit , et soudain dans les airs s'évapore.

Orphée en vain l'appelle , en vain la suit encore ,
Il n'embrasse qu'une ombre ; et l'horrible nocher
De ces bords désormais lui défend d'approcher.
Alors , deux fois privé d'une épouse si chère ,
Où porter sa douleur , où traîner sa misère ?
Par quels sons , par quels pleurs fléchir le Dieu des morts ?
Déjà cette ombre froide arrive aux sombres bords.

Près du Strymon glacé , dans les antres de Thrace⁹
Durant sept mois entiers il pleura sa disgrâce :
Sa voix adoucissoit les tigres des déserts ,
Et les chênes émus s'inclinoient dans les airs.
Telle sur un rameau , durant la nuit obscure ,
Philomèle plaintive attendrit la nature ,
Accuse en gémissant l'oiseleur inhumain
Qui , glissant dans son nid une furtive main ,
Ravit ces tendres fruits que l'amour fit éclore ,
Et qu'un léger duvet ne couvroit pas encore.
Pour lui plus de plaisir , plus d'hymen , plus d'amour.
Seul parmi les horreurs d'un sauvage séjour ,
Dans ces noires forêts du soleil ignorées ,
Sur les sommets déserts des monts hyperborées ,

Il pleuroit Eurydice, et, plein de ses regrets,
Reprochoit à Pluton ses perfides bienfaits.
En vain mille beautés s'efforçoient de lui plaire,
Il dédaigna leurs feux; et leur main sanguinaire,
La nuit, à la faveur des mystères sacrés,
Dispersa dans les champs ses membres déchirés.
L'Ebre roula sa tête encor toute sanglante :
Là sa langue glacée et sa voix expirante,
Jusqu'au dernier soupir formant un foible son,
D'Eurydice en flottant murmuroit le doux nom,
Eurydice, ô douleur! touchés de son supplice
Les échos répétoient Eurydice! Eurydice!

Le Devin dans la mer se replonge à ces mots,
Et du gouffre écumant fait tournoyer les flots.
Cyrène de son fils vient calmer les alarmes :
Cher enfant, lui dit-elle, essuie enfin tes larmes;
Tu connois ton destin : Eurydice autrefois
Accompagnoit les chœurs des nymphes de ces bois :
Elles vengent sa mort; toi, fléchis leur colère :
On désarme aisément leur rigueur passagère.

Sur le riant Lycée où paissent tes troupeaux
Va choisir à l'instant quatre jeunes taureaux ;
Choisis un nombre égal de génisses superbes
Qui des prés émaillés foulent en paix les herbes :
Pour les sacrifier élève quatre autels ;
Et les faisant tomber sous les couteaux mortels ,

Laisse leurs corps sanglans dans la forêt profonde,
Quand la neuvième aurore éclairera le monde,
Au déplorable époux dont tu causas les maux
Offre une brebis noire et la fleur des pavots ;
Enfin, pour satisfaire aux mânes d'Eurydice,
De retour dans les bois immole une génisse.

Elle dit : le berger dans ses nombreux troupeaux
Va choisir à l'instant quatre jeunes taureaux,
Immole un nombre égal de génisses superbes
Qui des prés émaillés fouloient en paix les herbes.
Pour la neuvième fois quand l'aurore parut
Au malheureux Orphée il offrit son tribut,
Et rentra plein d'espoir dans la forêt profonde.
O prodige ! le sang, par sa chaleur féconde,
Dans le flanc des taureaux forme un nombreux essaim :
Des peuples bourdonnans s'échappent de leur sein,
Comme un nuage épais dans les airs se répandent,
Et sur l'arbre voisin en grappe se suspendent.

Ma muse ainsi chantoit les rustiques travaux,
Les vignes, les essaims, les moissons, les troupeaux,
Lorsque César, l'amour et l'effroi de la terre,
Faisoit trembler l'Euphrate au bruit de son tonnerre,
Rendoit son joug aimable à l'univers dompté,
Et marchoit à grands pas vers l'immortalité :

Et moi je jouissois d'une retraite obscure,
Je m'essayois dans Naples à peindre la nature,
Moi qui dans ma jeunesse, à l'ombre des vergers,
Célébrois les amours et les jeux des bergers.

FIN.

N O T E S.

(Page 68 , vers 6 .)

Vous , jeune dieu de Cée , etc.

Aristée, fils d'Apollon et de Cyrène, révééré particulièrement des bergers, auxquels il enseigna l'art de recueillir le miel.

(Page 68 , vers 11 et 12)

Vieillard, qui dans ta main tiens un jeune cyprès;
Enfant, qui le premier sillonnas les guérets

Il s'agit dans le premier vers, de Sylvain, par qui le jeune Cyparisse fut changé en cyprès; dans le second, de Triptolême selon les uns, et d'Osiris suivant les autres.

(Page 69 , vers 3 .)

Le Scorpion brûlant déjà loin d'Érigone, etc.

Érigone est le même signe que la Vierge.

(Page 70 , vers 3 .)

Le Tmole est parfumé d'un safran précieux . . .

Montagne de la grande Phrygie, fertile en vin et en safran.

(Page 70, vers 10.)

Lorsqu'un mortel sauvé des ondes vengeresses , etc.

On peut lire dans Ovide l'histoire de Deucalion et de Pyrrha.

(Page 70, vers 18.)

Qu'au retour du Bouvier le soc l'effleure à peine....

L'Arcture ou le Bouvier, du tems de Columelle et de Plin, se levoit pour les Athéniens avec le soleil, quand il étoit dans le 12^e degré un tiers de la Vierge; et pour les Romains, trois jours plus tôt, quand le soleil étoit dans le 9^e degré un quart de la Vierge, l'équinoxe d'automne commençant alors le 24 ou le 25 de septembre.

(Page 72, vers 5.)

Et le riche Gargare, et l'heureuse Mysie, etc.

La Mysie est une partie de l'Asie mineure. Il y a dans cette province une montagne et une ville appelées Gargare. Les peuples de

P ij



ce pays doivent moins leurs belles moissons à leur industrie qu'à la bonté du sol.

(Page 72 , vers 11.)

Puis d'un fleuve coupé par de nombreux canaux , etc.

Ceci ne se pratique point en France , et n'est plus guère en usage en Italie , que pour les jardins.

(Page 73 , vers 6.)

. et les brigands ailés.

Virgile parle des oies comme d'un oiseau funeste aux moissons. On en rencontre encore aujourd'hui des troupeaux dans la campagne que Virgile avoit principalement en vue en composant ses Géorgiques. A l'égard des grues , on sait qu'elles habitoient en foule sur les bords du Strymon , fleuve de la Thrace.

(Page 74 , vers 12.)

La rouille vient ronger le fruit de nos travaux . . .

La rouille est une maladie à laquelle le blé est très sujet.

(Page 77 , vers 18 et 19.)

. et quand l'astre du jour
Ouvrant dans le Taureau sa brillante carrière . . .

C'est par le Belier que commence l'année astronomique ; mais comme c'est au mois d'avril que la terre ouvre son sein, Virgile a jugé à propos de faire ouvrir l'année rurale par le signe du Taureau, où le soleil entre le 22 d'avril.

(Page 77, vers 20.)

Engloutit Sirius dans des flots de lumière . . .

Il y a dans le texte, **ADVERSO CEDENS CANIS OCCIDIT ASTRO.** Ce vers a exercé les plus savans commentateurs : je le crois le plus inintelligible de toutes les Géorgiques. J'ai suivi dans ma traduction l'interprétation de Macrobe, qui m'a paru la plus naturelle.

(Page 77, vers 22.)

Et le millet doré redemande tes soins.

Il y a dans le texte, **MILIO VENIT ANNUA CURA.** Le sainfoin, dont nous venons de parler, dure plusieurs années ; le millet au contraire veut être semé tous les ans.

(Page 77 , vers 25 et 26.)

Attends jusqu'au lever de la Couronne d'or.

Plusieurs jettent leurs grains quand Maia luit encor...

Il y a dans le texte ,

Antè tibi Eoæ Atlantides abscondantur . . .

Par le mot *EO Æ*, Virgile entend le coucher des Pléiades au matin , c'est-à-dire , quand les Pléiades descendent sous l'horizon au couchant , en même tems que le soleil paroît sur l'horizon à l'orient. Columelle , en expliquant ce passage de Virgile , nous apprend que cela arrivoit au neuvième jour des calendes d'Octobre.

Par cet autre vers ,

Gnosiaque ardentis decedat stella Coronæ ,

Virgile entend , selon tous les commentateurs , le lever héliaque de la Couronne d'Ariane , qui se fait lorsque cette constellation , éclipsée auparavant par les rayons du soleil , commence à s'en dégager , et à paroître à l'orient avant le lever du soleil. C'étoit , selon Columelle , le 13 ou le 14 d'Octobre. En général tout ce morceau sur l'astronomie est encore plus obscur que poétique.

(Page 78 , vers 5 .)

Attends que dans les cieux disparoisse l'Arcture...

L'Arcture ou le Bouvier (BOOTES) se couche, selon Columelle, le 21 d'octobre.

(Page 78 , vers 11 .)

Cinq zônes de l'Olympe embrassent le contour . . .

Sous la zône torride est cette partie de la terre qui est contenue entre les deux tropiques. Les anciens la croyoient inhabitable, à cause de son excessive chaleur; mais on a découvert depuis, qu'elle étoit habitée par un grand nombre de nations. Elle contient une partie considérable de l'Asie, de l'Afrique, et de l'Amérique méridionale. Sous les deux zônes glaciales sont les parties de la terre que renferment les deux cercles polaires; au nord sont la nouvelle Zemble, la Laponie, le Groënland; au midi, des pays qui sont encore sans nom, et où l'on n'a fait encore aucune découverte. Sous les zônes tempérées sont les parties du globe renfermées entre les tropiques et les cercles polaires. La zône tempérée, et qui est entre le cercle arctique et le

tropique du Cancer, contient la plus grande partie de l'Europe et de l'Asie, une partie de l'Afrique, et presque tout le nord de l'Amérique. Celle qui est entre le cercle antarctique et le tropique du Capricorne, contient une partie de l'Amérique méridionale.

(Page 78 , vers 19 et 20.)

Le globe vers le nord, hérissé de frimats,
S'élève et redescend vers les brûlants climats.

Virgile parle ici des pôles, et de leur élévation relative à l'horizon de chaque peuple.

(Page 78 , vers 23.)

Calisto, dont le char craint les flots de Téthys...

C'est une manière poétique d'exprimer que l'Oursé est toujours sur l'horizon.

(Page 82 , vers 23.)

L'univers ébranlé s'épouvante... le dieu...

Pour peu qu'on soit sensible à la belle poésie, on sent l'effet de cette cadence suspendue; j'ai osé passer, pour la rendre, sur la règle de l'hémistiche: je crois que c'est dans

ces occasions que les licences sont permises.

(Page 84, vers 23 et 24.)

Déjà l'arc éclatant qu'Iris trace dans l'air
Boit les feux du soleil et les eaux de la mer...

Les anciens croyoient que l'arc-en-ciel
pompoit les eaux de la mer.

(Page 86, vers 1.)

Ni l'oiseau de Téthys, etc.

L'ALCYON ; on peut lire dans les Mé-
tamorphoses d'Ovide celle d'Alcyone et de
Ceyx.

(Page 86, vers 9.)

Tantôt l'affreux Nisus, avide de vengeance, etc.

Nisus avoit un cheveu couleur de pourpre,
dont dépendoit le sort de ses états. Scylla,
sa fille, amoureuse de Minos qui assiégeoit
Nisus dans Mégare, lui coupa le cheveu fa-
tal. Nisus fut métamorphosé en épervier, et
Scylla en alouette. Depuis ce tems-là, le
père pour se venger de sa fille la poursuit
dans les airs.

(Page 90 , vers 3 et 4.)

Aussi la Macédoine a vu nos combattans
Une seconde fois s'égorger dans ses champs . . .

Je crois que Virgile parle ici de deux batailles différentes , livrées dans deux endroits différens qui portoient le même nom ; la première à Philippes près de Pharsale en Thessalie ; la seconde près d'une autre Philippes sur les confins de la Thrace.

(Page 90 , vers 25.)

Ici le Rhin se trouble , et là mugit l'Euphrate.

Cet endroit des Géorgiques semble avoir été écrit dans le tems qu'Auguste et Antoine rassembloient leurs forces pour cette guerre , dont le succès fut décidé par la défaite d'Antoine et de Cléopâtre au promontoire d'Actium. Antoine tiroit ses forces de la partie orientale de l'empire ; c'est ce que Virgile désigne par l'Euphrate : Auguste tiroit les siennes de la partie septentrionale ; c'est ce qu'exprime GERMANIA.

(Page 95 , vers 14.)

Couvrons de pampre Ismare , et Taburne d'olives.

L'Ismare est une montagne de la Thrace ,

et le Taburne une montagne de la Campanie : la première étoit fertile en excellens vins, la seconde en oliviers. On la nomme aujourd'hui **T A B U R O.**

(Page 96, vers 12.)

L'arbre de Jupiter, celui du fils d'Alcmène . . .

Le premier de ces arbres est le chêne, et le second le peuplier.

(Page 99, vers 2.)

Sur les rives du Gange on voit noircir l'ébène.

L'ébène est un bois des Indes dur et pesant, propre à recevoir le plus beau poli. Il y en a de trois sortes, le noir, le rouge et le vert. On trouve ces trois sortes à Madagascar : l'île de Saint-Maurice fournit une partie de celui qu'on emploie en Europe.

(Page 99, vers 3.)

Là, d'un tendre duvet les arbres sont blanchis . . .

Le cotonnier, dont il s'agit ici, est un arbuste qui s'élève à la hauteur de huit à neuf pieds.

(Page 99 , vers 4.)

Ici , d'un fil doré les bois sont enrichis . . .

Les Romains , qui n'avoient point de commerce immédiat avec la Chine , et chez qui la soie n'arrivoit qu'après avoir passé par bien des mains étrangères , avoient entendu dire qu'on la recueilloit sur des arbres , d'où ils concluoient qu'elle étoit la production des arbres mêmes.

(Page 99 , vers 9.)

Vois les arbres du Mède et son orange amère ; . . .

L'arbre que décrit ici Virgile n'est autre chose que le citronnier.

(Page 99 , vers 23.)

Colchos , pour labourer tes vallons fabuleux . . .

Virgile veut dire que l'Italie n'est point riche en fictions comme quelques pays vantés par les Grecs , mais qu'elle possède des biens réels , du blé , du vin , des oliviers , etc. Ces vers font allusion à ces taureaux de la Colchide dont les naseaux jetoient des flammes.

Page

(Page 100 , vers 15.)

Vois ces forts suspendus sur ces rochers sauvages...

Il y a encore en Italie une multitude de villes situées sur des rochers. Dans la route de Rome à Naples, on en voit quatre d'un seul coup d'œil.

(Page 100 , vers 19.)

Ici, le Lare étend son enceinte profonde . . .

Le Lare est un grand lac au pied des Alpes dans le Milanez : on le nomme aujourd'hui LAGO DI CAMPO. Le Bénac est un autre grand lac dans le Véronois : on l'appelle LAGO DI GARDA.

(Page 102 , vers 4.)

Le Toscan sous ses doigts fait résonner l'ivoire.

C'étoient ordinairement des Toscans qui jouoient de la flûte dans les sacrifices.

(Page 103 , vers 13 et 14.)

Telles on aime à voir ces campagnes fécondes
Que le Clain trop souvent engloutit sous ses ondes...

Le Clain est un fleuve très-sujet à se débor-

Q

der , et qui inonda souvent la ville d'Acerre bâtie sur ses bords.

(Page 107 , vers 23.)

L'ennemi des serpens vient après les frimas , etc.

Pline nous apprend que dans la Thessalie c'étoit un crime capital de tuer une cicogne , parce qu'on avoit besoin de cet oiseau pour détruire les serpens.

(Page 111 , vers 1 et 2.)

Et de l'objet sacré de leurs bruyans hommages
Suspendent à des pins les mobiles images ...

C'étoient de petites têtes de Bacchus que les vigneron^s suspendoient à des arbres , persuadés que dans tous les endroits vers lesquels se seroit tournée cette image , les vignes deviendroient fécondes. M. Holdsworth dit avoir vu le dieu de la vendange ainsi représenté sur une pierre antique de la collection du grand Duc à Florence.

(Page 119 , vers 1.)

Jeune Palès , et toi , divin berger d'Admète ...

Palès est la déesse des bergers. Le berger d'Admète est Apollon , qui garda les troupeaux de ce roi sur les bords de l'Amphryse.

(Page 119, vers 7.)

Eh ! qui n'a pas cent fois chanté le jeune Hylas ?

Hylas étoit un jeune homme cher à Hercule. Dans le voyage des Argonautes , les nymphes l'enlevèrent près d'une fontaine où il étoit allé puiser de l'eau.

Eurysthée, roi de Mycènes, fils d'Amphytrion et d'Alcmène, par ordre de Junon condamna Hercule son frère à des travaux pénibles.

Busiris étoit un roi d'Égypte qui immoloit à ses dieux les étrangers que le sort jetoit dans ses états. La mort de ce roi fut un des travaux d'Hercule.

(Page 119, vers 9.)

Qui ne connoît Pélops et sa fatale amante ?

Hippodamie étoit fille d'Ænomais , roi d'Élide. L'oracle ayant prédit au père qu'il seroit tué un jour par son gendre , il déclara

que celui-là seul épouserait sa fille, qui pourroit le vaincre à la course des chars, mais que s'il étoit vaincu il seroit mis à mort. Treize princes périrent dans cet exercice. Le quatorzième fut plus heureux. Pélops, fils de Tantale, corrompit l'écuyer du roi, qui mit au char de son maître un essieu qui se rompit; Œnomaüs tomba, et sa chute lui fit perdre la vie. Pélops épousa Hippodamie. Ce Pélops, fils de Tantale, avoit une épaule d'ivoire.

(Page 119, vers 10.)

Les courses de Latone, et son île flottante ?

Latone, après de longues courses, accoucha de Diane et d'Apollon dans Délos, qui ayant été flottante jusqu'alors, fut enfin fixée pour avoir donné un asyle à la déesse.

On entrevoit ici, dans la manière dont Virgile parle des Grecs, une espèce de mépris pour leurs fables.

(Page 123, vers 17 et 18.)

Tel Saturne, surpris dans un tendre larcin,
En superbe coursier se transforma soudain.

Saturne fut surpris avec Phillyre, fille de l'Océan, par Rhéa sa femme : pour échapper à ses reproches , il se sauva sous la figure d'un cheval.

(Page 124, vers 18 et 19.)

Érichthon le premier, par un effort sublime ,
Osa plier au joug quatre coursiers fongueux, etc.

Il est probable qu'il s'agit ici d'Érichthon, fils de Dardanus et père de Tros, parce que Plin le nomme parmi les Phrygiens auxquels il fait l'honneur d'avoir su atteler à un char plusieurs chevaux.

(Page 126, vers 3.)

Vole un insecte affreux, etc.

Varron l'appelle **T A B A N U S**, d'où vient notre mot **T A O N**.

(Page 128, vers 1.)

Tel le fongueux époux de la jeune Orythie
Vole, etc.

Virgile compare la vitesse du cheval qui galope, au souffle rapide de l'aiglon : de

même que l'un ne fait qu'effleurer dans son vol les moissons, les forêts, les champs et la mer, l'autre dans sa course touche à peine la terre. Cette comparaison offre au premier coup-d'œil quelque chose de vague; et telles sont assez souvent les comparaisons employées par les poètes anciens : ils ne cherchent pas des rapports exacts et suivis entre les objets comparés, comme nos auteurs modernes ; ils se proposent moins d'éclaircir leur pensée que de l'embellir : aussi prennent-ils toujours leurs comparaisons dans quelque grand effet de la nature. Les nôtres sont plus ingénieuses en général, plus immédiates, mais moins pittoresques et moins riches.

(Page 130, vers 17.)

Que n'ose un jeune amant qu'un feu brûlant dévore ?

Virgile fait ici allusion à l'histoire de Léandre, qui passoit un bras de mer pour aller trouver Héro, son amante.

(Page 131, vers 3.)

Quand, pour avoir frustré leur amoureuse ivresse,
Elle livra Glaucus à leur dent vengeresse.

Glancus, né à Potnie, ville de Béotie, près de Thèbes, empêcha quatre cavales de s'accoupler, pour les rendre plus légères à la course. Vénus, dit-on, le punit de les avoir soustraites à ses lois, en inspirant à ces animaux une rage amoureuse si violente, qu'ils déchirèrent leur maître.

(Page 134, vers 13 et 14.)

Mais aux champs où l'Ister roule ses flots rapides
Aux bords du Tanais et des eaux méotides, etc.

On a accusé Virgile d'exagération dans la peinture qu'il fait du froid de la Scythie; mais il faut songer que les anciens entendoient souvent par la Scythie tous les peuples du nord.

(Page 136, vers 13.)

Seme d'un sel piquant l'herbage qu'on leur donne.

Il faut que le sel soit bien salubre pour les bestiaux, puisque nos paysans leur en donnent toujours, malgré les précautions qu'on a prises pour rendre chère une chose si commune et si nécessaire.

(Page 139, vers 13 et 14.)

Art connu, dans le nord, de ces peuples guerriers
Qui rougissent leur lait du sang de leurs coursiers.

Ces peuples étoient les Bisaltes, nation de Macédoine; les Gètes, qui habitoient près du Danube; les Gelons, que les uns ont placés dans la Thrace, d'autres dans la Scythie.

(Page 139, vers 25.)

Timave, Noricie, ô lieux jadis si beaux!

La Noricie est une partie de la Bavière, l'Iapide est le Frioul ou la Carniole. Le Timave est un petit fleuve du Frioul qui va se jeter dans la mer Adriatique.

(Page 144, vers 18.)

Progné sanglante encor du meurtre de son fils.

L'hirondelle porte des marques rouges sur la poitrine; c'est ce qui a fait imaginer la fable de Progné.

(Page 145, vers 7 et 8.)

Ainsi, lorsqu'au printems développant ses ailes
Le nouveau roi conduit ses peuplades nouvelles ..

On sait actuellement que c'est une reine, et non pas un roi.

(Page 146, vers 4.)

Un sue plus onctueux que la gomme des bois.

C'est la PROPOLIS, nom qui lui a été donné par les anciens, et que les modernes lui ont conservé. Cette matière est différente de la cire et du miel.

(Page 149, vers 19.)

Aux lieux où le Galèse en des plaines fécondes, etc.

Le Galèse, aujourd'hui appelé GALESO, coule dans la Calabre, et se décharge dans la mer près de Tarente.

(Page 150, vers 23 et 24.)

Il savoit aligner pour le plaisir des yeux
Les poiriers déjà forts, des ormes déjà vieux.

Virgile fait entendre que ce vieillard avoit trouvé le secret de transplanter des arbres déjà forts. En effet, dans tout ce morceau, il le représente comme un cultivateur habile qui avoit su perfectionner le jardinage.

Page 154, vers 14.)

Taygète monte aux cieux pour éclairer le monde.

Taygète est une des Pléiades. Les Pléiades se lèvent avec le soleil le 22 avril, selon Columelle.

(Page 154, vers 15 et 16.)

Et lorsque cette nymphe, au retour des hivers,
Redescend tristement dans le gouffre des mers.

Le coucher des Pléiades indique ici la fin d'octobre ou le commencement de novembre.

(Page 155, vers 26.)

Le Melle la voit naître et lui donne son nom.

Il y a plusieurs rivières de ce nom; celle dont Virgile parle ici est une rivière de Lombardie.

(Page 156, vers 15.)

Le peuple dont le Nil inonde les sillons.

Je crois que Virgile veut parler ici de la basse Égypte, autrement nommée le Delta.

(Page 157, vers 14 et 15.)

**O surprise ! ô merveille ! un innombrable essaim
Dans ses flancs échauffés tout-à-coup vient d'éclorc..**

Il n'est pas nécessaire de prouver la fausseté de cette résurrection des abeilles.

(Page 161, vers 9.)

Pallène est sa patrie, etc.

Pallène est une péninsule de la Macédoine.

F I N.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, la nouvelle édition des **GÉORGIQUES DE VIRGILE**, traduction en vers françois avec des notes, par **M. DE LILLE**, l'un des Quarante de l'Académie françoise. Les additions et les changemens considérables que l'illustre auteur a faits à son ouvrage ne peuvent qu'augmenter l'empressement du public à se les procurer. **Donné à Paris, le 4 mai 1783.**

PHILIPPE DE PRÉTOT.

P R I V I L È G E.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés et féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, et autres nos Justiciers qu'il appartiendra, S A L U T : Notre amé le Sieur Bleuet, Libraire à Paris, nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer et donner au Public un ouvrage qui a pour titre : LES GÉORGIQUES DE VIRGILE, traduction nouvelle en vers françois, avec des notes, par M. l'Abbé Delille, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis et permettons de faire imprimer ledit ouvrage autant de fois que bon lui semblera, et de le vendre, faire vendre et débiter par tout notre royaume, pendant dix années consécutives, à compter de la date des Présentes, et encore pendant la vie dudit sieur Abbé de Lille, si celui-ci survit à l'expiration du présent Privilège, conformément à l'article IV de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant règlement sur la durée des Privilèges en Librairie. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, et autres personnes de quelque qualité et condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit ouvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse et par écrit dudit Exposant, ses hoirs

ou ayant-cause, à peine de saisie et de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée pour la première fois, de pareille amende et de déchéance d'état en cas de récidive, et de tous dépens dommages et intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces Présentes, etc. qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit ouvrage sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher et féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMÉNIL; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très cher et féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMÉNIL, le tout à peine de nullité des Présentes, du contenu desquelles vous mandons et enjoignons de faire jouir ledit Exposant et ses ayant-cause pleinement et paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Présentes, etc. COMMANDONS au premier notre Huissier, etc. Car tel est notre plaisir. Donné à Paris, le trentième jour du mois d'août, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt et de notre règne le septième.

PAR LE ROI EN SON CONSEIL.

Signé, **LE BEGUE.**

Registré sur le Registre XXI de la Chambre Royale et Syndicale des Libraires et Imprimeurs de Paris, N^o.

2172, folio 364, conformément aux dispositions énoncées au présent Privilège ; et à la charge de fournir à la dite Chambre les huit exemplaires prescrits par l'art. CVIII du Règlement de 1723. A Paris, ce premier Septembre 1780.

LECLERC, Syndic

T R A I T É

DE L'AUTEUR ET DU LIBRAIRE,

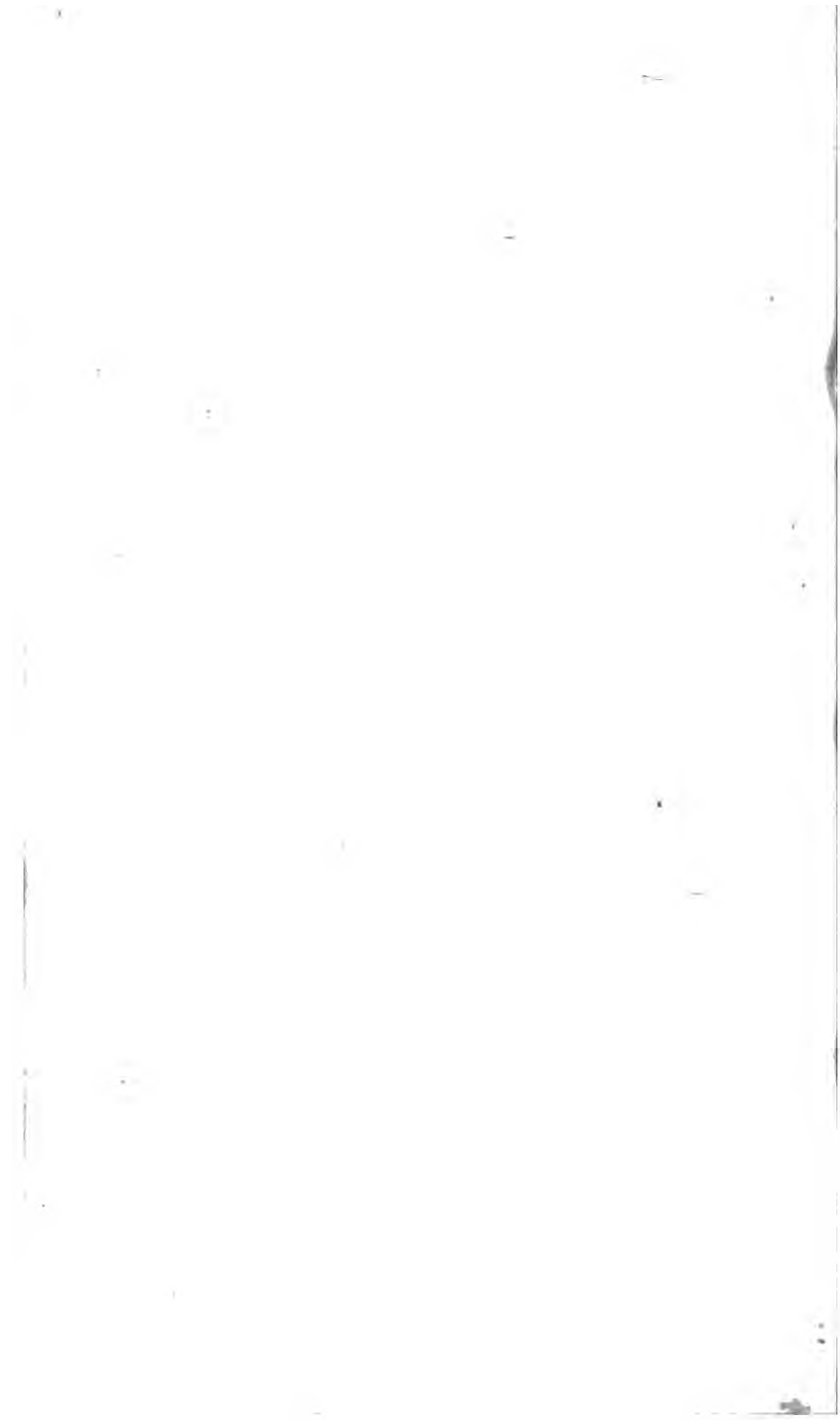
POUR les GÉORGIQUES , la traduction de
L'ESSAI SUR L'HOMME, et autres Ouvrages
de la composition de M. l'abbé Delille.

JE soussigné , professeur de l'Université au collège de la Marche , j'ai vendu , cédé pour toujours, sans aucune restriction , à M. Bleuët , libraire à Paris , ma *traduction des Géorgiques de Virgile*, et *la traduction de l'Essai sur l'homme*, et autres *Ouvrages de ma composition*, qui forme ont un volume in-12 ; à la charge par ledit sieur de me payer la somme de six mille livres dont nous sommes convenus , en deux payemens pour chacun ouvrage , à dater du jour de la publication de chaque Ouvrage , à raison de trois mille six cents livres pour les Géorgiques , et deux mille quatre cents pour l'autre volume , et ce de six mois en six mois ; et s'oblige ledit sieur de me donner soixante-dix exemplaires , dont soixante en petit format , et dix in-8. , de chacun desdits ouvrages. Fait double entre nous , à Paris , ce 24 février 1769.

Signé DELILLE.

76770550





100-100000
100-100000
100-100000
100-100000
100-100000
100-100000



Vet. Fr. II A. 1323



ZAHAROFF

FUND

